VOULEZ-VOUS 25.000 FRANCS ? (page 23)

L'EXPRESS

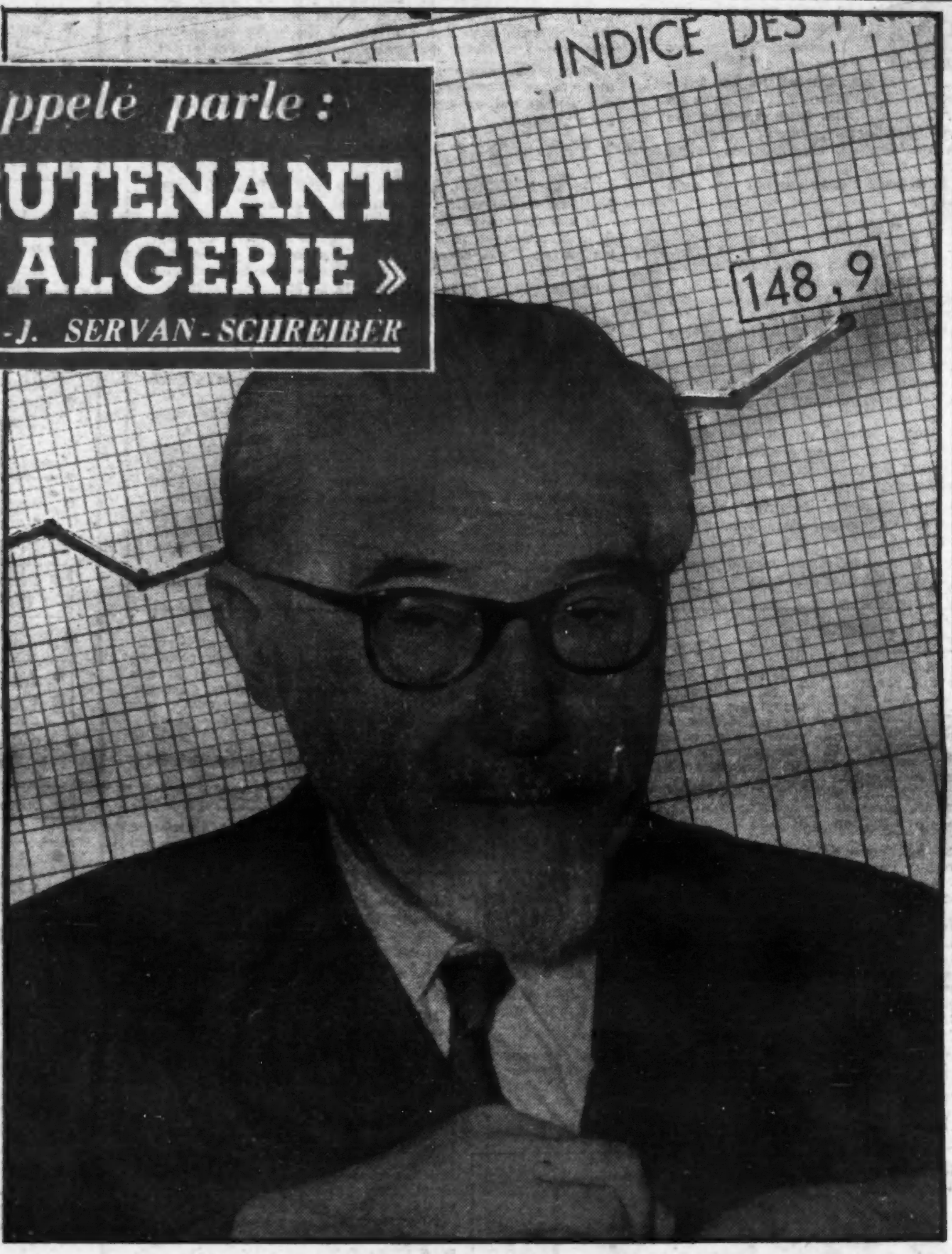
8 MARS 1957. — N° 298 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME UNI * QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7 * BIBLIOTHÈQUE 0828

Un rappelé parle :

« LIEUTENANT EN ALGERIE »

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER



M. PAUL RAMADIER, MINISTRE DE L'ECONOMIE
« C'est à votre bon cœur que je m'adresse. »
(Discours du 30 avril 1956, à Rouen.)

CETTE SEMAINE :

LES AFFAIRES POLITIQUES. — Quand les hommes ne conduisent pas les événements, ce sont les événements qui les conduisent. Ainsi, M. Mollet se trouve-t-il devant une situation économique à laquelle, en dépit des avertissements, ni lui ni ses ministres ni le pays ne croyaient aboutir parce qu'ils escomptaient la paix en Algérie. L'économie est cependant une science relativement exacte, plus exacte que l'arithmétique parlementaire, car elle est insensible aux objurgations sentimentales. — Philosophe et résigné — quarante ans de métier — M. Ramadier s'obstine cependant, avec un certain mauvais goût, à dire les choses comme elles sont. Moins sévèrement cependant que les économistes étrangers qui observent la situation française. M. Mollet tombera-t-il pour autant ? — Mais ce n'est plus à Paris qu'on le presse de savoir ce qu'il veut. C'est d'Amérique que viennent les pressions. Et aussi les « public relations », tel M. Nixon. Car l'Amérique a horreur du vide. — En Afrique, l'Angleterre perd une colonie, la Côte de l'Or, et gagne un dominion baptisé Ghana. De grandes fêtes célèbrent la naissance d'une nation, et il ne s'agit pas que d'un phénomène local. — En Israël, M. Ben Gourion l'emporte sur ses opposants. Est-ce une victoire ? En Hongrie, deux mots mystérieux circulent, à la veille de la fête nationale. « Muk, disent les uns. « Mok », répondent les autres. — Au sein du parti communiste, on commence à penser que les intellectuels comptent. Leur surveillant général, Laurent Casanova, pourrait recevoir une sérieuse promotion. Mais en même temps, en Pologne, les intellectuels découvrent qu'ils sont seuls au monde.

PARIS EN PARLE. — Le docteur Lamaze succombe à un infarctus du myocarde. C'est la maladie des dynamiques. Le docteur Knock vous en parle. — « Ça ne vous ennuie pas de faire la même chose tous les soirs ? » A cette question, et à quelques autres, deux conférenciers : François Périer et Bernard Blier répondent avant de faire le tour de France. — Les savants ratifient une réputation bien méritée : celle des éléphants et de leur mémoire. — Albert Camus se livre, mais à cent exemplaires. — Roger La Ferté vous propose des mots croisés « piège » qui valent cette semaine 25.000 francs, etc...

En page 2, le détail de notre sommaire.

Offrez un vison sauvage
MAURICE KOTLER
10, rue La Boétie

Pendant les travaux
présentation de la collection au premier étage
PARKING GRATUIT
garage Saint-Augustin, 26, rue Cambacérès

* * * * *

Courrier

La lettre de "L'Express"

J.-J. SERVAN-SCHREIBER
Insupportable ?

C'EST toujours, dans un journal, un moment un peu solennel que celui où un texte qui a requis beaucoup de travail est soumis à l'approbation générale.

C'est un peu comme une naissance. Quelque confiance que l'on ait dans la santé des parents, on sait qu'un accident peut toujours arriver, qu'il en arrive immanquablement.

L'instant n'est pas aux politesses. C'est la minute de vérité. Les feuillets passent de main en main. D'un trait, d'une croix, chacun marque ce qui mérite, selon lui, rectification, modification. Si au premier « Alors ? C'est bon ? » qui fuse, la réponse ne vient pas, spontanée, tout est dit. L'auteur n'a plus qu'à recommencer.

∴

JEAN-JACQUES SERVAN-SCHREIBER, qui nous a remis mardi le début du récit dont nous commençons la publication, passe pour être un personnage assez insupportable. Il lui arrive de l'être, en effet.

Mais il se soumet, comme chacun de nous, à cette épreuve qui, dans le passé, lui fut rarement cruelle.

Les Américains ont un mot pour désigner les personnalités de son espèce. Ils disent : « provocative ».

Là où il se trouve, le climat se tend, sans que l'on sache bien pourquoi.

C'est un homme jeune. C'est même un jeune homme, dont le sourire recèle encore ces vestiges de l'enfance qui ne déserteront peut-être jamais son visage, et dont l'intolérance commence à peine à se tempérer.

Mais en même temps François Mauriac raconte qu'après l'avoir rencontré pour la première fois, il eut envie de lui demander :

« Dites-moi, monsieur, avez-vous jamais entendu parler de la comtesse de Ségur, née Rostopchine ? »

Tant ce jeune homme lui paraissait étrangement détaché de l'univers commun, et presque de la vie.

Sa grande affaire, c'est l'avenir, celui de sa génération dont il n'a jamais bien compris que l'on puisse ne pas être solidaire, tant le destin individuel lui parait lié au destin collectif.

Ce que la France a été, a connu, a fait avant que cette génération ait atteint l'âge d'homme, c'est de l'histoire écrite par les autres. Ce qu'elle est, ce qu'elle sera, c'est de l'histoire à faire de ses mains, et dont, volontaires ou non, nous porterons tous le poids.

Que des mains puissent s'atteler à d'autres tâches, lui parait saugrenu, quasi indécent.

Aussi est-il parfois fatigant, irritant aussi par tout ce qu'il parait entrer d'illusion dans cette volonté d'arracher un pays aux ornières où il s'enlise comme on arracherait un avion du terrain pour monter vers le ciel.

Mais le sarcasme ne l'atteint guère et c'est peut-être cette façon d'évoluer non pas au-dessus mais en dehors des autres qui crispe si aisément les sarcastiques sur leurs positions.

∴

CETTE fois, cependant, ce qu'il mettait en cause justifiait de l'anxiété : la sienne et la nôtre.

Il est assez rare qu'un homme soit placé en situation de confronter sa vérité politique avec la vérité de tous les jours ; il est assez rare que les aspects personnels, subjectifs, d'une expérience n'oblitèrent pas le jugement au point que les arbres cachent la forêt.

Le récit de Jean-Jacques Servan-Schreiber est celui que nous espérions.

Intervenant dans ce numéro en qualité de rédacteur, et absorbé par ce travail, J.-J. Servan-Schreiber ne lira ces lignes qu'une fois imprimées. Tous ensemble, nous saluons ainsi son retour parmi nous.

Son texte constitue cette semaine le cahier que nous consacrons à « La Marche des Idées ».

Parmi nos « invités », nos lecteurs rencontreront dans ce numéro un grand journaliste américain, Russel Lynes, qui voit ses concitoyens avec humour mais sans illusion; l'un des meilleurs observateurs de politique intérieure : Jacques Fauvet, qui voit la situation sans passion, et deux écrivains improvisés, François Périer et Bernard Blier, qui voient leur métier comme tous les bons artisans : avec amour.

F. G.

Une somme... bien gagnée

Pourquoi les rappelés sont-ils imposables sur le salaire qu'ils ont perçu en Algérie ? (...)

Nous avons eu en rentrant à faire face à un certain nombre de difficultés financières principalement et beaucoup ont eu à trouver du travail, cela a pu demander plusieurs semaines, pendant lesquelles il fallut bien vivre !

Combien de jeunes hommes, pères de famille, ont connu au retour une situation plus que délicate. (...)

Qu'en pensent tous ceux qui, comme moi, ont dû effectuer ce voyage en Afrique du Nord et devront encore verser des impôts sur une somme, disons-le... bien gagnée ?

Jacques MICHEA,
Charenton.

Erreur de grade

Vous avez bien voulu publier des extraits d'une lettre que je vous ai adressée le 19 février, et qui contenait quelques réflexions sur mon expérience de rappelé en Algérie ; vous avez même poussé l'amabilité jusqu'à imprimer que j'avais été rappelé comme officier. Cette erreur est due évidemment à ma mauvaise écriture, et je m'en excuse. (...)

Je ne suis que sous-officier dans la disponibilité !

Je n'ai jamais fait mystère, en Algérie, de mes opinions, mais certains de mes camarades pourraient trouver peu aimable ma lettre pourtant conforme à la vérité. Je ne voudrais pas qu'ils pensent que j'exprime des idées hérétiques, tout en me parant d'un grade militaire qui n'est pas le mien.

C. ENTREVAN,
Le Cannet.

Les engagements pris

Je ne comprends pas ce reproche fait au ministre des Affaires étrangères d'avoir pris des engagements devant l'opinion internationale pour l'affaire algérienne et je comprends encore moins que, *selon vos dires*, le président du Conseil lui-même en ferait grief à son ministre.

Ces engagements ont été pris depuis un an devant l'opinion intéressée, c'est-à-dire l'opinion française, métropolitaine et d'outre-mer. Les explications données à l'O.N.U. n'y ajoutent rien et n'y retranchent rien. Depuis que ces engagements ont été pris, le gouvernement doit savoir qu'il doit les tenir. Non par égard à l'O.N.U. mais par égard pour les peuples qu'il représente, s'il ne pouvait tenir sa parole, ce n'est pas à l'O.N.U. qu'il serait méprisé mais par l'opinion du pays. Et si, à les tenir, les risques sont grands et les conséquences redoutables, c'est aux majorités qui les ont approuvés que nous devons nous en prendre.

J. BONNARD,
Charleval (Bouches-du-Rhône).

Il est inadmissible

Une politique du logement, financière et économique, se révèle être la seule qui intéresse la majorité de la nation, et comme le dit Bevan, qui permettra aux nations occidentales de soutenir d'ici peu de temps la compétition dans l'amélioration du standard de vie avec les nations de l'Est. (...)

Il est anormal que des logements restent des taudis ou tombent en ruines parce que les propriétaires sont dans l'incapacité de les entretenir.

Il est inadmissible que les nouvelles constructions souvent assez médiocrement construites atteignent des loyers prohibitifs à la majorité des salariés français.

Nous pourrions répondre à M. Bevan : « Nous avons depuis vingt ans une guerre coloniale à soutenir. » Malheureusement, il nous répondra : « Et l'Angleterre ? Si vous aviez su régler votre problème colonial d'une façon intelligente comme l'a fait le gouvernement de Sa Majesté, vous n'en seriez pas là. » Et c'est l'entière vérité.

Nous n'avons rien su régler, nous avons accumulé les bêtises et non seulement nous avons perdu les colonies, les hommes et gaspillé l'argent, mais encore nous nous sommes mis à dos toutes les nations et avons dans l'aventure désastreuse de Suez mis le mauvais rôle de notre côté.

D'où vient cette incurie de la part d'un parti qui, dans le passé, a fait preuve de belles initiatives ? Je crois, et sans vouloir offenser personne, du manque de valeur personnelle de ses membres et de l'abandon d'un idéal qui faisait sa force.

A. LACROIX,
La Tronche (Isère).

Suite du courrier page 35

Cette semaine dans
ARTS Spectacles
L'HEBDOMADAIRE DE L'HOMME CULTIVE
MARCEL AYMÉ
met le feu
aux poudres
la suite de la grande enquête
LA JEUNESSE DE
FRANCE PARLE

ETUDIANTS !
pour obtenir un travail impeccable avec le
MINIMUM DE DEPENSES
confiez à spécialiste de l' ORMATIC l'impression de vos thèses (Droit, Lettres, Médecine)
Tous les j. sauf sam. de 9 à 12 h. et de 14 à 18
BLOmet 17-36

Tirage des I.P.R.
(R. Séguin)
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

Vous trouverez dans ce numéro :

● Le Courrier .... pp. 2 et 35

Les Affaires françaises

● La Semaine,
● L'Homme de la Semaine : Paul Ramadier ou Monsieur 0,2 .... p. 3
● Un air de santé *par Jacques Fauvet*, p. 4
● Des signes de fièvre .. p. 4
● Gouvernement : Sous pression .... p. 6
● Communistes : Un « intellectuel » au pouvoir ? .. p. 6
● En deux mots .... p. 6
● **L'AMERIQUE SANS ILLUSION, *par Russel LYNES* .... p. 7**

Les Affaires étrangères

● Maroc : la visite du chevalier vert .... p. 8
● Afrique : Rouge comme le sang .... p. 9
● Israël : M. Ben Gourion gagne aux points ...... p. 10
● Afrique du Sud : La longue marche .... p. 10
● Hongrie : Le rendez-vous du 15 mars .... p. 11

Actualités

● Santé : La maladie des dynamiques .... p. 12
● Sports, Mémoire ...... p. 13
● Pour ou contre l'école mixte .... p. 14
● Technique .... p. 14
● ***Le jeu de* L'Express : LA CAGNOTTE p. 23**
● Affaires : Boom au beau, Je, Tu, Il .... p. 23

La marche des idées

● **LIEUTENANT EN ALGERIE : *Le récit de J.-J. SERVAN-SCHREIBER* pp. 15 à 22**

Paris en parle

● La Semaine, Théâtre, Opéra-Comique .... p. 24
● Télévision, Cinéma : Vous en discuterez .... p. 25
● On va tout vous raconter, *par Bernard Blier et François Périer* .. pp. 26 et 27
● Aznavour, Expositions p. 26

Lettres

● On vous en parlera, Essai, Journaux et Alphabet, Cholokhov n'est pas d'accord p. 28
● Camus à 100 exemplaires p. 29
● Les intellectuels sont seuls au monde, *par K. S. Karol* .... p. 30

Les pages au féminin

● Mode, Recette ...... p. 31
● Les Arts Ménagers : Une aiguille dans une meule de foin .... pp. 32, 33, 34

ET

● **LE BLOC-NOTES *de François MAURIAC* p. 36**

L'EXPRESS

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA SEMAINE

En sortir !

AU comptoir de ce petit café de la place de la Bastille, jeudi matin, c'était l'heure de grande affluence. Un groupe de jeunes ouvriers venait d'entrer.

— *Un café crème, très blanc avec beaucoup de lait,* dit l'un d'eux.

La réplique vint, percutante :

— *Tu lui coûtes cher, à Ramadier, toi !*

M. Paul Ramadier, ministre des Finances, est la tête de Turc de la semaine. (Voir ci-dessous.)

● Un journal du matin, dans un gros titre de première page, parlait de « la bataille du lait ». Un autre, ramenant d'un seul coup ses lecteurs douze ans en arrière, annonçait : « *Vers la suppression progressive du rationnement* » (de l'essence).

Pour que l'illusion soit complète partout, dans les conversations, comme dans les manchettes de la presse, les deux syllabes classiques : « la guerre ».

Une rentrée

● La guerre d'Algérie a fait cette semaine une « rentrée » dans les préoccupations des Français. Ont-ils pris conscience qu'elle est la clef de ces difficultés économiques qu'on leur révèle ? Ont-ils senti que tout était suspendu pour la France, en Afrique noire comme dans la métropole, en face de l'allié américain comme des associés européens, en Tunisie comme au Maroc, à la guérison rapide de ce cancer ?

Depuis quelques jours, aussi bien dans les réunions syndicales que dans les cabinets directoriaux du ministère des Finances, dans les conférences du patronat que dans les cafés populaires, et dans chaque meeting communiste, et dans bien des sermons dominicaux, un postulat universel : une issue à la guerre d'Algérie est la condition, le point de départ, de tout redressement, de toute politique.

● A raison de cinq conseils des ministres en huit jours, le gouvernement s'efforce de trouver une doctrine algérienne avant de la soumettre, à partir de jeudi prochain 14 mars, avec le bilan général de sa gestion économique et financière, aux feux croisés d'un large débat dit « de politique générale » devant l'Assemblée. Aux Etats-Unis où il a remporté, selon ses propres termes, un « *prodigieux succès* », M. Guy Mollet a entendu des avis très pressants. L'Amérique n'attendra plus très longtemps : elle veut une fin à la guerre d'Algérie qui bloque toute politique en Europe comme en Afrique. Samedi, il recueillera l'opinion de son collègue anglais, M. MacMillan, qui viendra s'entretenir avec lui à Paris avant de faire à son tour le voyage de Washington.

La pression

● « *Regardez les communistes, les banques et l'Eglise, et vous saurez où on va* », confiait un ancien président du Conseil. Le conseil est bon.

Dès longtemps, l'Eglise a choisi en Algérie le camp libéral.

Les dirigeants des grandes affaires ont tardé davantage à se prononcer. Mais, depuis un mois, six semaines peut-être, leur attitude s'est précisée : la « pacification » n'est pas rentable; l'insécurité, l'agitation nuisent aux affaires, et surtout aux grands projets (Sahara) ; il faut changer de méthode.

Quant aux communistes, la vigueur avec laquelle ils lancent leur offensive contre la guerre d'Algérie comporte plusieurs explications : c'est, d'abord, un bon thème de coexistence pacifique, puisque l'U.R.S.S. et les U.S.A. portent à peu près le même jugement sur cette douloureuse affaire; ensuite, le terrain convient excellemment à un rapprochement « par la base » avec les socialistes.

La pression, de tous les côtés, s'accentue. Dans les caisses du trésor et dans la rue, à Washington et à Rabat, un seul refrain sur la planète : « en sortir ».

M. MACMILLAN A PARIS

— De quoi vous plaignez-vous, cher MacMillan ? Attendez d'être au pouvoir depuis un an...

L'HOMME DE LA SEMAINE

Paul Ramadier, Monsieur 0,2

SUR l'aire de l'aérodrome d'Orly, on n'avait jamais vu autant de ministres. Ils étaient plus de trente, mardi dernier au début de l'après-midi, au pied de la passerelle du grand Super-Constellation d'Air France qui ramenait d'outre-Atlantique M. Guy Mollet et sa suite. Mais l'un des membres du Gouvernement, et non des moindres, celui qui avait porté pendant ces dix jours la plus lourde charge, était absent de la cohorte ministérielle venue accueillir le président du Conseil: son ministre des Affaires économiques et financières, Paul Ramadier.

M. Ramadier avait eu une mauvaise semaine.

A deux reprises, il avait dû demander la réunion immédiate d'un conseil de cabinet extraordinaire pour sauver « son » indice des 213 articles, baromètre du coût de la vie. Lundi, il avait fallu décider ainsi une baisse autoritaire du prix de la viande, sans la moindre illusion sur l'effet de cette mesure. Jeudi, à l'Assemblée, le Gouvernement avait glissé sur une goutte de lait et n'avait obtenu qu'à grand-peine huit jours de sursis.

Samedi, les nouvelles étaient meilleures : l'indice définitif de la production industrielle pour janvier s'établissait à un niveau record (141 sur la base 1952 = 100), en hausse de 9 % sur janvier 1956. Mais lundi, l'annonce du déficit énorme des échanges commerciaux de la France, pour février, avec ses seuls partenaires européens (de l'U.E.P.) — plus de 30 milliards de francs, douze fois plus qu'en février 1956 — ramenait l'inquiétude.

Ainsi, d'une heure à l'autre, M. Paul Ramadier est soumis depuis quelques mois à une alternance obsédante de très bonnes et de très mauvaises nouvelles.

Tantôt, le moral est en hausse : la production s'étend, l'expansion se poursuit, les emprunts sont autant de succès, le niveau des investissements est satisfaisant, la monnaie paraît solide. Tantôt, l'angoisse revient : les prix montent, menaçant de faire « sauter l'indice », l'inflation menace, les réserves du Trésor oscillent entre 20 et 50 milliards par jour, l'hémorragie des devises s'accélère dramatiquement et le spectre de la dévaluation reparait. A ce régime, un tempérament moins flegmatique que celui du solide Aveyronnais qui occupe le poste le moins envié du Gouvernement, n'aurait pas résisté bien longtemps.

Une cible

Mais M. Ramadier ne redoute pas les vicissitudes de la politique. Une culture encyclopédique, la familiarité des grands classiques grecs et latins, qu'il lit dans le texte aujourd'hui encore avec délectation, une extraordinaire capacité de travail et une longue expérience du pouvoir l'ont doté d'une philosophie à toute épreuve. Dans tout le Parlement, on ne trouverait pas d'homme qui, plus que lui, soit habitué à jouer le rôle de cible. Tout le désigne pour cela : sa silhouette pittoresque de méridional rondouillard et barbichu, providence des caricaturistes, la simplicité familière de ses habitudes, l'ingénuité apparente de certains de ses propos, enfin et surtout le courage tranquille avec lequel il a occupé, tout au long de sa carrière, les fonctions ministérielles les plus ingrates.

De ce courage, il a donné d'éclatants exemples qui ne sont pas si courants quand ils viennent d'un homme aussi sincèrement dénué d'ambition. Quand, à peine majeur, en 1909, après le lycée de Rodez et la Faculté de Droit de Toulouse, ce « brillant sujet », licencié ès lettres et docteur en droit, s'inscrivait au bureau de Paris, ce n'était pas pour gérer avec adresse une profitable ambition, mais pour se lancer aussitôt, avec fièvre et intransigeance, dans la bataille socialiste, la vraie, celle de Jaurès.

A trente ans, le sergent Ramadier, revenu de la guerre avec la médaille militaire et une grave blessure, est attaché au cabinet d'Albert Thomas, ministre de l'Armement, grande figure socialiste. Le sort en est jeté : il ne sera pas agrégé de Droit, mais il fera de la politique.

Il entrera dans cette compétition par la petite porte, gravissant un à un tous les échelons. Une mairie d'abord, celle de Decazeville, ville minière proche de Rodez où il a installé sa maison familiale. Elu des mineurs, il entre à quarante ans au Conseil général, puis au Parlement. Il sera, huit années durant, un de ces députés laborieux, ennemis du tapage, qui forment comme les muscles solides des assemblées. Enfin, il accède au pouvoir à 48 ans, dans le Gouvernement socialiste, le vrai, celui de Léon Blum. Oh ! modestement : il est d'abord, dans le premier ministère du Front populaire, en 1936, sous-secrétaire d'Etat aux Travaux publics. Son destin de cible commence.

Violette

Etre le ministre socialiste du Travail des successifs cabinets radicaux présidés, en 1938, par Camille Chautemps et Edouard Daladier était loin d'être une tâche de tout repos. Voter à Vichy, le 10 juillet 1940, avec 80 parlementaires seulement, contre l'octroi des pleins pouvoirs au maréchal Pétain, était déjà de la témérité. Mais devenir, avec une silhouette aussi repérable et un passé si chargé, un résistant efficace et actif dans son fief aveyronnais tout au long de l'occupation, jusqu'à devoir, menacé d'arrestation, s'enfuir à pied, dans la nuit, pour chercher refuge à Toulouse, c'était vraiment du courage.

« Paulou », surnom aimable que lui ont décerné ses concitoyens, devient « Violette », pseudonyme dont on ne sait s'il fut choisi dans le langage des fleurs ou par amour de Toulouse. La liste de ses surnoms va bientôt s'allonger considérablement.

A l'heure même où il cesse d'être une cible pour la Gestapo, Paul Ramadier accepte d'en devenir une pour les Français : en pleine pénurie, dès novembre 1944, il accepte du général de Gaulle la charge de ministre du Ravitaillement. Il y avait alors peu d'amateurs.

Il l'occupera six mois, faisant front à une opinion publique qui identifiait Libération et abondance retrouvée, à Mme Ramadier qui avait reçu interdiction de s'approvisionner à la coopérative du ministère, poursuivant obstinément dans un bureau sans feu, le col du pardessus relevé, un foulard sur le nez, le rêve audacieux d'assurer à chaque Français son kilo de pommes de terre hebdomadaire. Il y gagnera divers surnoms, notamment ceux fort discourtois de Ramadiète et de Ramadan et aussi, en hommage à un film décrivant la vie d'une famille de paysans du Rouergue, le plus irrespectueux, celui de « Farrebouc ».

Tout cela pour s'entendre dire un beau jour par le général de Gaulle en plein Conseil des ministres : « *Il est temps de partir, monsieur le ministre du Ravitaillement. Personnelle-*

(*Suite en page 5.*)

Confiez tous vos travaux à l'ORMATIC à personne spécialisée. Etablissement des clichés et des tirages. Ces travaux intéressent toutes branches : industrielle, commerciale, juridique, littéraire, scientifique
Ts les j. sauf samedi de 9 h. à 12 h. et 14 à 18
BLOmet 17-36

Jacques Fauvet

UN AIR DE SANTÉ

MALGRE l'air de santé et en même temps de satisfaction qu'il affiche, le gouvernement n'est plus à l'abri d'une mauvaise surprise. Comme tous ceux qui ont un peu duré, il semble frappé d'immobilisme. Faisant preuve d'entêtement, plus que de volonté, d'esprit de système plus que d'imagination, se montrant capable de ralentir, d'arrêter — beaucoup même — mais non de stimuler, d'avancer.

La presse socialiste soutient qu'il est dans tous les domaines sur le point de recueillir les fruits de ses laborieux efforts. Elle assure que c'est la raison pour laquelle on veut le renverser. Les autres partis en doutent.

Le Parlement est impatient ; il est inquiet de ne pas entrevoir de dénouement au drame algérien ; il a pris avec le temps la mesure de l'échec de Suez; il est exaspéré par les manipulations de l'indice des 213 articles. Bref, il ne croit pas que les résultats obtenus par le gouvernement correspondent à ses affirmations, ni même à ses intentions.

Les conditions psychologiques d'une crise sont ainsi créées. Le fait nouveau de ces dernières semaines est que l'idée n'en est plus repoussée, notamment par les modérés. Or la conjonction de leurs voix avec celles des poujadistes, des communistes et de certains radicaux serait fatale au gouvernement.

COMPTE tenu de ce climat alourdi, les conditions politiques de la crise sont-elles réunies ?

1) M. Guy Mollet dispose encore d'un crédit certain dans l'opinion et même au Parlement. Les députés supportent d'ailleurs un excès de propagande et de rudesse qu'en d'autres temps ils ont fait payer chèrement à M. Mendès France. Si le président du Conseil n'était pas chef du parti socialiste, il chercherait une ouverture à droite et la trouverait. Mais les ministres les plus critiqués sont tous socialistes; il ne peut ni ne veut s'en séparer. Ne pouvant remanier son gouvernement, peut-il au moins infléchir sa politique ? C'est ce que demande le M.R.P. : aussi longtemps qu'il l'espérera, il ne provoquera pas de crise.

2) Les modérés ne veulent plus cautionner par leur silence ou leur abstention une politique économique et financière qu'ils jugent désastreuse. Ils sont partagés entre le désir de renverser le gouvernement et celui de le laisser aller jusqu'au bout de son échec. Pour eux il faut qu'il soit prouvé que si les socialistes peuvent être bons patriotes (voir l'Algérie), ils ne peuvent qu'être mauvais financiers (voir le déficit et l'indice).

Sachant qu'il serait renversé sur l'heure s'il s'avisait de demander un sou d'impôt supplémentaire, le gouvernement a renoncé au collectif ; il compte sur l'emprunt et les économies. Mais fort imprudemment, il a fait lui-même de l'indice des prix le test et la sanction de sa politique. Si l'indice saute, il sautera avec lui.

3. La politique algérienne ne constitue plus un élément de force pour le gouvernement. Ceux qui l'approuvent sont convaincus qu'elle s'imposera à ses successeurs ; ceux qui la condamnent ne croient pas qu'elle puisse évoluer sans un changement d'équipe. Mais la crise ne saurait s'ouvrir à cette occasion. Au centre et même à gauche on ne désespère pas de voir le président du Conseil prendre de nouvelles initiatives et appliquer enfin la politique qu'il a si souvent définie ; il jouit de ce côté d'un sursis de quelques semaines.

L'accident est possible, la crise n'est pas certaine.

Si l'on oublie les déceptions et les rancunes — et celles qui s'expriment ne sont pas les plus redoutables — un changement de gouvernement n'est souhaitable que s'il est suivi d'un changement de politique ou tout au moins de méthode.

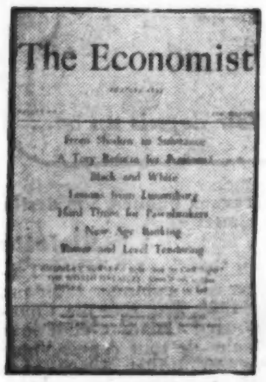
Si les partisans d'une crise sont de droite, ils doivent savoir que si le parti socialiste cesse d'être le maitre — trop souvent susceptible ou soupçonneux — il restera l'arbitre exigeant qu'il a déjà été, et que s'il perd ses dix-sept ministres, il conservera ses cent députés sans lesquels il n'est pas de majorité.

Si les adversaires du gouvernement sont de gauche, ils ne sauraient oublier les illusions perdues depuis un an, la défaite de la minorité socialiste, les difficultés actuelles du mendésisme.

Si enfin le pouvoir échappe aux socialistes, il ne peut échoir ni aux modérés qui ne le désirent pas, ni aux radicaux qui sont trop divisés; il ne peut que revenir à l'un ou l'autre des leaders de l'U.D.S.R. ou plus simplement à M. Guy Mollet. Même entouré d'une équipe politiquement plus large, composera-t-il davantage après qu'avant ? C'est une question qu'un député peut se poser au moment de voter.

Jacques FAUVET.

(Copyright « L'Express ».)



DES SIGNES DE FIÈVRE

L'hebdomadaire anglais The Economist *est un journal de référence au même titre que, par exemple, le* New-York Times, *le* Manchester Guardian *ou* Le Monde. *Ses prises de position, ses jugements, les opinions qu'il exprime ne sont pas fonction d'une optique politique particulière, mais procèdent d'une analyse objective du problème étudié. C'est ce qui fait l'intérêt de l'éditorial que nous publions ici.*

« LES signes de fièvre se multiplient dans l'économie française.

« La France paie — ou plutôt ne paie pas — un boom tardif sur les investissements et les expéditions de M. Mollet contre les musulmans. Le boom des investissements, à lui seul, suffirait à mobiliser la totalité des énergies françaises. Les expéditions d'Algérie et de Suez, entreprises sans aucun égard pour les ressources disponibles, créent une sévère pression inflationniste. L'Algérie a augmenté les charges budgétaires de 300 milliards. Et la mobilisation a provoqué une pénurie de main-d'œuvre si sérieuse que les salaires ont augmenté de 10 % en 1956, sans qu'aucune grève ait eu lieu. L'Algérie a détourné la production à des fins improductives et créé une demande excédentaire. Suez a ralenti, sinon arrêté, l'expansion industrielle tout en aggravant considérablement les déficits commercial et budgétaire.

« LES difficultés qui en résultent sont sans doute temporaires ; mais elles aggravent certains problèmes permanents de l'économie française.

« La nature et l'ampleur inattendue du déficit commercial ont fait comprendre aux économistes que l'expansion française nécessitera des importations d'un volume sans précédent, et que ces importations ne pourront être payées que par des exportations plus importantes. A la différence de la plupart des pays industriels, la France a en effet principalement exporté, jusqu'ici, des matières premières, des produits semi-finis, des textiles et des céréales. L'année dernière, ses ventes de minerai et d'acier lui ont apporté autant que ses exportations de produits mécaniques et chimiques. Un accroissement des exportations ne peut donc être obtenu que si les ventes de produits mécaniques triplent au cours des dix prochaines années ; et si, dans le domaine agricole, les aliments plus coûteux (produits animaux et légumes) occupent la première place. La structure même de l'industrie et de l'agriculture françaises doit être adaptée dans ce but.

« JUSQU'A présent, le gouvernement a eu recours à des expédients pour ne pas avoir à opérer un choix désagréable. Les hommes politiques ne veulent ni ne peuvent se débarrasser rapidement du fardeau algérien ; les économistes, de leur côté, se refusent à freiner des investissements nécessaires à la reconversion industrielle — rendue elle-même indispensable par la création du Marché commun. D'où les timides tentatives pour juguler l'inflation par un blocage des prix et des salaires, par de louables efforts d'économie budgétaires et par le projet de nouveaux « emprunts nationaux ». Mais toutes ces mesures limitées se révéleront sans doute insuffisantes (...) car si un accroissement de la production paraît probable pour cette année, les importations de combustibles et de matières premières s'accroîtront également. Il faudra ou bien arrêter les investissements par une politique déflationniste, ou bien trouver une solution en Algérie.

« Certains économistes estiment que la déflation ne pourra être évitée que par un grand emprunt international à long terme, en échange duquel la France s'engagerait à exécuter un plan précis de rajeunissement commercial. Ce serait là le seul moyen d'éviter un recul sérieux de sa production. Mais il est difficile d'imaginer que les voisins de la France acceptent un plan de ce genre tant que les Français n'auront pas fait un sérieux effort pour s'aider eux-mêmes, et tant qu'une solution ne sera pas en vue en Algérie.

« LA crise économique prévue se répercute déjà sur le plan politique. Conservateurs et républicains populaires deviennent de plus en plus critiques à l'égard du gouvernement. Sur le plan extérieur, la crise des moyens de paiement n'est décidément pas la meilleure des dots pour un mariage européen.

« La France a virtuellement reconnu le danger en déclarant qu'elle ne pourrait adhérer au Marché commun tant que durerait la crise algérienne. L'Algérie fait maintenant clairement obstacle à la politique économique et sociale, aussi bien que coloniale et européenne, de la France. Ces raisons devraient suffire pour ne pas permettre au conflit algérien de s'étirer sur de nouveaux « derniers quarts d'heures » — déjà si souvent prolongés — de M. Lacoste. »

« THE ECONOMIST. »

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

Pour tous vos problèmes
CAOUTCHOUC
(NATUREL ET SYNTHETIQUE)
AMCO
7, avenue Emile-Massard
Tél. GAL. 85-65 PARIS (17e)
TUYAUX - JOINTS
PIÈCES MOULÉES
ARTICLES
DE PROTECTION

SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DES PAPIERS PEINTS
137, rue du Fg-Saint-Denis
PARIS (10e) Nord : 97-65
PAPIERS PEINTS
SANITEX
Lavable à l'eau et au savon
ESSEFOR
Breveté S.G.D.G.
VELOURS
Collection de grand luxe
En vente chez tous les spécialistes

SOCIETE DES LAITERIES
de la VALLEE de la VIRE
ET DU COTENTIN
CAPITAL 360 MILLIONS
H. CLAUDEL
PONT-HEBERT (Manche)
TELEPHONE 25
Les meilleurs beurres
et fromages de Normandie

(Suite de la page 3).

ment, je n'ai rien à vous reprocher. Mais l'heure est venue de changer de cible.»

Les amis

Vingt mois plus tard, le 22 janvier 1947, il ouvrait le défilé des présidents du Conseil de la IVe République, investi par l'Assemblée à l'unanimité des 549 votants — précédent qui devrait demeurer sans lendemain. L'histoire de son Gouvernement, qui dure presque une année entière, recèle en raccourci ou en germe toutes les difficultés et les malédictions qui, depuis dix ans, pèsent sur le régime.

Presque tout ce qui marque cette période, en effet, date de l'année 1947: le plan Marshall et la guerre d'Indochine ; le plan d'Equipement et de Modernisation (Plan Monnet) et la guerre froide ; l'accession de Guy Mollet au secrétariat général de la S.F.I.O. et la naissance du R.P.F. : l'éviction des communistes du Gouvernement et les premières grandes grèves de l'après-guerre.

Même le retour au traditionnel jeu de massacre de la politique française date de cette époque, puisqu'on vit, non sans stupeur, Guy Mollet lui-même désavouer publiquement le Gouvernement Ramadier devant la presse anglo-américaine, et provoquer ainsi, le jour même, sa chute.

Le « mauvais œil » s'acharnait sur Paul Ramadier. Ministre de la Défense nationale du Gouvernement Queuille l'année suivante, il essuyait la fameuse « affaire des généraux » — née de la remise au Viet-Minh, dans des conditions mystérieuses, d'un rapport secret du chef d'état-major de l'armée. En 1951 enfin, la trappe se refermait : bien qu'il eût gagné des voix par rapport aux élections de 1946, l'apparentement conclu dans l'Aveyron, contre lui, entre modérés M.R.P. et R.G.R., obtenait la majorité absolue et tous les sièges. Il était éliminé du Parlement et, semblait-il, de la vie politique.

Mais, depuis qu'il a retrouvé, le 2 janvier 1956, avec cette fois plus de 25 % des suffrages de ses concitoyens (contre 17 % et 20 % en 46-51), l'infatigable homme-cible a entamé, à 68 ans, une troisième carrière. Choisi comme à regret par Guy Mollet pour être ministre des Affaires économiques et financières, en remplacement de M. Lacoste, au lendemain du 6 février d'Alger, il s'installait sans bruit à la tête d'un ensemble impressionnant de départements ministériels, véritable Gouvernement à l'intérieur du cabinet, qui fait de lui le plus omnipotent responsable de son économie que la France ait connu depuis le baron Louis, Necker ou Turgot. Pour ce poste aussi, on comptait peu de volontaires.

Aveyronnais homogène

Sept secrétaires d'Etat et trois sous-secrétaires ont été placés sous son autorité. Il coiffe tout : le budget et l'économie, l'agriculture et les travaux publics, la reconstruction et les P.T.T., la marine marchande et l'industrie. Cinq radicaux, trois socialistes, un U.D.S.R. et un républicain social l'assistent. Un cabinet impressionnant — 26 collaborateurs officiellement nommés — l'entoure.

Ce cabinet est d'ailleurs composé à l'image de l'homme qui le dirige. D'abord, il est aveyronnais homogène : neuf de ses membres sont nés dans ce département, cinq autres dans des départements limitrophes, sans compter quelques clandestins, comme l'un des huit chargés de mission, M. Tournan, né à Paris, mais maire de Montadet (Gers).

Ensuite, c'est le cabinet le plus diplômé qu'on ait jamais vu : on y dénombre deux agrégations, neuf doctorats, dix-huit licences, deux polytechniciens, douze anciens élèves de Sciences-Po ou de l'E.N.A. — le tout sans cumul dans la même discipline. Le record appartient à cet égard à l'un des huit conseillers techniques, M. Rouquet La Garrigue, qui est à la fois professeur agrégé de Droit, docteur ès Sciences mathématiques, ingénieur géomètre et ingénieur électro-mécanicien !

Demain, tard dans la nuit, en pantoufles, tirant sur son éternelle pipe, une pipe de rechange passée dans la ceinture de son pantalon, massif et bonhomme, Paul Ramadier écoutera le rapport de l'un ou l'autre de ses collaborateurs sans donner le moindre signe d'attention, ni surtout d'approbation ; il annotera de sa fine écriture serrée les documents entassés sur son bureau ; il écrira son prochain discours, négligeant comme toujours les projets, les notes et les schémas des services et du cabinet ; à moins que, pour se détendre un peu, il n'entreprenne d'échafauder quelques syllogismes grecs — un de ses passe-temps favoris — avec Alexandre Fontanier, son rival sur la balance, mais aussi son plus proche collaborateur depuis dix ans, natif de Rodez et professeur agrégé au lycée Janson-de-Sailly.

« Criez, mais payez »

A-t-il une politique ? Ses adversaires assurent que non, que son flegme, sa fameuse philosophie ne sont qu'une carapace d'indifférence, de résignation lassée et sceptique, derrière laquelle s'abritent l'immobilisme et l'absence de perspectives.

En fait, c'est un empirique. Mais ce n'est pas un optimiste. Il n'est pas de ces ministres des Finances qui, en pleine inflation et à la veille de la dévaluation, allaient répétant : *« L'économie est saine, la monnaie solide. »* Il aurait plutôt tendance à prédire les catastrophes ; mais ses propos revêtent volontiers un tel air de bon sens familier et d'aimable sagesse, qu'ils ne choquent pas.

Voici par exemple quelques-unes de ses formules caractéristiques qui le montrent tel qu'il est, sans illusions, mais sans crainte :

● *« Il faut travailler et produire davantage. C'est une loi vieille comme le monde, mais elle est plus que jamais valable. »* (Toulouse, 26 mars 1956.)

● *« On a toujours le droit de crier « haro » sur le ministre des Finances. Il est là pour cela. Mais après avoir bien crié, laissez-moi vous dire : payez quand même, payez pour que les vieillards soient assurés d'avoir la soupe et le pain. C'est à votre bon cœur que je m'adresse. »* (Rouen, 30 avril 1956.)

● *« L'emprunt est un succès considérable, qui a été tout à fait inattendu... On ne doit cependant pas croire que ce coup de frein à l'inflation suffira à résoudre le problème. »* (8 octobre 1956.)

● *« J'espère qu'en 1957 les gelées catastrophiques de l'an passé ne se reproduiront pas et que l'agriculture pourra exporter. Mais comment savoir ce que sera la situation en Afrique du Nord ? »*

● *« Notre balance des comptes va se trouver obérée* (par la crise pétrolière) *d'une charge qui pèsera très lourd sur notre avenir. »* (7 janvier 1957.)

● *« Une imprudence, une anticipation peuvent conduire à des catastrophes. »* (Allocution radiodiffusée du 18 février 1957.)

La ciguë

Tout cela n'est pas gai. C'est pourtant la sagesse même. Il est certain qu'au fond de lui-même le ministre des Affaires économiques et financières est convaincu que l'expédition d'Egypte, la guerre d'Algérie, certains projets sociaux (il a courageusement appuyé le premier train de son collègue M. Gazier), le marché commun, ne sont pas compatibles avec les moyens du pays. Mais il ne le manifeste jamais ouvertement. S'il déplore de ne pouvoir mener la politique qu'il souhaiterait faire et d'être associé à des décisions qu'il condamne, sa vieille fidélité socialiste lui commande la discipline et lui impose sinon le silence, du moins de s'en tenir à ces demi-aveux, à ces allusions, à ces condamnations implicites et indirectes. Mais sa conscience et son courage lui dictent en même temps de freiner autant qu'il est possible, dans le domaine-clé où il se trouve placé, les conséquences de cette folle politique.

« Achetez français », lance-t-il en pleine euphorie crétrice de ce marché commun sur lequel il n'a pas dit un mot devant l'Assemblée, laissant curieusement à son collègue Christian Pineau le soin de présenter l'analyse économique du traité.

En plein effort publicitaire sur les économies, il déclare, imperturbable : *« Les dépenses publiques augmentent à un rythme affolant. »* Et quand il est interrogé par « Le Populaire-Dimanche », qui dresse un extravagant bilan de l'année Mollet, sous des titres tels que *« Depuis huit mois, la France est gouvernée »* et *« Mieux que des réformes : une révolution »*, il ne se vante pas : *« Nous n'avons pas un succès à 100 %, mais nous avons tout de même réussi à limiter les dégâts, ce qui n'est pas si mal. »*

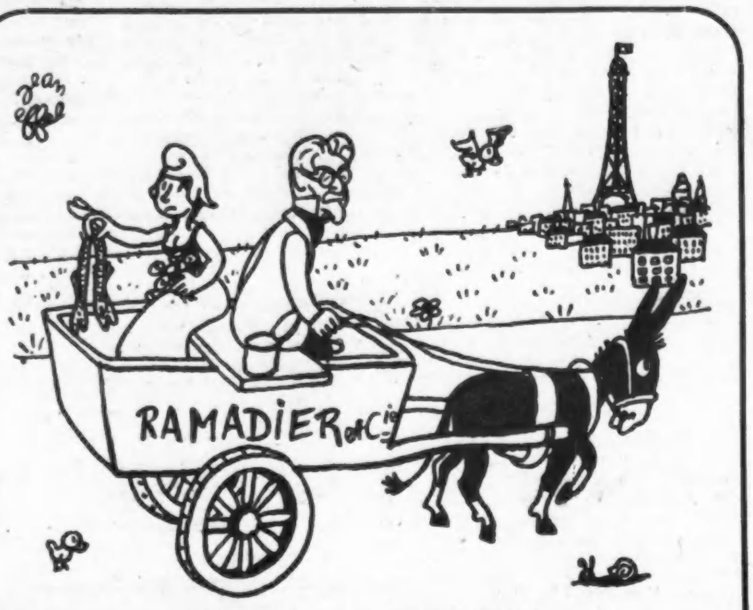
Sera-t-il, comme l'assurent certains leaders du M.R.P., le successeur de Guy Mollet à la présidence du Conseil? Notons en tout cas qu'au lendemain des élections il a pris cette position sans équivoque :

« La pire solution serait une union nationale qui additionnerait provisoirement les suffrages sans exalter les volontés. Elle prolongerait le marasme de ces derniers mois et conduirait fatalement, après de lamentables échecs, à une nouvelle dissolution. Rien ne serait pire pour la liberté. » (4 janvier 1956.)

Mais la formule qui résume le mieux sa sereine philosophie politique n'est-ce pas cette conclusion d'un article qu'il consacrait, en novembre 1955, à l'œuvre de Charles Gide, apôtre de la coopération :

« J'avoue préférer la parabole de Charles Gide, qui exprime sagesse et liberté, à la loi aveugle d'un sombre déterminisme. Peut-être n'est-ce qu'un vêtement qui recouvre la nécessité de la loi scientifique. Mais après tout, il l'orne et la décore. Passe encore de boire la ciguë, pourvu que l'heure d'avant la mort soit élevée par le dialogue avec Criton ! »

P. V.-P.



1945 - Ministre du Ravitaillement
« Nous avons récolté un' pair' de harengs saurs
« Un' vieill' boît' de corned pork
« Cinq ou six boutons d'or :
« Nous avons fait un beau voyage... »
(Le Canard Enchaîné.)

1947 - Président du Conseil
« Si on baissait encore... »
(Le Canard Enchaîné.)

1957 - Ministre de l'Economie
Ça monte !...
(Le Canard Enchaîné.)

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez
des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
Bons à 1 et 2 ans — UN RENDEMENT IMPORTANT
Bons à intérêt progressif : — UNE PARFAITE LIQUIDITÉ

GOUVERNEMENT

Sous pression

EN entendant le président du Conseil évoquer le problème algérien aux derniers conseils ministériels, la majorité des ministres eut l'impression que M. Guy Mollet avait puisé aux Etats-Unis une réserve de dynamisme. Il était question en effet du « peu de temps qui restait à la France pour agir », des initiatives qu'il fallait prendre « même si le prochain appel au cessez-le-feu ne suscitait pas de réponse de la part des rebelles », bref d'une série de projets énergiques qui devaient triompher vite de toutes les résistances.

Avertissements U. S.

En fait, certains ministres et particulièrement MM. Christian Pineau et Maurice Faure, savaient que le dynamisme du président du Conseil était surtout fait de craintes. On commençait à savoir cette semaine quel fut le ton réel des derniers entretiens du président français à Washington. Les Américains ont fait entendre et souvent avec une fermeté très particulière que si la France voulait continuer de profiter du soutien américain, il fallait en Algérie « aller très vite ». Le gouvernement français avait choisi un plan ? Soit : que ce plan soit appliqué. M. Nixon en parlerait au Sultan du Maroc puis le 18 mars à M. Bourguiba. Ce dernier, le 24 mars, à Rabat, en parlera à son tour au souverain marocain. D'ici là, il fallait que les dispositifs d'application fussent en place et en tout cas les résistances intérieures vaincues.

Le plan du gouvernement c'est : un cessez-le-feu suivi d'élections contrôlées par des observateurs des pays démocratiques puis de négociations. Mais le F.L.N. a déjà répondu : pas de cessez-le-feu sans reconnaissance du droit à l'indépendance de l'Algérie. Ses réponses, selon M. Lacoste, ne veulent rien dire : le F.L.N. reçoit des coups de plus en plus durs ; il est en fait « décapité » ; si l'on attend encore un peu, on n'aura pas besoin d'un cessez-le-feu. Le feu cessera de lui-même.

Plus d'accord

Le président du Conseil n'est plus d'accord. Il a rapporté d'Amérique des contraintes. Ce dont les observateurs français n'arrivaient pas à le convaincre, les Etats-Unis semblent l'en avoir convaincu : si l'on attend trop, ce sera bien le dernier quart d'heure cher à M. Lacoste, mais ce sera le dernier quart d'heure de l'amitié avec les Etats-Unis et tous leurs alliés. De son côté, M. Maurice Faure l'a prévenu d'une aggravation de la situation au Maroc et en Tunisie, et de l'aide continuelle que les deux anciens protectorats donnaient aux rebelles algériens. Et si les nouvelles d'Alger sont bonnes, on continue de mourir et de s'entretuer dans le bled. Les dernières embuscades ont été encore plus meurtrières que les précédentes. La reconversion de la stratégie rebelle ne prouve pas du tout que le F.L.N. ait été « décapité » — au moins sur le plan militaire.

Enfin, même lorsqu'il y a de bonnes nouvelles, comme pour les grands centres urbains d'Algérie, on ne peut oublier qu'elles sont les fruits d'une occupation militaire gigantesque réclamant de la part de l'armée et de l'administration un effort qui ne saurait être longtemps soutenu dans une telle proportion. M. Guy Mollet a eu de tristes surprises à son arrivée qui sont d'ordre économique : l'Algérie saigne la métropole d'une façon qui devient alarmante. Il va falloir se retourner encore vers les Etats-Unis, lesquels refuseront de financer la guerre d'Algérie.

Que faire ?

Il y a donc toutes les raisons « d'aller vite ». L'inattendu est que des hommes comme Jacques Soustelle, Marcel-Edmond Naegelen, et même Georges Bidault en soient eux aussi persuadés. Ils ont écrit tous les trois cette semaine qu'il ne restait plus à la France que quelques mois sinon quelques semaines. Il n'est plus question pour eux d'attendre la répression complète de la rébellion. M. Jacques Soustelle a rapporté des Etats-Unis des impressions qui ont servi à tous ses amis...

Mais voilà, que faire ? Les projets de statuts pleuvent. Un maladroit projet de partage de l'Algérie émanant de quatre députés radicaux a suscité d'hypocrites réactions. Partager l'Algérie est en effet une solution de désespoir. Mais quel espoir donnent les projets de MM. Duchet ou Paul Reynaud ? La solution de partage, dite israélienne, comporte en effet des risques très graves, implique un défaitisme total et un gouvernement actif ne devrait pas s'y rallier. Mais on peut remarquer que c'est la carence même du gouvernement qui conduit certains à préconiser d'absurdes solutions.

Il reste qu'on n'en est pas aux statuts mais aux possibilités d'obtenir un cessez-le-feu. Le président du Conseil, dans sa conférence de presse au Canada, a été beaucoup plus loin sur ce point que MM. Lacoste, Max Lejeune et même Christian Pineau : il venait des Etats-Unis.

Un pas en avant

M. Guy Mollet a précisé en effet que le cessez-le-feu n'était pas « inconditionnel », qu'il acceptait d'en discuter avec les rebelles les modalités et que sa seule exigence consistait à refuser d'assortir les conditions du cessez-le-feu de tout contexte politique — les négociations ne pouvant avoir lieu, selon lui, qu'avec les représentants désignés par le peuple algérien au moyen de libres élections.

Enfin, le président du Conseil a ajouté que le caractère même de ces élections n'était pas encore décidé et que l'on pouvait discuter sur le fait de savoir si les élus devaient siéger dans une assemblée métropolitaine ou purement algérienne. Cette allocution à laquelle la presse française n'a pas prêté attention, a paru cependant un tel pas en avant et a semblé laisser la porte ouverte à de si nombreuses discussions, que, pour la première fois, la Fédération des Français Libéraux d'Algérie lançait un appel où elle adjurait « les deux parties de s'entendre sur de nouvelles propositions qui permettaient de féconds échanges de vues ».

Les craintes de M. Lacoste

Pour le F.L.N., il n'en est pas question. Ses représentants autorisés ont d'avance désavoué de telles « manœuvres ». Si cela est impossible avec le F.L.N., estiment certains collaborateurs du président du Conseil, il faudra donner au monde entier, c'est-à-dire aux Américains, la preuve de la bonne volonté française en installant avant même la cessation des hostilités, un organisme « exécutif et législatif », à Alger même. En principe, le ministre résidant y est hostile. Mais, comme d'habitude, son hostilité n'est pas « personnelle ». Ainsi qu'il le déclare, ce n'est pas tant qu'il juge de telles dispositions inopportunes, mais il se demande comment elles seront accueillies par l'armée et les Français d'Algérie.

M. Lacoste a toutes les raisons de se poser de telles questions. Il accorde beaucoup plus d'importance qu'on ne le fait à Paris aux différents complots dont on vient de découvrir enfin les raisons. A Alger, avant l'attentat dirigé contre le général Salan, toutes les organisations récemment découvertes et qui ont conduit à l'arrestation d'une trentaine de contre-terroristes, étaient parfaitement connues d'une partie de la police et de certains hauts fonctionnaires. Depuis des mois, on assurait au ministre résidant qu'il s'agissait d'excités sans importance qu'il convenait de mépriser plutôt que d'empêcher de nuire, car leurs attaches avec un grand nombre de Français d'Algérie rendraient les mesures prises contre eux gravement impopulaires. Il a fallu que l'officier d'ordonnance du général commandant toutes les troupes en Algérie, tombe sous les coups des contre-terroristes pour qu'on se résigne à arrêter les plus actives des personnes compromises.

Le dilemme

Par ailleurs, certaines mesures d'auto défense rendent très difficile l'application de réformes audacieuses ou de projets « américains » : ainsi, « les milices de protection civile ou urbaine » mises en place par M. Serge Barret, inspecteur général pour les départements algérois, comportent autant de risques que d'avantages. Ces milices, formées d'engagés volontaires, destinées à alléger la tâche de l'armée, peuvent permettre tous les déréglements lorsqu'on tient compte de l'origine des candidats actuels et de la licence qui leur est donnée de tirer à vue sur les suspects.

Enfin, les organisations ultras se sont récemment livrées à une campagne d'une dangereuse efficacité contre le gouvernement socialiste qu'ils accusent d'avoir « cédé aux Américains ce qu'il n'avait voulu céder à Mendès France ». M. Lacoste pense que finalement tout se passerait comme si l'on avait perdu à l'O.N.U. ,si au moment même de l'affaiblissement du F.L.N. on prenait des mesures qui sont en fait des concessions.

Ainsi le président Guy Mollet se retrouve exactement devant les mêmes problèmes qu'à son départ à ceci près que l'importance du second front lui apparaît maintenant comme une dramatique évidence. Comme sur le plan intérieur, il est combattu sur sa droite par des éléments importants de sa majorité, il se trouve devant le dilemme : gagner du temps pour lui et en faire perdre pour la politique algérienne de la France ou se heurter au mur de résistance qu'il a lui-même construit.

J. D.

Les parquets de Versailles ont 300 ans !
Ceux de L.-F. REVAULT dureront autant
☆
Spécialité de
PARQUETS
DE CHÊNE
☆
L.-F. REVAULT
AUZEVILLE (Meuse)

COMMUNISTES

Un « intellectuel » au pouvoir ?

RESPONSABLE des intellectuels, qui semblent faire partie actuellement du « secteur-clé » du communisme, Laurent Casanova, depuis longtemps l'un des « dauphins » de Thorez, pourrait être appelé à jouer dans l'avenir un rôle de plus en plus important au sein de la direction du P.C.F.

Laurent Casanova est depuis longtemps une sorte de Jdanov français. Patiemment, prudemment, pendant la maladie de Maurice Thorez, il a placé ses hommes aux points stratégiques du parti, consolidé ses positions, établi son emprise. Depuis le XX[e] congrès du parti communiste de l'U.R.S.S., sa modération et son habileté manœuvrière se sont trouvées récompensées: il a joué d'abord un rôle essentiel dans la réticente déstalinisation du P.C.F. ; aujourd'hui, par le charme ou la menace, il a entrepris de reprendre en main les intellectuels.

Menace sérieuse

Malgré ses efforts, l'activité « fractionnelle » n'est pas neutralisée. Le tirage de *L'Humanité* baisse ; celui des publications oppositionnelles augmente, en dépit de la semi-clandestinité à laquelle elles sont, par définition, contraintes. Si *L'Etincelle* et la *Tribune de Discussion*, qui sont les deux principales feuilles de liaison des tendances internes, parvenaient à se réunir, la menace deviendrait alors vraiment sérieuse.

D'autre part, les intellectuels, même les plus suspects à la direction, sont accueillis largement dans la presse yougoslave ou polonaise. Claude Roy, par exemple, interviewé par l'organe communiste polonais *Nowa Kultura*, se trouve suspendu par le parti en raison de la reproduction de ses déclarations dans la presse « bourgeoise » en France. Ainsi encore, le roman de Paul Tillard « Le montreur de Marionnettes » est publié en Chine alors que *L'Humanité* et *Les Lettres Françaises* ont fait le silence total sur cet ouvrage

Les bruits concernant l'élévation possible de Laurent Casanova au rang de « Secrétaire Général provisoire » sont donc plausibles. *L'Humanité* a d'ailleurs accusé le coup et démenti indirectement, selon un procédé classique, ces rumeurs, en publiant soudain plusieurs articles de Maurice Thorez dont la signature était intentionnellement accompagnée de la mention « Secrétaire général du P.C.F. », jugée habituellement inutile.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS.

LE sultan du Maroc aurait l'intention de séjourner plusieurs fois par an en France, et plus précisément à Paris. Des conversations officieuses sont actuellement engagées. Elles portent sur la cession par le gouvernement français à l'Etat chérifien du « Palais rose », avenue Foch. En échange, l'actuel « Gouvernement général » à Rabat deviendrait propriété de la France.

Notre chargé d'affaires au Maroc, M. Lalouette, voudrait voir cette négociation aboutir rapidement. Cet échange immobilier couperait court, en effet, aux manœuvres du leader de l'Istiqlal, Allal el Fassi, qui voudrait installer dans le palais du Gouvernement général de Rabat un « Musée du Colonialisme français ».

★

UNE discussion très vive a mis aux prises, cette semaine, deux ministres radicaux.

Le ministre du Budget, M. Filippi, chargé par le gouvernement d'étudier un plan d'économies, a eu, en effet, la malencontreuse idée de demander à M. Bourgès-Maunoury s'il pouvait envisager de limiter les dépenses de la Défense Nationale pour l'année qui vient.

M. Bourgès-Maunoury n'a pas encore compris comment un ministre en exercice et, de plus, radical, pouvait lui poser une question aussi insolite !

Depuis, les deux ministres sont « en froid ».

★

AUTONOME depuis quatre mois seulement, le jeune Etat du Togo se trouve déjà aux prises avec de graves difficultés économiques. Il a été obligé de prendre des mesures souvent brutales, même dans les cas où celles-ci allaient à l'encontre du courant populaire.

C'est ainsi que M. Grunitsky, président du Conseil, vient de signer un décret supprimant les allocations familiales au-delà du sixième enfant d'une même famille. Cette mesure touche notamment l'un des directeurs les plus importants de la « Présidence » togolaise, qui avait à lui seul 6 femmes et 42 enfants.

★

LE président Habib Bourguiba se rendra au Maroc en visite officielle le 23 mars. Un communiqué qui fait état de cette information ajoute : « Sauf imprévu » — ce qui ne manque pas de saveur lorsqu'on sait combien l'histoire des rapports entre les deux anciens protectorats est un raccourci de susceptibilités protocolaires.

Depuis qu'ils sont indépendants, Marocains et Tunisiens ne se ménagent pas. La petite histoire de la conférence de Tunis d'octobre dernier comporte une série de vexations et d'insolences réciproques.

L'invitation au Maroc de M. Bourguiba a été annoncée, puis démentie cinq ou six fois. Chaque fois qu'un journal tunisien faisait allusion au déplacement de M. Bourguiba, le Cabinet impérial marocain déclarait « ne rien savoir de l'éventuelle visite d'une personnalité politique tunisienne... ». En fait, les Marocains ne tenaient pas à recevoir M. Bourguiba au moment du passage de M. Richard Nixon. Ce qui a tout à fait convenu à M. Bourguiba qui prit là l'occasion d'une revanche en informant le « New-York Times » qu'un pacte U. S. A. - Tunisie serait signé (alors qu'il n'y a pas eu de pacte U.S.A.-

★

A Rome, où il doit rendre prochainement (du 8 au 12 mai, en principe) sa visite au chef de l'Etat italien, M. Coty renouera un fil rompu depuis 1.157 ans.

Le président de la République, en effet, sera reçu officiellement par le Pape. Or, la dernière visite officielle d'un chef d'Etat français au Vatican remonte à Charlemagne qui était venu, en l'an 800, se faire couronner empereur d'Occident par Léon III. Depuis, la seule réception d'un souverain français fut la visite privée de Charles VIII au pape Alexandre IV, en 1495.

B. G.

L'AMÉRIQUE SANS ILLUSION

RUSSEL LYNES.

NOUS avons les yeux braqués sur l'Amérique et rien de ce qui concerne les Américains ne nous est indifférent : leurs façons de se conduire, les détails de leur vie, leurs méthodes pour venir à bout des étranges appareils et des drôles d'enfants qu'ils mettent continuellement au monde.

C'est que nous croyons — espoir ou menace selon les cas — lire en eux notre futur de société moderne et mécanisée. L'avènement de tel ou tel régime politique n'est pas sûr, celui de l'atome et de la machine à laver est certain. Sur cette voie, les Américains sont notre exemple : ils vivent déjà sous le règne du robot et de l'automation.

« Ces pauvres Américains... » dit-on parfois ; oubien : « On me paierait cher pour vivre au milieu des machines... » ; ou au contraire : « au moins en Amérique la vie des femmes est agréable, et puis c'est un pays qui se développe ; là-bas, quand on travaille, on réussit... »

Comparer les mérites de la France et de l'Amérique est ainsi devenu un exercice familier et interminable.

Ce que l'on ignore — et qui est pourtant beaucoup plus intéressant — c'est ce que les Américains eux-mêmes pensent des grands changements que la mécanisation a apportés dans leur vie — surtout depuis dix ans. On part de l'idée que les possesseurs de si superbes voitures, ces jeunes hommes et ces jeunes femmes bien briqués qui sourient en couleurs devant un whisky, sont ravis de vivre dans ce qu'ils considèrent le meilleur de tous les mondes possible.

Or l'ouvrage de Russel Lynes — dont nous condensons ici l'essentiel — prouve au contraire que les Américains ne sont ni sots ni aveugles et qu'ils savent fort bien distinguer les avantages des inconvénients de leur système. Russel Lynes, directeur du** Harper's **Magazine, vit à New York, dans la partie la plus remuante de la société, celle qui touche à tout : aux arts, à la politique, aux grandes affaires, à la médecine, à la « communication »** (radio-journaux-télévision), **à la bohème...

Russel Lynes n'est pas un économiste ni un ethnologue, c'est un journaliste de grand talent ; et le tableau qu'il fait de la vie américaine n'a pas la prétention d'être une étude scientifique et impartiale : c'est l'impression vécue d'un homme qui a passé son entière existence dans l'Amérique en transformation — « le meilleur des mondes » — qui a toujours trouvé son mouvement et son progrès extrêmement stimulants et amusants, mais qui commence tout de même à se demander si aujourd'hui cela n'est pas trop.

I. — L'Américain, un petit garçon trop riche

OPTIMISME : *doctrine ou croyance pour laquelle tout est beau, même ce qui est laid.* (*Ambrose Bierce.*)

LE chiffre des Américains au travail — 65 millions — est le plus élevé qui fut jamais, et le revenu national dépasse cent vingt mille milliards de francs (300 milliards de dollars). Ce qui permet au ministre du Commerce de se dire, à une conférence de presse, « *bourré d'optimisme* ».

La plus grande bijouterie de New-York — Tiffany — fait dans le « New Yorker » de la publicité pour un collier de diamants d'une « *très simple élégance* » : soixante-dix millions de francs, taxes comprises.

Quand le Dr Ernest Jones, ami et collaborateur de Freud, visite les Etats-Unis au printemps dernier et qu'on lui demande son impression, il répond par un seul mot : « *Extravagance !* ».

Nous avons accompli bien des choses : réorganisé notre système social, établi des relations plus équitables entre les hommes et les femmes, regroupé la famille. Or il nous est quand même difficile de nous déclarer dans le meilleur des mondes possible.

Voyons les choses en face. Les gens sont de plus en plus grossiers. Tout se désorganise. La jeunesse devient de plus en plus délinquante. La circulation est impossible. La publicité que ne travaille plus le souci de vendre, vogue en plein rêve : un homme au bandeau noir sur l'œil fait vendre des chemises ; des barbus vendent l'eau tonique ; des « hot dogs » un tissu de cellulose ; des chiens-loups la vodka ; des chiens de berger le rhum ; des hommes à cheval le whisky écossais ; des femmes à quatre bras présentent des articles vestimentaires ; un vendeur prône comme « *schizoïdes* » les qualités de la Jaguar; des acteurs se font photographier sous un parapluie pour une marque de vermouth qui rendra très « sec » le dry-martini.

Il faut plus de temps pour aller en autobus de New-York à l'aérodrome de New-York qu'en avion de New-York à Washington.

Le courrier est plus rapide de New-York à Londres que d'un quartier à l'autre.

Les fins de mois des millionnaires

Tous les mois, on publie un nouveau livre de cuisine (sans sel) à l'usage de ceux qui souffrent d'ulcères ou d'hypertension. La *Harvard Business Review* publie une étude sur la névrose des directeurs. La Metropolitan Company d'assurance sur la vie fait savoir qu'il y a plus d'hommes que de femmes internés pour désordres mentaux. Les docteurs s'inquiètent de l'usage non autorisé et grandissant de drogues tranquillisantes comme le Serpasil et le Miltown.

Vivant au-dessus de leur standing, les gens sont toujours à court d'argent. Dans la revue *Harper's*, Jacques Barzun parle d'un jeune concertiste qui touche cent mille francs par concert avec lesquels, « *après avoir payé ses frais, il vit plus mal que l'accordeur du piano...* ».

Cédant aussi aux facilités du crédit, chacun dépense à l'avance bien au-delà de ce qu'il gagne. Le *Wall Street Journal* a récemment lancé cet avertissement : « *Consommateur, tu ne te rends pas compte combien ton niveau de vie est étroitement dépendant de ton salaire, jusqu'au jour où tu manques un mois de paye...* ».

Exemples : une femme vivant dans une maison d'une valeur de quinze millions et dont le mari gagne six millions par an, a déclaré à un journaliste : « *Les derniers jours du mois, nous sommes chaque fois à court, il me reste deux ou trois dollars pour les urgences et plus d'essence* ».

Un jeune homme de 30 ans gagne sept millions par an. Tout ce qu'il achète est pris à crédit et lorsqu'il touche ses six cent mille francs chaque mois, presque tout, sauf 15.000 francs, est déjà engagé.

Comment ne pas gagner trop d'argent ?

On peut en effet tout acheter à crédit, un mariage, une automobile, des meubles. Un vendeur offre à chaque acheteur d'une Oldsmobile une action de la General Motors ; une autre marque offre un voyage à Paris.

Autres inconvénients du progrès : le « Do it yourself » (1) a causé l'année dernière 600.000 accidents chez les amateurs charpentiers, couvreurs, etc...

L'exode vers les faubourgs pose quantité de nouveaux problèmes, ne serait-ce que celui de l'entretien des chaussées continuellement usées par le va-et-vient entre la ville et la campagne.

Autre menace qu'engendre la prospérité : la crainte de gagner trop d'argent avec tout ce qui s'ensuit, le dépenser, le gérer, payer ses impôts.

D'un autre côté, on ne s'est jamais tant soucié aux Etats-Unis de trouver un sens à la vie, c'est du moins l'avis du clergé, des psychiatres, de Bridey Murphy (2).

C'est que la prospérité engendre le malaise : les voitures s'allongent de plus en plus, la haute fidélité des appareils est toujours plus haute, jusqu'aux ouvre-boites qu'on recouvre de vison ; les artistes songent plus à leur place au banquet qu'à leur art ; chacun s'inquiète à propos de l'inconnu : politique étrangère, soucoupes volantes, demain, surtout demain...

Evidemment j'exagère.

Tout de même, que ceux qui ont vécu les jours redoutés de la dépression fassent un effort de mémoire. tout était-il si horrible ? Les gens étaient plus amicaux, ils cherchaient à s'entraider. On se souciait beaucoup plus des problèmes nationaux, qu'on tâchait de résoudre. On avait du temps pour lire et, du coup, pour penser. Il n'y avait pas tout un peuple de « gadgets » pour s'interposer entre soi et les autres (pas de télévision) et l'on jouait à des jeux de société, parce que ça ne coûtait pas cher.

Les gens faisaient mieux leur travail. Inutile d'intenter un procès au poseur de tapis parce qu'il a saboté le linoléum. On pouvait obtenir d'être servi par le garçon de café. Les garagistes acceptaient de réparer les voitures. Les relations étaient plus détendues. Le commerce, sachant que tout le monde y regarderait de près, essayait de vous attirer en vous offrant le plus possible pour votre argent, et non à coup de tapage et de réclame voyante.

Un petit garçon trop riche

Mais plus que tout, il se posait, pendant la dépression, des problèmes intéressants, et pas seulement ceux qu'engendrent le snobisme et le désir de faire mieux que le voisin.

Or, aujourd'hui, en pleine période de prospérité, quelles sont les questions qui troublent encore l'Amérique ? Les enfants sont entassés dans les vieilles écoles parce que la communauté préfère construire des autoroutes. Les syndicats sont la proie de la corruption. Un sentiment d'insécurité règne au cœur même de la prospérité. Le reste du monde ne nous aime pas et se méfie de notre générosité. Nous-mêmes manquons de confiance en nous. Nous craignons toujours d'être surpassés et possédés par les Russes. Au milieu de toutes les nations, nous sommes le pauvre petit garçon riche, trop propre et trop bien habillé, avec qui personne ne veut jouer...

Tout cela semble bien déprimant ? Il ne faut pas trop s'en inquiéter. L'Amérique est un pays si mobile, où tout change si vite, où tout demeure si vivant, que bientôt, probablement, ces questions n'auront déjà plus de sens, et c'est à d'autres problèmes, engendrés par d'autres réussites, que nous aurons à faire face.

« LA PUBLICITÉ VOGUE EN PLEIN RÊVE »
Les hot dogs sont-ils meilleurs rectilignes ou incurvés ? Réponse : Les deux sont excellents mais les premiers doivent leur forme à un conditionnement cellulosique qui facilite la manutention et réduit leur prix de revient. D'ailleurs ces tissus cellulosiques fabriqués par la Rayonier incorporated, *etc.*

Prochain article :
II — IL NE SUFFIT PAS D'ETRE MILLIARDAIRE

,(1) « Dot it yourself » ou « Faites-le vous-même » est un slogan — appuyé sur des manuels, des outils et beaucoup de publicité — qui pousse les Américains au bricolage afin qu'ils deviennent capables de tout faire et réparer chez eux sans en appeler à cette race chère et rarissime : l'ouvrier à domicile.

(2) On se souvient de Bridey Murphy : jeune Irlandaise qui aurait vécu au siècle dernier et en qui une Américaine d'aujourd'hui prétendait se réincarner chaque fois qu'elle entrait en transe hypnotique. La célébrité du phénomène illusoire Bridey Murphy a montré d'une manière inquiétante, combien le besoin mystique de l'Américain, insatisfait, est prêt à s'accrocher à n'importe quoi.

(Adaptée par Madeleine Chapsal.)
Edition Harper's.

MAROC

La visite du chevalier vert

(De notre envoyé spécial à Rabat)

« L*ES Marocains aiment beaucoup les Américains. Mais ils préfèrent encore les dollars.* » C'est ce que répondit un chauffeur de taxi à l'envoyé spécial d'un grand journal de New York, vendredi dernier, à Rabat. Le bon sens de l'homme de la rue rejoignait les arrière-pensées des ministres marocains : Dick Nixon, vice-président des Etats-Unis, était aux côtés du Sultan. On attendait de cette visite qu'elle fortifie l'indépendance économique du Maroc. Pour l'instant elle flattait seulement l'orgueil des sujets de Mohamed V et déchaînait l'enthousiasme.

Car Dick Nixon innovait. Il donnait pour la première fois au Maroc le spectacle d'une campagne électorale américaine. Rompant avec le rigoureux protocole marocain, il faisait arrêter, à la stupéfaction du prince Moulay Hassan, la voiture verte qui le conduisait. Souriant de toutes ses dents, le haut personnage américain serrait des mains, cajolait des enfants, se perdait dans la foule et suscitait les hourras.

Hourras et you-you

La scène se reproduisit des dizaines de fois. A chacune des sorties du vice-président des Etats-Unis, la foule bigarrée des femmes voilées, des ouvriers, des bourgeois en costume traditionnel se pressait. Les cavaliers des tribus déchargeaient en l'air leurs fusils de paradé. Sur les terrasses, les « you-you » retentissaient.

Le ciel enfin joua son rôle : il se mit à pleuvoir. En d'autres pays, la pluie aurait troublé les réjouissances. Mais au Maroc elle est signe de Dieu : la sécheresse est le pire fléau. Il n'en fallait pas davantage pour que M. Nixon reçût un nouveau surnom tiré des vieilles légendes : *« Le chevalier aux éperons verts »*, verts comme l'herbe qu'il fait pousser partout où passent les sabots de son cheval...

L'herbe a sans doute poussé après le départ de Dick Nixon, mais la manne des dollars n'est pas encore tombée. Les Marocains tenaient à recevoir une aide immédiate d'au moins 20 milliards de francs en plus des 7 à 8 milliards que le gouvernement américain leur a déjà alloués. Ils espéraient aussi mettre sur pied un plan d'aide à longue échéance. M. Nixon a fait état *« des lourds engagements qu'ont déjà les Etats-Unis dans le reste du monde »* pour renvoyer ses interlocuteurs d'abord vers la France.

Le Sultan avait pourtant particulièrement insisté. Il avait souligné à plusieurs reprises que *« le communisme s'installe dans les régions qui souffrent de difficultés économiques »*. Et c'est particulièrement vrai pour le Maroc. Il y a 300.000 chômeurs, sans compter les jeunes générations. Les crédits d'investissements français sont bloqués. Avec la misère, c'est l'anarchie qui menace, tandis que le parti communiste marocain se fortifie chaque jour.

Un seul médecin

M. Laghzaoui, le chef de la Sûreté marocaine, a pu refouler à deux reprises Ali Yata, le secrétaire général du P.C. marocain. Mais le parti se développe : en six mois, 19 cellules se sont créées au port de Casablanca, 4 à Fedala. Une école de cadres fonctionne. Des tracts annoncent le départ imminent des Français : on promet à chaque Marocain 7 hectares, en vertu de la réforme agraire, et une maison. Au même moment, la Russie et la Chine préparent intensivement leur participation à la Foire de Casablanca : elles se proposent d'éditer à 600.000 exemplaires une brochure vantant leurs réalisations nées de la révolution socialiste. Pendant ce temps, dans le Sud, certains paysans recommencent à manger des glands. Il ne reste plus qu'un seul médecin français à l'hôpital de Marrakech et l'on redoute une épidémie de typhus...

Bref, la situation s'aggrave de jour en jour. D'autant que le problème algérien continue de peser de tout son poids sur la situation marocaine. Sans doute les responsables de l'économie marocaine et particulièrement M. Bouabid — comme d'ailleurs M. Ben Barka, vice-président de l'Assemblée consultative, « homme fort » de l'Istiqlal et nouvel invité des Etats-Unis — ont-ils conscience de ce que la situation de l'Empire chérifien ne pouvait en aucun cas être suspendue au règlement du problème algérien.

Mais ce point de vue ne peut être imposé aux masses, lesquelles sont au surplus travaillées par des propagandistes égyptiens, algériens, ou plus simplement marocains. Richard Nixon s'en est aperçu, qui déclarait dans une conférence de presse :

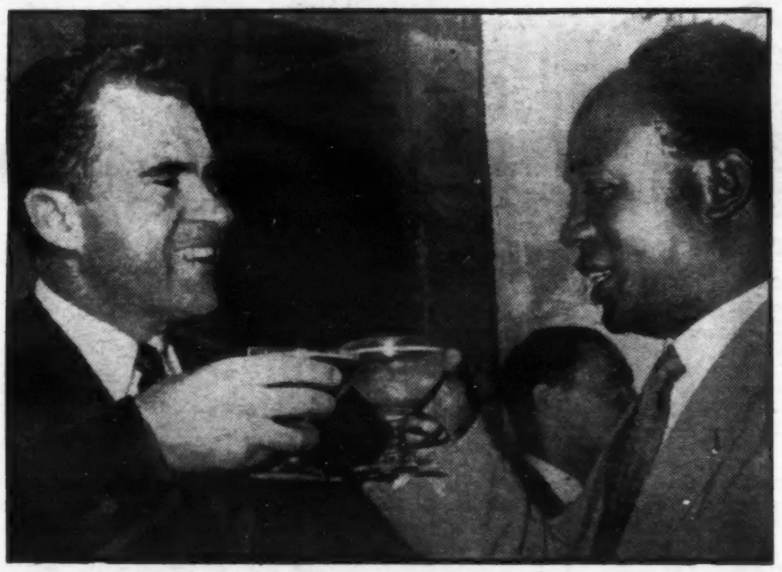
« *Il est particulièrement important pour l'avenir de ce pays comme des autres, que le problème algérien soit réglé d'urgence et par des moyens pacifiques.* »

L'horreur du vide

M. Nixon a ajouté aussi qu'il soutenait en quelque sorte le projet d'élections libres. C'est-à-dire que, comme on l'avait prévu, il jouait son rôle d'intermédiaire officieux entre le gouvernement français et les Nord-Africains. Il dut cependant user de toute la prudence possible dès lors qu'il avait constaté que *« le Sultan Mohamed V était loin d'être un souverain local »* et qu'au contraire son influence dépasse les frontières marocaines : « Les options du Maroc peuvent engager l'avenir de toute l'Afrique du Nord », commentait un éditorialiste américain dont l'article révélait quelle place de choix l'Amérique entend consacrer au Maroc.

Pour l'instant, cependant, les Etats-Unis laissent à la France les « mains libres ». La politique algérienne conduira-t-elle le gouvernement français à jouer la politique du « pire », comme paraissent l'y inciter certains fonctionnaires soucieux de démontrer l'incapacité des Marocains à s'administrer eux-mêmes ? La nostalgie du protectorat ne paie plus. Il faut au contraire lever les « hypothèques » et élaborer une politique à long terme. Sinon, le communisme et l'anarchie progressant, les Américains se sentiront en droit, malgré la solidarité atlantique, de constater « l'absence » de la France : comme au Moyen-Orient, leurs intérêts stratégiques et politiques les conduiraient à combler un « vide ».

M. Nixon a Rabat...
Les Etats-Unis ont...



...et a Accra
...horreur du vide

AFRIQUE

Rouge, comme le sang...

« LIBERTE ! Liberté ! » La foule hurlait dans les rues de la capitale, sur les places, devant le Parlement. Les tam-tams disputaient la nuit tropicale aux musiques militaires. Dans une atmosphère de mardi-gras, de Noël et de 14 juillet, tout un peuple saluait dans la liesse la naissance d'une nation. Il était exactement minuit à Accra : la Côte-de-l'Or, la colonie anglaise venait de mourir. L'Etat indépendant de Ghana lui succédait.

Déjà l'Union Jack, le drapeau britannique était amené : on hissait à tous les mâts, sur tous les édifices publiques le nouvel emblème de Ghana, un drapeau rouge, vert et or. *Rouge comme le sang versé pour l'indépendance, vert comme nos forêts, or comme nos richesses minières,* commentait un leader nationaliste, tandis que retentissait un vieil air anglais sur lequel le député travailliste Hector Hughes avait écrit les paroles toutes neuves de l'hymne national de Ghana...

Des délégués du monde entier étaient au rendez-vous. Ils dansaient pour l'instant à l'hôtel Ambassador, un super-palace que l'on venait de terminer. Autour de la duchesse de Kent, tante et représentante officielle de la Reine Elizabeth, se pressaient M. Nixon, le vice-président des Etats-Unis, M. Mitterrand, ministre français de la Justice, M. Grunitzki, le premier ministre de la jeune république togolaise, Habib Bourguiba, le président du Conseil tunisien, Ahmed Balafredj, le ministre marocain des Affaires étrangères, M. Benediktov, ministre de l'Agriculture soviétique.

Mais deux hommes surtout attiraient tous les regards, les deux héros de la journée : un blanc, fils d'un digne clergyman anglais, le gouverneur Charles Arden Clarke, et un noir, le président Kwame Nkrumah (prononcez En'Krouma). Leur histoire est celle de Ghana. Elle tient du roman policier et du conte de fées, de la meilleure littérature révolutionnaire et des plus belles pages de la comtesse de Ségur.

En 1948, le Colonial Office (le ministère des Colonies britanniques) nomme Sir Charles gouverneur de la Côte-de-l'Or. La situation est tendue. Des émeutes ont eu lieu. Vingt-neuf Africains ont été tués. La population boycotte les magasins européens quand elle ne les saccage pas : il y a eu à Accra un milliard de dégâts. De jour en jour, la fièvre monte...

Nkrumah fait alors figure d'agitateur. Il réclame l'indépendance totale. Les réformes que les Anglais viennent de décider après la visite d'une mission parlementaire, la mission Watson, le trouvent hostile. Il organise des grèves ou du moins l'administration le rend responsable de ces grèves. Sir Charles le fait arrêter au mois de janvier 1950.

En prison Nkrumah continue la lutte. Son parti, le parti de la Convention, gagne chaque jour du terrain. Sa légende est déjà créée. Les femmes chantent : « Ton corps n'est pas avec nous... mais ton esprit nous guide ».

Avec un entêtement tout britannique, Sir Charles poursuit l'application de son plan : des élections libres auront lieu. Elles permettront de constituer une assemblée législative et de doter la Côte-de-l'Or d'un régime voisin de l'autonomie interne. Nkrumah est encore incarcéré quand son parti remporte un succès écrasant. Il dispose de la majorité absolue. Accra, la capitale, l'élit triomphalement, par plus de 20.000 voix sur 23.000 suffrages...

Un coup de poker

Sir Charles prit alors l'initiative la plus osée de sa carrière. Sur un coup de poker, il décide de libérer Nkrumah et d'en faire le premier ministre du premier gouvernement de la Côte-de-l'Or. Le gouverneur de la prison, ulcéré, démissionne. Mais Nkrumah accepte de jouer loyalement le jeu. Le résultat même des élections prouvait la bonne foi totale de l'Angleterre. Le geste de Sir Charles achevait de le convaincre : il acceptait le plan anglais et le principe des étapes nécessaires.

Ce fut lui qui calma l'impatience de ses partisans. « Nous serons indépendants, disait-il alors, quand le moment sera venu... » En fait, il se rendait compte, en exerçant le pouvoir que l'indépendance ne s'improvise pas. Il dénonçait toute revendication absolue comme « l'œuvre d'esprits puérils et de politiciens infantiles ».

En quelques années, il organise son administration. Les hauts fonctionnaires noirs passent de moins de cent en 1946 à plus de 1.500 ces derniers mois. Plans financiers, plans économiques, tout est minutieusement étudié. Quand il se sent prêt, il demande à Sir Charles de fixer au 6 mars la date de l'indépendance de Ghana : cette date était justement l'anniversaire du premier traité conclu 113 années plus tôt par les chefs locaux avec l'Angleterre.

Lune de miel...

Alors que ni le Maroc ni la Tunisie n'ont adhéré à l'Union française, Nkrumah voulut s'intégrer dans le Commonwealth. La lutte révolutionnaire s'achevait en lune de miel : Nkrumah demandait au gouvernement anglais de laisser au poste de « gouverneur général » Sir Charles. Cette « happy end » était l'œuvre commune des deux hommes...

Car Nkrumah a fait sienne l'image du docteur Aggrey, son vieux compatriote, un pasteur méthodiste noir qui entra dans la lutte politique en 1897.

(*Suite en page* 10.) →

ETS PYRENEX
SANDALETTES
« CONCHITA »
CAOUTCHOUC
CUIR ET CHROME
CALIFORNIA
VULCANISÉ
★
SALIES - DE - BEARN
(Basses-Pyrénées)
TELEPHONE : 160

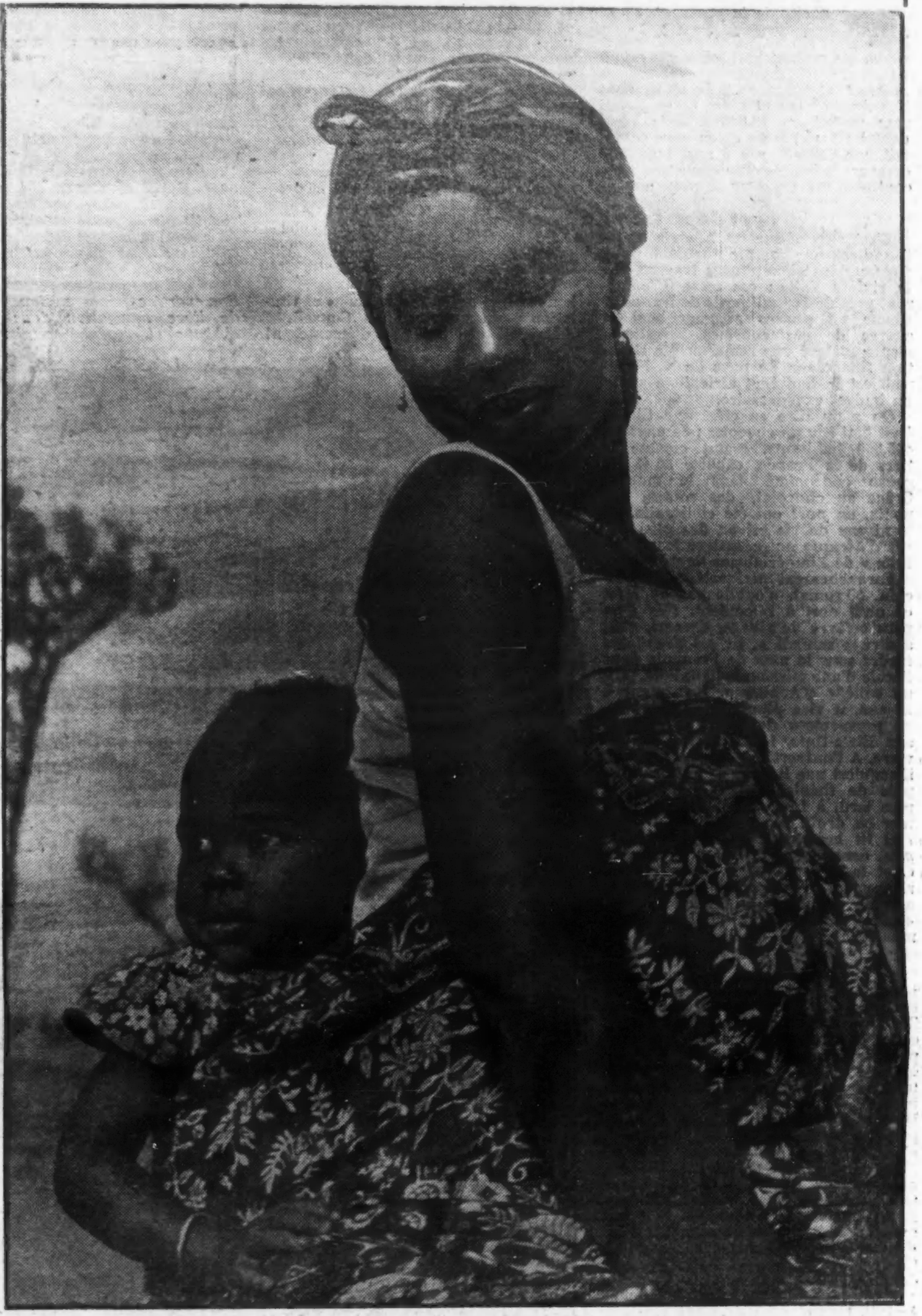
GHANA : Une nouvelle nation naît au cœur de l'Afrique

(Reportage photographique exclusif)

UNE CITOYENNE DE GHANA
Les femmes de la Côte de l'or travaillent aux champs, portant sur leurs dos leurs enfants en bas âge. (Ci-contre.)

UN DOCKER D'ACCRA
Ghana est une république bâtie sur le chocolat : 30 % de la consommation mondiale. (Ci-dessous.)

LE CABINET RÉUNI AUTOUR DE M. NKRUMAH
De gauche à droite 1er rang : les ministres du Logement, du Commerce et du Travail, M. Nkrumah, le ministre des Finances et celui des Transports. Debout : les ministres des Collectivités locales, des Travaux publics, de l'Agriculture, de la Santé, de l'Education, d'État, de l'Intérieur, d'État. (Photo du bas.)



LE CONSEIL DES MINISTRES

(Suite de la p. 8.)

Il déclarait alors : « *Quel serait le musicien qui prétendrait jouer du piano en se servant seulement des touches noires ?* ». Touches noires, touches blanches, blancs et noirs doivent œuvrer ensemble : 12.000 Anglais résident à Ghana, alors qu'on n'en comptait que 6.000 il y a 5 ans. L'anglais demeure la langue officielle et les juges continueront à porter la perruque.

... et de chocolat

C'est encore sur les Anglais et les Canadiens que compte Nkrumah pour financer les gigantesques travaux sur la rivière Volta : ces travaux coûteront près de 100 milliards de francs et Ghana ne pourra assumer seul la charge de ces énormes investissements, malgré une remarquable situation financière. Le pays de M. Nkrumah est le seul Etat africain à avoir un budget excédentaire.

On a pu dire en effet que Ghana était bâti sur du chocolat : ce pays de 405.000 habitants, grand comme le tiers de la France, exporte 30 % du cacao consommé dans le monde. Grâce au chocolat, des routes, des ponts, un port ont été construits. Et le niveau de vie est un des plus élevés d'Afrique noire, malgré les « méfaits » de l'impérialisme anglais...

Farouchement nationaliste et africain, Nkrumah n'oublie pas en effet ce qu'il doit à l'Occident. Fils d'un petit orfèvre de village, Kwamé, c'est à dire « samedi », fit ses premières études sous le nom de François dans l'école d'une mission britannique, puis au collège d'Achimota. Instituteur à 18 ans, il vise plus haut. Son oncle, un prospecteur de diamants l'envoie aux Etats-Unis. Là, il travaille pour vivre. A l'université noire de Lincoln, il acquiert une licence de philosophie, puis de théologie. Quelques années plus tard, à Londres, il devient docteur en droit.

Il lit beaucoup, Hegel, Marx, Engels, cent autres ouvrages y passent. C'est le moment où il flirte très sérieusement avec le communisme, qu'il a renié depuis. Il se dit aujourd'hui « marxiste chrétien », mais anti-communiste.

Un programme

A 47 ans, cet homme qui fascine son peuple, mène une vie acétique. Il ne boit pas, il ne fume pas. Célibataire, il a peur des femmes, c'est du moins ce qu'il avoue dans son autobiographie, un ouvrage qu'il vient d'éditer à Londres. Cela ne l'empêche pourtant pas d'ajouter : « *Toutes les femmes de Ghana sont mes épouses* ». Doué d'un magnétisme rare, il a de grandes ambitions : son ambition, c'est l'Afrique. Pendant les fêtes de l'Indépendance le premier ministre a annoncé son intention de convoquer une conférence des leaders nationalistes d'Afrique occidentale. Son but avoué : accélérer les mouvements d'indépendance et jeter les bases d'une Confédération des pays d'Afrique occidentale.

« Ma tâche ne sera pas terminée, écrit-il, tant que les derniers vestiges du colonialisme n'auront pas disparu du continent africain » et il ajoute : « Levant la main pour me protéger de l'éblouissant soleil d'Afrique, je scrute l'horizon : il y a bien plus à conquérir »... Le choix du nom de Ghana est du reste un programme : Ghana était au XIII[e] siècle le plus vaste empire africain, mais il s'étendait plusieurs centaines de kilomètres au nord du pays de M. Nkrumah...

Pour l'instant, ce dernier se propose d'être un Nehru africain. Sa première déclaration officielle de président du Conseil chargé des Affaires étrangères fut nette : « Mon pays ne s'alignera sur aucun groupe de puissances, ni sur aucun bloc politique ». Déjà les Russes l'ont invité à Moscou. M. Nixon a évoqué avec lui l'éventualité d'une aide américaine. La position géographique de Ghana, au cœur du golfe de Guinée, donne d'ores et déjà aux options politiques de Nkrumah une importance internationale...

ISRAËL

M. Ben Gourion gagne aux points

(De notre correspondant à Jérusalem)

M. BEN GOURION a remporté, mardi dernier, une sérieuse victoire. L'opposition lui avait préparé pour ce jour-là une épreuve de force. Elle ne l'a pas gagnée. Lorsque le président du Conseil termina le discours dans lequel il justifiait devant la Knesset sa décision d'évacuer Gaza et Charm-el-Cheikh, chacun savait qu'il n'y aurait pas de crise gouvernementale, du moins dans l'immédiat. Peut-être M. Ben Gourion n'est-il qu'en sursis, mais il faudra d'autres difficultés diplomatiques, d'autres échecs israéliens pour qu'il tombe.

Au début de l'après-midi, cependant, il régnait dans Jérusalem — pour la première fois depuis la création de l'Etat — une atmosphère d'émeute.

De tous les coins du pays arrivaient des camions chargés de militants du parti d'extrême droite *Hérout*, venus protester, à l'appel de leurs dirigeants, contre la « capitulation » du président du Conseil.

Mais il n'y eut pas d'émeute, ni même de cris hostiles à l'adresse du gouvernement. A la déception des dirigeants du Hérout — qui proclamèrent, du haut de la tribune dressée sur la place de Sion, que Ben Gourion s'était vendu aux « puissances financières » — il s'avéra que la plupart des manifestants étaient venus marquer leur déception et leur tristesse beaucoup plus que leur colère.

MANIFESTATION A JÉRUSALEM
Du pétrole et du sang

Ils avaient cru que le problème de leur sécurité nationale, qui les obsède depuis huit ans, serait définitivement réglé par leur victoire militaire sur l'Egypte. Ils se révoltent à l'idée d'une évacuation sans garantie qui pourrait les obliger à « tout recommencer ». Ils accusent M. Ben Gourion d'avoir cédé trop et trop vite, mais peu d'entre eux le considèrent réellement comme un traître.

Derrière lui, ce sont les grandes puissances qu'ils visent, et surtout l'Amérique, mère nourricière qui les a, pensent-ils, abandonnés. Mais le vrai mot d'ordre de la manifestation de mardi, celui qui exprimait à la fois l'amertume et la résolution de tous les Israéliens, c'était : « *S'il faut recommencer, nous recommencerons.* »

A huit heures du soir, le calme était revenu dans la rue et la bataille s'engageait devant le Parlement. Dans une ambiance survoltée, constamment interrompu par les députés du *Hérout* qui durent être plusieurs fois rappelés à l'ordre par le président de séance, M. Ben Gourion lut d'une voix étranglée un discours de vingt-deux pages qui faisait le point de la situation avec une franchise extrêmement courageuse.

« *Pourquoi avons-nous décidé d'évacuer Gaza et Charm-el-Cheikh ?* » a-t-il dit, « *parce que notre retrait constituait la seule solution possible au dilemme devant lequel nous nous trouvions... et pour éviter que ne soient prises contre Israël des sanctions qui auraient empêché l'application par certaines nations du droit de libre navigation dans le golfe d'Akaba, et empêché certains pays de livrer à Israël le matériel nécessaire à sa défense.* »

Qu'a obtenu Israël ? En ce qui concerne le problème du golfe d'Akaba, « *un grand succès, car les nations démocratiques sont unanimes à reconnaître à présent les droits d'Israël au libre passage dans le détroit de Tiran* ». En ce qui concerne la zone de Gaza, un demi-succès seulement, car, a-t-il reconnu franchement, « *il n'est pas certain que les Egyptiens ne reviendront pas dans cette zone* ». Mais pour l'instant, ce sont les forces de l'O.N.U. qui succèdent aux forces israéliennes et Jérusalem a obtenu « des assurances morales » pour la recherche d'un règlement acceptable pour les deux parties.

Le risque

Dix jours plus tôt, M. Ben Gourion avait dû menacer de démissionner pour obtenir l'accord de ses ministres sur les décisions qu'il voulait prendre. Mardi soir, il pouvait demander un vote de confiance sur sa politique avec la presque certitude de la voir approuvée par une majorité de la Knesset.

Les différents partis de la coalition gouvernementale (en particulier l'*Ahdout Avoda* qui avait menacé jusqu'au dernier moment de déposer une motion de défiance à l'égard du premier ministre) avaient en effet compris que la partie — du moins une première manche — était jouée. Renverser M. Ben Gourion, c'était tout remettre en question, y compris les quelques assurances qu'il avait obtenues, et risquer le vote de sanctions par l'O.N.U. Mieux valait suivre Ben Gourion cette fois encore, quitte à reprendre l'offensive et à le renverser si les promesses qui lui avaient été faites n'étaient pas tenues.

D'autre part, les nouvelles de Washington étaient relativement encourageantes. Non que M. Foster Dulles ait accepté de préciser les engagements qu'il avait pris à l'égard d'Israël. Au contraire, dès qu'il eut la certitude que les Israéliens allaient évacuer Gaza et Charm-el-Cheikh, il se fit de plus en plus vague sur ce point, afin de ne pas heurter l'opinion arabe.

L'optimisme américain

Mais les Américains sont optimistes, car ils sont convaincus qu'ils « font du chemin » au Moyen-Orient. A la conférence des chefs d'Etat arabes, au Caire, le roi Séoud d'Arabie n'a sans doute pas convaincu Nasser d'accepter la « doctrine Eisenhower ». Du moins n'a-t-il pas cédé et son opposition au Bikbachi — jointe à l'approbation de la « doctrine Eisenhower » par le gouvernement jordanien — contribue à isoler l'Egypte au sein même du monde arabe. Washington ne désespère donc pas d'amener un jour Nasser à accepter ses dollars et interprète la prudence et la discrétion actuelles de la diplomatie égyptienne comme le signe d'une incertitude sur la valeur de la « carte russe ».

M. Ben Gourion sait que le meilleur espoir de son pays est dans un succès de la diplomatie américaine. Il sait que le sort d'Israël se jouera en définitive à Washington et que la conclusion d'une paix définitive avec l'Egypte ne pourra se faire que sous la pression des Etats-Unis. C'est pourquoi il a su dès le départ qu'il lui faudrait céder d'une certaine façon. Mais en allant jusqu'à la limite de la résistance possible, il a obtenu un succès d'une très grande importance: la garantie d'un débouché sur la mer Rouge, condition du développement économique d'Israël. La violence de l'opposition intérieure à laquelle il s'est heurté l'a d'autre part servi en faisant comprendre aux Américains qu'ils n'auraient peut-être pas toujours en face d'eux un interlocuteur aussi compréhensif que lui et qu'ils avaient intérêt à lui accorder certaines garanties.

AFRIQUE DU SUD

La longue marche

(D'un correspondant à Johannesburg)

TOUS les soirs, le long de l'avenue Louis-Botha, dans les faubourgs de Johannesburg, de longues colonnes de noirs marchent silencieusement vers le Nord. Six mille d'entre eux se sont levés à 3 heures du matin pour couvrir à pied les 16 km qui les séparent de leur lieu de travail. Le soir, après une journée de dix heures, ils parcourent en sens inverse leur chemin interminable.

Ces hommes et ces femmes, de tous âges, au nombre de 150.000, lancent à l'homme blanc, depuis deux mois, par leur piétinement silencieux, le défi le mieux organisé dans l'histoire de l'Afrique du Sud. A l'origine de leur mouvement se trouve une dispute banale. Une ligne d'autobus suburbaine avait décidé de porter son tarif de 4 à 5 pence par voyage. Ce penny supplémentaire (4 francs) fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

Pour un penny

Depuis l'année dernière, en effet, 60.000 noirs ou Indiens sont transplantés, des quartiers qu'ils occupaient jusqu'ici à la périphérie de Johannesburg, vers des « locations » distantes de 8 à 16 km. Payés 2.500 francs par semaine en moyenne, ils voient leur budget grevé de 200 francs de frais de transport par semaine, en plus de 600 francs de loyer pour un logement misérable. Qu'une compagnie d'autobus de la capitale de l'or (Johannesburg produit 15 milliards de francs d'or par mois) relevât dans le même temps ses tarifs, cela parut aux noirs le comble de l'iniquité. 150.000 d'entre eux, quel que fût leur trajet, se sont joints à un mouvement

de boycott des autobus. Ce mouvement dure depuis neuf semaines. Il s'est étendu sporadiquement à d'autres villes. Il est suivi (quoique pour d'autres raisons) avec la même discipline et la même résolution que le célèbre boycott des autobus à Montgomery, aux Etats-Unis.

Matin et soir, des barrages de police armée accueillent sur les routes les marcheurs noirs. On peut voir des policiers dégonflant les pneus des bicyclettes, réclamant d'un « suspect » les six passeports réglementaires. Il y a chaque jour des dizaines d'arrestations, parfois des coups de feu.

Complices blancs

Le gouvernement, pendant ce temps, a déposé une loi qui supprime simplement les services de transport sur les lignes boycottées. Outrés, des blancs ont pris le parti des marcheurs africains. De grosses voitures américaines longent l'avenue Louis-Botha, le soir, font monter les travailleurs et les femmes chargées de baluchons, et accomplissent jusqu'à six navettes entre Johannesburg et Alexandria ou Evaton. Chaque voiture est arrêtée par la police ; mètre en main, elle vérifie s'il y a bien, pour chaque occupant, les quinze pouces de place réglementaires et note les noms des conducteurs blancs.

La Chambre de Commerce de Johannesburg et l'évêque anglican sont intervenus : ils ont proposé de prendre à leur charge le penny supplémentaire. Mais pour les marcheurs noirs, soudain conscients de leur force, ce n'est plus un misérable penny qui est en jeu : ils protestent maintenant contre l'humiliation, l'exploitation, l'oppression, l'arbitraire policiers. Ils ont rejeté, au cours de meetings publics, l'offre de la Chambre de Commerce. Ils préparent des grèves et de nouveaux boycotts. Ils recherchent l'épreuve de force.

La peur

Le gouvernement de M. Strijdom s'aperçoit aujourd'hui que l'esprit de résistance, loin d'être brisé, peut être avivé par l'arbitraire raciste. En deux ans, M. Strijdom a fait fermer les écoles des missions, abaissé le niveau d'instruction des indigènes, expulsé des universités les rares étudiants noirs ; il a promulgué des lois autorisant la détention arbitraire (sans inculpation ni procès), le bannissement de tout citoyen mal vu des autorités, la transplantation de tribus entières (lorsqu'un blanc convoite leurs terres), la ségrégation totale dans les villes ; il a rendu obligatoire la « carte d'identité raciale », dénié aux Africains la protection des tribunaux. Il a fait arrêter, il y a deux mois, et inculper pour « trahison », 153 leaders (dont 23 blancs) opposés à l' « apartheid » ; et pour couronner le tout, il a décidé que la police pourrait interdire aux accusés la présentation de pièces à conviction établissant leur innocence.

En dépit de toutes ces mesures, les trois millions de blancs vivent plus que jamais dans la peur. Ils possèdent toutes les richesses matérielles et tout le savoir. Les douze millions de noirs ne comptent que 74 techniciens, 43 médecins, 13 juristes et 8 professeurs secondaires ; les emplois qualifiés leur sont inaccessibles. Et pourtant, illettrée, constamment privée de ses leaders, cette masse apprend : dans les mines, les industries et sur les fermes des blancs, deux millions d'Africains s'aperçoivent lentement que c'est leur travail qui produit les richesses et que l'homme blanc a besoin du Noir.

La théorie impossible

Comment tout cela finira-t-il ? « Par la domination des noirs sur les blancs, répondent les Afrikanders. Nous nous battons pour survivre. Mais nous ne tiendrons probablement pas plus que 30 ans. » Dans 30 ans, en effet, l'Afrique du Sud comptera 17 millions de noirs pour 4 millions de blancs ; elle aura besoin de 6 millions d'ouvriers noirs au lieu de deux millions aujourd'hui. Le rêve de l' « apartheid » — ségrégation territoriale, laissant subsister, à côté de la civilisation européenne, une civilisation bantoue primitive — ce rêve est irrémédiablement condamné. Son élaboration scientifique — les dix-sept volumes de géopolitique du Rapport Tomlinson — a seulement prouvé son impossibilité.
kanders tournent avec angoisse leurs
Par-delà la Côte-de-l'Or, les Afri-
regards vers l'Algérie : « Ni les trois quarts de l'or du monde, disent-ils, ni la moitié de l'uranium mondial, ni les lois de M. Strijdom ne pourront nous éviter ce drame-là. »

E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS
ACHAT DE
BEAUX BIJOUX ANCIENS

Le procès des insurgés d'octobre
Entre Nagy et Rakosi

HONGRIE

Le rendez-vous du 15 mars

(D'un correspondant à la frontière austro-hongroise)

DANS une atmosphère de conspiration, Budapest se prépare au 15 mars. Le moindre collégien est déjà « dans le secret ». Des mots d'ordre en « code » circulent de bouche en bouche, et il serait étonnant que la police ne fût pas exactement informée de ce qui se passera (ou plutôt ne se passera pas) le jour anniversaire de la révolution de 1848.

Un soulèvement général est hors de question. Encore meurtris, les Hongrois ont enterré leurs armes ; surveillés par huit divisions soviétiques et ne pouvant plus compter sur la sympathie de leur armée dissoute ; « encadrés » au surplus par 9.000 policiers à cheval, recrutés en Russie subcarpathique, ils ne sont pas assez fous pour tenter une nouvelle insurrection.

Pourtant, par milliers, des tracts et des affichettes apparaissent dans les rues de la capitale. Leur mot d'ordre : « Grève du silence », le 15 mars, de 13 à 14 heures. « *Seuls ceux qui désirent perpétuer l'occupation soviétique sortiront dans la rue.* » Ce sera donc une manifestation à rebours. Le mot de passe « MUK », qui signifie : « *Nous recommencerons en mars* », ne doit pas être pris à la lettre. Le gouvernement y a riposté par le mot d'ordre « MOK » (« Nous pendrons les contre-révolutionnaires ») qui, lui, doit certainement être pris au sérieux. Le mot de passe « PST » est de loin le plus explosif, il signifie : « Rendez-vous à la statue de Petöfi ». Ceux qui le suivront le 15 mars se trouveront face à face avec une contre-manifestation préparée par le P.C.

Un brassard noir

Il ne faut plus sous-estimer la force de celui-ci ; elle repose sur la peur que la police politique inculque à nouveau au peuple : descentes dans les cafés, arrestations d'intellectuels, raids dans les écoles où la milice est venue enlever les « meneurs » d'une manifestation toute symbolique. Elle consistait à arborer un brassard noir (en signe de deuil), le 23 du mois, pour rappeler le 23 novembre 1956.

Les intellectuels se terrent et, en signe de résistance impuissante, pratiquent la grève de la plume. Par un étrange renversement, ce sont ceux qui n'écrivent plus depuis quatre mois qui conservent leur notoriété, tandis que le silence se fait autour des très rares écrivains ou journalistes dont le nom reparait dans les journaux. Le gouvernement, pendant ce temps, mène avec grande publi-

Une accusée : Ilona Toth, 25 ans (1)
« Muk » ou « Mok » ?

cité le procès de deux leaders de l'insurrection : le dramaturge Gali et le journaliste Obersovszky.

M. Kadar n'espère cependant point durer grâce à la répression seulement. Il tente de doser la politique du bâton et celle de la carotte. L'arrestation d'intellectuels « nagystes » va de pair avec la réhabilitation d'un certain nombre de victimes du rakosisme. Les intimidations policières vont de pair avec les séductions matérielles : les magasins débordent de victuailles, il y a des combustibles à profusion, bien que les mines hongroises ne produisent que 20 % de leur extraction normale de charbon ; les salaires de 400.000 ouvriers de Budapest ont été relevés de 25 %, bien que leur rendement soit 30 % au-dessous de la normale. Les trois quarts des coopératives agricoles restent dissoutes, les livraisons obligatoires sont supprimées ; la vente libre et la location des terres ont été rétablies, à concurrence de 12 hectares par propriétaire ; artisans et petits commerçants ont à nouveau carte blanche, à condition de ne pas employer plus de six personnes.

Nagysme sans Nagy

M. Kadar, visiblement, cherche à faire du « nagysme » sans Nagy. Son nouveau cabinet, nommé la semaine dernière, ne comprend pas un seul non-communiste ou « nagyste », mais il ne comprend pas non plus de rakosistes marqués. Pourtant, M. Kadar ne peut guère avoir d'illusions sur la possibilité de démocratiser un régime imposé par les chars russes et auquel l'immense majorité des cadres ouvriers reste hostile. Sans doute, à force de durer, espère-t-il démontrer qu'il est possible de gouverner contre la volonté populaire, sans tomber dans les extrêmes du rakosisme et tout en réalisant certains points matériels du programme de M. Nagy. Peut-être, à la longue, ce peuple oubliera-t-il alors ses revendications morales et politiques, pour se contenter des aménagements matériels ?

C'est là, à n'en pas douter, l'espoir des Soviétiques qui ne lésinent pas sur l'aide économique. Espoir entretenu par la reconstitution du P.C., qui compte à nouveau 200.000 membres (mais sont-ils sûrs ?) et par le retour de 60 réfugiés par jour. Mais ce ne sont là que des signes isolés. Il faudrait sans doute des années, une génération peut-être, pour que la Hongrie accepte de bon gré le « kadarisme » — si elle l'accepte jamais.

(1) Inculpée pour l'exécution d'un membre de la police secrète.

chez votre Tailleur
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

SANTÉ

La maladie des « dynamiques »

UN médecin bordelais, le docteur Capsec-Laporterie, vient d'exposer le résultat d'un travail effectué dans le service de clinique médicale du Pr. de Grailly. Cette communication a fait grand bruit. Elle laissait envisager la possibilité de diagnostiquer et de traiter les « états prémonitoires de l'infarctus du myocarde ».

L'infarctus du myocarde est cette maladie qu'on ne connaissait même pas au début du siècle, et dont tout le monde a maintenant entendu parler, depuis que le président Eisenhower en a été la victime. Tout médecin en voit plusieurs chaque année.

Comme pour le cancer, comme pour la poliomyélite, il est difficile de prouver que ce n'est pas seulement le nombre des malades *reconnus*, mais aussi le nombre des malades *atteints* qui a augmenté. Mais on en a le sentiment très net. Les Américains appellent l'infarctus « la maladie des managers » et ils en attribuent la fréquence de plus en plus grande à nos conditions de vie.

Une pompe hydraulique

Malgré son nom, l'infarctus du myocarde n'est pas, d'abord, une maladie du myocarde. Le myocarde, c'est le muscle cardiaque et le cœur est essentiellement un muscle. Il n'a ni la richesse architecturale et fonctionnelle du cerveau, ni la complexité biochimique du tissu hépatique ou rénal. C'est une pompe hydraulique au fonctionnement simple, avec ses valvules, ses tuyaux, et il est parfaitement adapté à sa fonction qui est purement mécanique.

Par bonheur, cet appareil rudimentaire est robuste et dans la plupart des cas il accomplit vaillamment le travail monotone et apparemment épuisant qui est le sien (cinquante années de vie représentent en moyenne deux milliards de battements cardiaques ininterrompus).

Jusqu'à ces dernières années, on connaissait bien les maladies qui pouvaient attaquer le muscle ou les valvules et dont, en général, ils arrivaient à s'accommoder, et puis on s'est aperçu que ce muscle devait être irrigué, nourri et qu'une défaillance de cette irrigation pouvait être grave. L'attention se portait sur les artères qui étaient chargées de cette irrigation : les coronaires.

Mauvaise irrigation

L'infarctus est d'abord une maladie des coronaires.

Il est vrai qu'on a pu voir des infarctus indiscutables sans la moindre lésion apparente des coronaires. Mais que le trouble qui frappe celles-ci soit inflammatoire et donc visible ou qu'il s'agisse de troubles vaso-moteurs, peu importe après tout. Il reste que la lésion est le fait d'un défaut circulatoire et que celui-ci est constitué dans la grande majorité des cas par l'oblitération d'une artère coronaire. Le plus souvent, cette oblitération est un accident se produisant au cours d'un processus inflammatoire, d'une *artérite* des coronaires.

Le résultat en est qu'une partie du muscle cardiaque est envahie d'un sang non oxygéné, qu'elle en est *infarcie* (comme dans le cas d'une ecchymose cutanée) et que, privée d'oxygène, d'aliments, elle meurt. C'est la névrose myocardique, l'infarctus du myocarde constitué.

Qui fait un infarctus ?

Il s'agit généralement d'un homme (sur onze infarctus, il y a dix hommes et une femme) entre 50 et 70 ans (l'infarctus est exceptionnel au-dessous de 40 ans). Le plus souvent, c'est un intellectuel, un surmené qui, brusquement, est saisi d'une douleur atroce en plein milieu du thorax, comme si le cœur était pris dans un étau.

Les médicaments habituels de l'angine de poitrine sont inactifs. Il ne s'agit donc pas, comme dans l'angine de poitrine, d'une simple suspension provisoire de la circulation, mais d'une oblitération — que viennent confirmer un électro-cardiogramme et les examens de laboratoire.

Dans la meilleure des hypothèses, cet homme guérira, c'est-à-dire cicatrisera sa lésion. Mais son activité restera limitée, non pas tant en raison de cette cicatrice, mais de la persistance des conditions qui ont provoqué ce premier accident et pourront en entraîner de nouveaux. Ces conditions, ce sont celles d'une mauvaise circulation coronarienne et il lui faudra éviter tout ce qui favorise la coronarite (tabac, surmenage, éléments gras, excitants) et tout ce qui demande aux coronaires un trop gros effort (surmenage encore, fatigue, exercices violents).

Cela signifie qu'il ne devra plus fumer, ni boire trop de café, ni faire de gros repas, que les sports, la danse, les longues soirées lui seront refusés, qu'il aura intérêt à ne pas conduire sa voiture, à déménager s'il n'a pas l'ascenseur. Certains s'accommoderont de ces limites, après tout acceptables, mais pour d'autres elles paraîtront terriblement étroites.

Encore plus étroites pour ceux qui, auparavant, menaient la vie la plus active, la plus désordonnée, et qui seront justement ceux que la maladie frappera le plus souvent.

Il serait donc parfaitement souhaitable d'éviter ce premier accident. C'est possible, dit le docteur Capsec, parce qu'il est le plus souvent faux de dire que ce malade est pris *brusquement* d'une douleur atroce. Il était prévenu et il nous faut apprendre ces signes annonciateurs, prémonitoires de la crise.

La douleur prémonitoire

Il faut d'abord, évidemment, que le malade soit lui-même prévenu. Il l'est par la douleur :

- Ou bien il souffre habituellement de crises d'angine de poitrine, et c'est lorsqu'elles augmentent de durée, de nombre, d'intensité, lorsqu'elles se produisent pour des efforts de plus en plus minimes et même au repos, qu'il faut se méfier.
- Ou bien le malade vient consulter pour la première fois et il faudra bien distinguer le « fonctionnel » du neuro-végétatif, de celui qui est promis à l'infarctus — grâce à l'interrogatoire qui précisera bien les caractères de la douleur, grâce aussi, il le faut, aux examens complémentaires.

Parmi ces examens, plusieurs ont une importance primordiale qui définissent ce que l'auteur appelle l'état biologique prémonitoire :

- Le test de résistance à l'héparine (qui mesure la coagulation du sang).
- L'électrophorèse qui révèle les quantités respectives des différents constituants biochimiques du sang, selon grosseur de leur molécule.

Or, dit le docteur Capsec, 95 %

des malades en période prémonitoire ont :

● Une augmentation de la vitesse de coagulation.

● Une augmentation des grosses molécules par rapport aux plus petites.

● Et, dans une proportion moindre, une modification typique du tracé électro-cardiographique.

Ainsi prévenus, nous pouvons corriger les différentes modifications grâce aux anticoagulants, en particulier, qui à la fois diminuent la vitesse de coagulation du sang et divisent les grosses molécules.

Oui... mais

Tout cela est très séduisant, mais il faut noter que la protection contre l'infarctus ne dure qu'aussi longtemps que dure le traitement. C'est, bien sûr, important, car l'infarctus peut être mortel, mais pour imposer un tel traitement d'une manière à peu près continue, il faut vraiment être certain que sans lui l'infarctus se serait produit.

Il faut d'autre part se demander si la fréquence de ce tableau prémonitoire est aussi grande que nous le laissent entendre les médecins bordelais.

Ce qui définit le mieux l'état prémonitoire, ce sont les examens biologiques. Il faudrait donc faire la chasse à toutes les douleurs qui pourraient éveiller l'attention et faire alors systématiquement ces examens. Cela demande au malade et au médecin une extrême vigilance et ce n'est pas toujours souhaitable pour le malade qui en conçoit une inquiétude, un souci de plus.

Enfin, le passage entre les troubles « fonctionnels » et les véritables lésions est souvent difficile à saisir. L'auteur parle lui-même de ces anxieux qui, de chocs émotifs en chocs émotifs, de préoccupations en soucis, tiraillés, surmenés, finissent par constituer de véritables lésions.

Cela explique la grande proportion, parmi les victimes de l'infarctus du myocarde, d'intellectuels, de surmenés, d'hommes en proie à de gros soucis, à de grosses responsabilités (les « managers »). Cela nous montre aussi que peut-être la meilleure prévention des accidents coronariens (et myocardiques) serait, à défaut d'une meilleure organisation sociale, un traitement consciencieux des « fonctionnels » — qu'ils soient médecins, chefs d'Etat ou directeurs de journaux.

Ces réserves faites, il faut accorder que les auteurs ont ouvert de nouvelles perspectives. Ils ont déjà établi des critères précis qui, dans de nombreux cas, permettent de prévoir et de prévenir un infarctus. Il est sûrement possible de faire mieux encore et de libérer de cette horrible menace ceux qui sont le plus utiles au dynamisme d'un pays.

Dr KNOCK.

SPORTS

Le procès de la boxe

PLUS de quinze mille spectateurs ont, lundi dernier, envahi le Vélodrome d'Hiver, à Paris, et ont versé plus de vingt-deux millions aux guichets de la rue de Grenelle. Ils venaient assister à un combat de boxe opposant deux boxeurs français : Charles Humez et Germinal Ballarin. Aucun titre n'étant mis en jeu à cette occasion, le succès de ce match prouve de manière irréfutable que la boxe continue, en France, de plaire aux foules.

Il semble cependant que la qualité de la boxe justifie de moins en moins cette popularité. Humez et Ballarin s'inscrivent dans une catégorie de poids (1) où se sont illustrés la plupart des grands boxeurs français : les Marcel Thil, Cerdan, Dauthuille, Villemain, Charron, etc. Mais ni Humez, le vainqueur, ni Ballarin, le vaincu, n'occupent une position de premier rang dans cette glorieuse lignée.

Le sport de la boxe paraît donc en régression sur le plan de la qualité. Aux Etats-Unis mêmes, la race des grands seigneurs du ring paraît éteinte depuis le déclin de Ray « Sugar » Robinson. En revanche, si la boxe pratiquée dans le monde est moins pure et si les vedettes disparaissent, les spectacles de boxe qui, aux Etats-Unis, profitent des immenses débouchés de la télévision, connaissent un succès constant. C'est qu'à défaut de technique et de virtuosité, la foule se repaît d'acharnement, de k.o. et de sang. C'est d'ailleurs une évolution générale et inquiétante de la plupart des sports de se dégrader peu à peu, à mesure qu'ils se convertissent en spectacle.

HUMEZ ENVOIE BALLARIN AU TAPIS
Faut-il s'en enorgueillir ?

Le catch, par exemple, a terminé le cycle de son évolution. Il est devenu intégralement un spectacle et il n'est plus du tout un sport.

Les combats de catch, auxquels la télévision prête une caméra singulièrement complaisante, sont en fait des numéros de cirque ou de music-hall, admirablement mis en scène et qui se déroulent selon un scénario minutieusement réglé.

Il n'y a pas à s'en offusquer, d'ailleurs, puisque « l'insincérité » du catch est, en somme, parfaitement sincère et puisque les catcheurs ne risquent pas, sachant qu'ils jouent la comédie, de se faire bien mal.

Le double jeu

Mais la boxe, elle, prétend demeurer un sport, c'est-à-dire une lutte violente, acharnée, sans truquage. Tout en se reconnaissant spectacle, puisqu'elle vit des recettes. C'est là, précisément, dans ce double jeu, qu'est le drame. C'est là que commence le procès.

● *En tant que sport,* la boxe est accusée de diminuer physiquement ceux qui la pratiquent.

Un vieillard belge de 72 ans, avocat et député social-chrétien de Liège, Marcel Philippart, a fait voter par la Chambre des Représentants un projet de loi interdisant la boxe en Belgique.

En Angleterre, le Dr Edith Summerskill, député travailliste, a déposé une proposition de loi similaire. Contre ce qu'elles appellent « *the ignoble art* » (par opposition à « *the noble art* »), des voix s'élèvent également en Suisse, en Suède, en Norvège. Le pape, à son tour, a pris position contre la boxe professionnelle dangereuse pour l'intégrité physique et morale de l'individu, c'est-à-dire pour la dignité humaine.

● *En tant que spectacle,* la boxe n'est pas moins critiquée. Les « milieux » de la boxe américains, plus ou moins inféodés au « milieu » tout court, sont bien connus pour leur rapacité, leur brutalité et leur cynisme.

On ne supporterait peut-être pas en France, ouvertement, ces mœurs de gangsters. Mais certaines affaires récentes, telles que la décision de Robert Cohen d'abandonner la boxe après une défaite douteuse ou l'amende infligée à un manager parce qu'il avait présenté un boxeur étranger sous une fausse identité, ont jeté un peu de lumière sur l'organisation actuelle de la boxe en France.

Au lieu d'être administrée, comme les autres sports, par une fédération puissante et par des clubs bénévoles, la boxe est en fait entre les mains de quelques hommes — managers ou « matchmakers » — qui en vivent.

Le malaise qui pèse sur la boxe est donc très grave. On trouve d'ailleurs dans le monde de moins en moins d'hommes décidés à faire carrière en donnant des coups de poings. Sans doute une société idéale se passerait-elle de boxe. Et le fait qu'il y ait en France et en Italie plus de boxeurs, proportionnellement, que dans le Nord de l'Europe, en Grande-Bretagne et en Amérique, n'est certes pas un signe dont on puisse s'enorgueillir.

GERDA
Six kilos de matière grise

(1) Poids « moyens » : entre 66 kg 678 et 72 kg 574.

MÉMOIRE

Une réputation méritée

ON dit « une mémoire d'éléphant » et l'intelligence de l'animal est connue. Les gens du cirque vous diront qu'il a l'œil malin et qu'il est rancunier.

L'éléphant est pourvu d'un cerveau de près de 6 kilos, le plus lourd de tous les animaux terrestres. Mais, chose curieuse, son « intelligence » universellement admise n'avait jamais été scientifiquement mesurée. On savait que les poules peuvent compter jusqu'à neuf et les singes rendre la monnaie, mais personne n'avait jamais cherché à déterminer ce que le gros cerveau de l'éléphant peut enregistrer et comprendre. Peut-être était-ce parce que cet animal est d'une manipulation difficile en laboratoire.

Un groupe de savants de l'Institut zoologique de Munster, en Westphalie, s'est attaqué à ce problème. Ils ont d'abord fait un voyage aux Indes pour observer les éléphants domestiques au travail, puis ils se sont livrés à une série d'expériences sur une femelle de cinq ans achetée par le Zoo de Munster.

Vocabulaire

Les psychologues allemands cherchèrent d'abord à savoir l'importance du vocabulaire que les éléphants pouvaient assimiler, et s'ils étaient capables d'une certaine idéation. Ils découvrirent que les bêtes de 20 à 60 ans pouvaient connaître de 21 à 24 commandements. Les plus importants étaient (en dialecte urdu, du Sud de l'Etat de Mysore) : *mal-mal* (en avant), *tchoro* (stop), *dat-dat* (en arrière), *tchei-beri* (demi-tour), *tol-tol* (lève le pied), etc.

En fait, les éléphants bien entraînés font leur travail (par exemple, transporter des troncs jusqu'à une route et les charger sur des camions) avec un minimum de commandements, comme s'ils savaient ce que l'on attend d'eux.

Revenue à Munster, l'équipe de psychologues se livra à des expériences plus précises sur la femelle de cinq ans du nom de Gerda, qu'ils avaient à leur disposition. Pour déterminer le nombre et la nature des formes que l'animal pouvait distinguer et se remémorer, ils disposèrent sur le sol deux petites boîtes en bois distantes d'un mètre et recouvertes de couvercles de carton portant des motifs différents. Dans l'une des boîtes — sous le motif qui devait prendre la valeur « positive » — se trouvait la récompense : un morceau de pain.

→

JEUNESSE

POUR OU CONTRE L'ÉCOLE MIXTE ?

A Semur-en-Auxois (Côte-d'Or, 3.000 habitants), depuis la semaine dernière, la possession d'un cachet d'aspirine entraîne, pour les élèves du collège et plus spécialement pour les 160 internes de ce collège (70 filles et 90 garçons) un renvoi immédiat au sein de leurs familles.

C'est, en effet, au moyen de l'aspirine absorbée à forte dose qu'une dizaine d'entre eux se sont empoisonnés ou ont tenté de mettre fin à leurs jours pour des motifs d'ordre sentimental, au cours de ces derniers mois. Peines de cœur réelles ? Instinct d'imitation propre à l'adolescence ? Le bilan de cette redoutable épidémie — qui tend à passer les murs du collège pour gagner la ville — est déjà lourd : deux morts et trois malades dans un état grave.

Des mesures d'urgence ont été prises et le dortoir des filles installé à la hâte dans un autre bâtiment de la ville. Mais, à l'occasion de ce fait divers, se pose un problème d'ordre général et l'on parle déjà d'une réforme scolaire qui tendrait à réglementer, voire à supprimer la « mixité » dans les collèges. Nous avons donc interrogé à ce sujet M. Georges Mauco, spécialiste de la psychologie scolaire, qui est l'un des animateurs du centre psycho-pédagogique Claude-Bernard.

GEORGES MAUCO

D'APRES M. Mauco, les résultats de la «mixité» dans les collèges sont plutôt favorables, dans les pays comme la France, du moins : les barrières qui séparent les deux sexes se réduisent à de plus justes proportions, les filles sont moins « romanesques » et les garçons moins « mal embouchés ».

Deux suicides par semaine

D'une façon générale, si les classes mixtes entraînent certains avantages, elles comportent aussi des risques : la capacité de travail des adolescents peut être « absorbée » par des passions d'autant plus obsédantes qu'elles sont prématurées, socialement insolubles, et que rien n'en distrait ces adolescents puisqu'ils ne cessent d'être en présence de l'objet de leur passion, pendant les heures de travail comme pendant les heures de loisir.

Ces cas sont toutefois relativement exceptionnels, lorsqu'il s'agit d'élèves externes. Ils sont naturellement plus fréquents dans le climat « concentrationnaire » de l'internat dont la formule actuelle ne permet pas de tenir compte de l'extrême fragilité de l'adolescent qui doit faire son apprentissage d'adulte alors qu'il n'est pas encore dégagé des phantasmes de l'enfance.

Les événements du type de ceux de Semur-en-Auxois sont spectaculaires. Ils sont aussi — et heureusement — rares. En revanche, la proportion des suicides d'adolescents à la suite de mauvaises notes, d'échecs aux examens, ou de renvois pour indiscipline est beaucoup plus inquiétante. On en compte environ deux par semaine en France. Pour des raisons bien compréhensibles, la presse ne parle que d'un très petit nombre d'entre eux.

Là aussi, l'adolescent se trouve « coincé ». Mais, cette fois, c'est entre des parents trop souvent incompréhensifs et des enseignants qui n'ont ni le temp ni la formation nécessaires pour le comprendre.

Dans les rares cas où les « psychologues scolaires » ont pu intervenir, des suicides, des fugues ont été évités. Pourquoi ces troubles, et comment peuvent-ils être, dans une large mesure, minimisés ?

Parce que la conception napoléonienne des « écoles-casernes » qui est encore la nôtre est actuellement dépassée par l'évolution psychologique et sociale du monde moderne. Mais, chaque fois qu'un élève traversant une crise grave peut se confier, en toute sécurité, à un « neutre », sans avoir la crainte de subir un examen quelconque, il triomphe le plus souvent de ses difficultés.

Dans les conditions présentes de l'enseignement, notamment dans les villes (un nouveau lycée parisien comporte 27 classes de 6^{e} à raison d'une quarantaine d'élèves par classe) il semble donc que le problème rejoigne celui des trop grandes usines où l'on est de plus en plus obligé d'établir des systèmes de « public-relations » spécialisés.

« Public-relations »

A défaut de « classes nouvelles » — abandonnées faute de crédits — où le professeur collaborait avec de petits « groupes d'études » au lieu de débiter son cours *ex cathedra*, il serait urgent que chaque école possédât ce personnage neutre, « public-relations » ou, plus précisément, « psychologue scolaire ». Son rôle : écouter parler l'enfant en lui prouvant qu'il est capable de « comprendre » les mille et une contradictions dans lesquelles il se débat et qui ne peuvent trouver leurs solutions dans les seuls domaines de la famille ou de l'école.

L'instruction publique, en France, s'occupe beaucoup de l'éducation intellectuelle des adolescents, un peu de l'éducation physique et pas du tout de leurs problèmes affectifs et caractériels.

La suppression des écoles mixtes suffirait-elle à « humaniser » l'école ? Vraisemblablement non, puisqu'on limiterait ainsi les possibilités de développement du sens des relations humaines sans apporter de remède au mal profond que représente l' « encasernement » scolaire.

Pendant la trop courte durée de la République espagnole, Salvador Dali avait proposé la création d'un « ministère de l'Imagination publique ». Ne serait-il pas souhaitable qu'un « ministère de la Sensibilité adolescente » fonctionnât en France, qui serait le complément du ministère de l'Education nationale ?

→

Des deux premières cartes qui furent présentées à Gerda, l'une portait une croix noire et l'autre un cercle noir. L'animal semblant avoir une préférence naturelle pour le cercle, ce fut la croix qui fut choisie comme symbole positif. Il fallut à Gerda 330 essais, étalés sur plusieurs jours, pour comprendre que la croix était le « bon » symbole. Mais après cela, elle ne fit plus une seule erreur.

Névrose

On continua alors l'expérience avec de nouvelles paires de cartes portant des motifs différents. Gerda apprit à distinguer la «bonne» carte de chaque paire de plus en plus rapidement, comme si elle avait compris rapidement qu'il y en avait chaque fois une bonne et une mauvaise. A la quatrième paire, elle était capable de choisir directement la carte positive après dix essais seulement. Tout en lui apprenant à distinguer de nouvelles paires de cartes, on lui présentait de temps en temps celles qu'elle avait déjà appris à reconnaitre, afin de l'habituer à un système de rotation irrégulier. Ces expériences exigeaient d'elle un gros effort d'attention, mais elle ne s'énerva jamais.

Les expérimentateurs s'orientèrent dans une autre direction. Afin de déterminer si Gerda reconnaissait la valeur « positive » d'une carte dans n'importe quel contexte, ils lui présentèrent en même temps une carte positive et trois cartes négatives. Ce fut un échec. Gerda piétina le tout dans un accès de rage qui rappelait les névroses expérimentales que les situations conflictuelles peuvent provoquer chez tous les êtres vivants, du poisson à l'homme.

Mémoire

Un test de mémoire effectué avec treize paires de cartes que Gerda n'avait pas revues depuis un an donna des résultats exceptionnels. Sur un total de 520 épreuves, elle ne commit que de 0 à 27 % d'erreurs pour toutes les paires, à l'exception d'une seule, particulièrement difficile (deux cercles concentriques et deux demi-cercles concentriques) pour laquelle le pourcentage d'erreurs atteignit 33 %. Gerda avait donc retenu la signification de vingt-quatre symboles visuels au bout d'un an, ce qui est une performance remarquable.

Les éléphants domestiques de l'Inde obéissant à la voix, des expériences furent faites pour déterminer la mémoire auditive de Gerda. Les résultats en furent également étonnants. On lui fit entendre deux sons différents : l'un de 750 cycles par seconde, l'autre de 500 (soit trois tons au-dessous). Le son « négatif » ne devait provoquer aucune réaction de l'éléphant, mais en entendant le son « positif », il devait appuyer à travers les barreaux de sa cage, sur un commutateur électrique qui faisait arriver la récompense à portée de sa trompe.

Gerda apprit à reconnaitre six paires de sons, dont certains n'étaient séparés que par un seul ton. Lors d'essais « mélangés » de ces différentes paires, elle ne commit aucune erreur. Là encore, sa mémoire se révéla excellente. Après un an et demi, elle sut réagir correctement à neuf des douze sons qu'elle avait appris à reconnaitre.

Dans quelle mesure les remarquables facultés mentales de l'éléphant sont-elles dues à la taille de son cerveau ? Pour le savoir, il faudrait pouvoir comparer ses prouesses à celles d'un autre proboscidien (porteur de trompe) de taille inférieure. L'éléphant n'a malheureusement pas de proches cousins dans le règne animal et le mieux qu'on ait pu faire a été de comparer ses facultés à celles des équidés.

TECHNIQUE

Des fortunes dans les archives

LES ingénieurs employés dans les bureaux de recherches des entreprises industrielles peinent souvent sur des problèmes qui ont déjà trouvé leur solution dans le passé. Certains le savent qui vont, par exemple, étudier les moteurs des avions archaïques conservés au Musée de l'aviation pour voir comment leurs aînés ont tourné une difficulté sur laquelle ils butent depuis des semaines. Mais ce sont là des initiatives individuelles. Il n'existe pas d'organisme qui s'efforce systématiquement de « récupérer » les procédés techniques oubliés et de tenter de les adapter aux besoins des industries modernes. Selon René Alleau, 39 ans, directeur du département d'électronique et de physique industrielle d'une importante société parisienne, un tel organisme de documentation permettrait d'économiser des milliards. Nos grandes bibliothèques sont à ses yeux de véritables mines d'or. Il étaye sa thèse, d'une manière bien séduisante, en montrant comment, dans le passé, les chercheurs ont souvent redécouvert des découvertes antérieures, oubliées depuis des années, sinon des siècles. Tout permet de croire que les chercheurs d'aujourd'hui se trouvent souvent dans la même situation que les hommes de science qui les ont précédés.

Le gaz oublié

Ainsi, le gaz d'éclairage a été oublié pendant cent quatre-vingts ans. En 1618, a paru un petit livre intitulé « Histoire naturelle de la fontaine qui brûle près de Grenoble ». Son auteur était un médecin de Tournon, Jean Tardin. Si l'on avait pris garde à ce document, le gaz d'éclairage aurait pu être utilisé dès le début du XVII^{e} siècle. Jean Tardin y étudia en effet non seulement le gazomètre naturel de la fontaine, mais encore il reproduisit dans son laboratoire les phénomènes observés. Il enferma de la houille dans un vase clos, soumit le récipient à une haute température et obtint des flammes. Il expliqua alors clairement que la matière de ce feu est le bitume et qu'il suffit de le réduire en gaz qui donne une « exhalaison inflammable ». Or, le Français Lebon fit breveter sa thermolampe seulement en l'an VII de la République !

Autre exemple. En 1636, un auteur inconnu, Schwenteer, examine dans ses « Déclassements physico-mathématiques », le principe du télégraphe électrique et note comment « deux individus peuvent communiquer entre eux au moyen de l'aiguille aimantée ». Or, les expériences d'Oersted sur les déviations de l'aiguille aimantée datent de 1819. Près de deux siècles d'oubli se sont écoulés encore.

Et si l'on a retrouvé, sous le nom de mitrailleuse, l'invention de l'ingénieur du Perron qui, en 1775, inventa un « orgue militaire », on a perdu bien des inventions et non des moindres. Les Anciens, par exemple, connaissaient les procédés métallurgiques oubliés à présent : la trempe du cuivre dans certains bains organiques, qui leur permettait d'obtenir des instruments extrêmement durs et pénétrants. Dans le domaine des alliages, ils connaissaient les moyens de produire directement, à partir de minerais complexes, des alliages aux propriétés singulières auxquels l'industrie soviétique commence à accorder un très vif intérêt.

Chercheurs d'or

— *L'industrie textile,* dit M. Alleau, *devrait essayer de fabriquer cette singulière étoffe nommée Pilema que les Gaulois utilisaient pour la fabrication des culasses. Il s'agissait de tissu de lin ou de laine traité par certains acides qui résistait au tranchant du fer comme à l'action du feu. Et les entreprises de travaux publics auraient intérêt à reprendre l'étude des ciments spéciaux, dont les proportions sont données dans des traités des XV^{e} et XVI^{e} siècles, et qui présentent parfois des caractéristiques supérieures à celles du ciment moderne.*

Les hommes de science ne sont pas les seuls à négliger parfois les enseignements du passé. Les chercheurs d'or ont commis la même erreur.

C'est en juin 1848 que Marshall découvrit pour la première fois des pépites sur le bord d'un cours d'eau californien. Or, Fernand Cortez était déjà passé par là, cherchant, en Californie, des Mexicains que l'on disait porteurs de trésors considérables. Il bouleversa le pays, fouilla toutes les huttes sans même songer à ramasser un peu de sable. Pendant trois siècles, les bandes espagnoles, les missions catholiques piétinèrent le sable aurifère, cherchant toujours plus loin l'Eldorado. Pourtant, en 1737, les lecteurs de la *Gazette de Hollande* auraient pu savoir, plus d'un siècle avant Marshall, que les mines d'or de Sonora étaient exploitables : le journal en donnait la position exacte ! Mieux, en 1767, était vendu à Paris un livre : « Histoire naturelle et civile de la Californie », où l'auteur, Buriell, décrivait les mines d'or et rapportait des témoignages sur les pépites. Personne ne remarqua ni l'article ni l'ouvrage. Un siècle plus tard, c'était la ruée vers l'or.

Quand on vous dit qu'il y a de l'or dans les archives !

DES RAPPELÉS DE NOS UNITÉS ENTRE L'ARBA ET SAKAMODY
« Se poser des problèmes, cher Monsieur, c'est un luxe qui coûte très cher, qui coûte des hommes... »

UN RAPPELÉ PARLE :

RAPPELE, comme des centaines de milliers de jeunes Français, dans l'armée d'Algérie, j'ai été mobilisé le 16 juillet. Sous l'uniforme jusqu'au mois dernier, je n'avais d'autre devoir que de remplir, avec mes camarades, nos tâches quotidiennes et d'observer le silence. Relevés là-bas par d'autres Français, un peu plus jeunes que nous — les recrues du contingent — nous sommes libres aujourd'hui. Ceux qui éprouvent la nécessité de raconter ce que nous avons vu et vécu n'ont pas tous la chance qu'une tribune s'offre librement à eux.

Ayant cette chance — au nom de mes camarades silencieux, je parlerai.

Un tel récit a des limites. Six mois passés en Algérie ne confèrent pas d'autorité supplémentaire pour se prononcer sur les questions politiques. Les orateurs ou les écrivains qui cherchent à dominer leurs interlocuteurs par l'argument *« moi, monsieur, j'y étais »* ou *« moi, monsieur, j'y habite »*, m'ont toujours paru trop vains et trop irritants pour que je sois tenté d'adopter cette attitude. Un tel argument n'a aucune valeur. Un jugement politique se forme par l'intelligence d'une situation. On ne remplace pas l'intelligence par la marche à pied.

D'autre part j'évoquerai seulement ce que j'ai vu ou connu moi-même. C'est peu de chose, comparé à tout ce qui se déroule chaque jour dans cette immense Algérie. Il y a ainsi des aspects du drame que je ne pourrai pas raconter.

Par exemple : les tortures.

Depuis que la fin du débat à l'O.N.U. a libéré les témoins de la règle de silence qu'ils s'étaient imposée, des récits sont publiés sur certaines « méthodes » employées par nos hommes — civils et militaires. Ces cas exceptionnels je sais, moi aussi, qu'ils existent : je connais des témoignages incontestables. Mais n'ayant jamais eu l'occasion de constater directement ces choses, je n'en parlerai pas.

Je ne raconterai d'ailleurs rien d'exceptionnel : je n'ai rien vu qui le soit. Et ce qui l'est perd, me semble-t-il, par là-même une grande partie de sa valeur. La France en Algérie n'est pas ce magnifique gratte-ciel moderne que l'on fait visiter aux étrangers de marque ; elle n'est pas non plus cette salle de tortures installée aux environs d'Alger pour faire parler les musulmans, et « découverte » cette semaine par la police. L'un et l'autre sont des exemples rares, isolés. Ce qui se situe entre les deux : la vie ordinaire, les faits quotidiens, les choses normales, les réactions des hommes quelconques — voilà ce que j'ai vu, et que je vais dire.

CES choses touchent plus encore à la France qu'à l'Algérie. Par l'observation de ce qui se déroule, chaque jour, là-bas, dans le creuset algérien, on pénètre à l'intérieur de ce qui fait notre pays : son armée, sa jeunesse, ses principes, sa politique. L'Algérie est un drame dont les acteurs sont des Français.

Notre vie quotidienne là-bas, c'est l'histoire de tous mes camarades. Certains sont démobilisés comme moi, d'autres sont encore dans l'armée, quelques-uns y font leur carrière : tous ont droit, de ma part, aux précautions nécessaires pour ne pas être précisément identifiés dans les épisodes qui les concernent personnellement. J'ai pris ces précautions.

Je ne les nommerai donc pas dans ce récit. On me permettra seulement de dire une fois, ici, à certains d'entre eux, que si je n'ai pas partagé toujours — il s'en faut — leurs opinions, j'ai respecté leurs personnes et leurs efforts. L'adjudant-chef Dufour, le capitaine Antoine, le colonel Barberot, le sergent Molinier, le général de Bollardière, le soldat Bourdès, le sous-lieutenant Duval, le capitaine Loustau, le sergent-chef Goulay, le soldat Dayan, le capitaine Fournier, le sous-lieutenant Fertey, l'adjudant Guaffi, sont parmi les hommes très divers que j'ai appris à mieux connaître et à estimer : ils font ce qu'ils croient bon ou possible, avec sincérité.

PAR quel bout commencer notre histoire ?

En feuilletant la collection des journaux de tous ces mois de l'été, de l'automne, de l'hiver — je vois apparaître le visage officiel de la guerre l'Algérie. Ces dépêches quotidiennes, toutes plates, égrènent le chapelet des noms qui sont tous familiers.

— « A L'ARBA, M. Boualem, entrepreneur de plomberie, qui avait déjà été l'objet d'un attentat il y a trois semaines, a été grièvement blessé vendredi soir... »

— « Près de PALESTRO, un élément d'infanterie a pris à partie une bande rebelle à laquelle il a infligé quelques pertes... »

— « A MERNERVILLE, un Français musulman a été grièvement blessé par un terroriste qui s'est enfui à bicyclette... »

— « A 3 kilomètres du FONDOUK, un commando terroriste a saccagé une ferme et blessé le couple qui y travaillait. »

— « Au nord de TABLAT, un engagement, sur lequel les renseignements manquent encore, paraît avoir permis aux forces de l'ordre d'infliger des pertes sévères à une bande rebelle... »

— « Des incidents, dont l'origine paraît difficile à déterminer, ont éclaté lundi matin, à L'ARBA, à l'issue des obsèques d'une personnalité de la localité, assassinée par les terroristes la semaine dernière... Au cours de l'échauffourée qui a suivi, un musulman a été tué, et un autre blessé. »

— « A RIVET, dans le Sud algérois, un engin de forte puissance a fait explosion dans les bureaux d'une entreprise de messageries et de transports, tuant un musulman et en blessant six autres... Dans la matinée, une autre bombe avait explosé dans le car Alger-Tablat : dix musulmans auraient été mortellement blessés... »

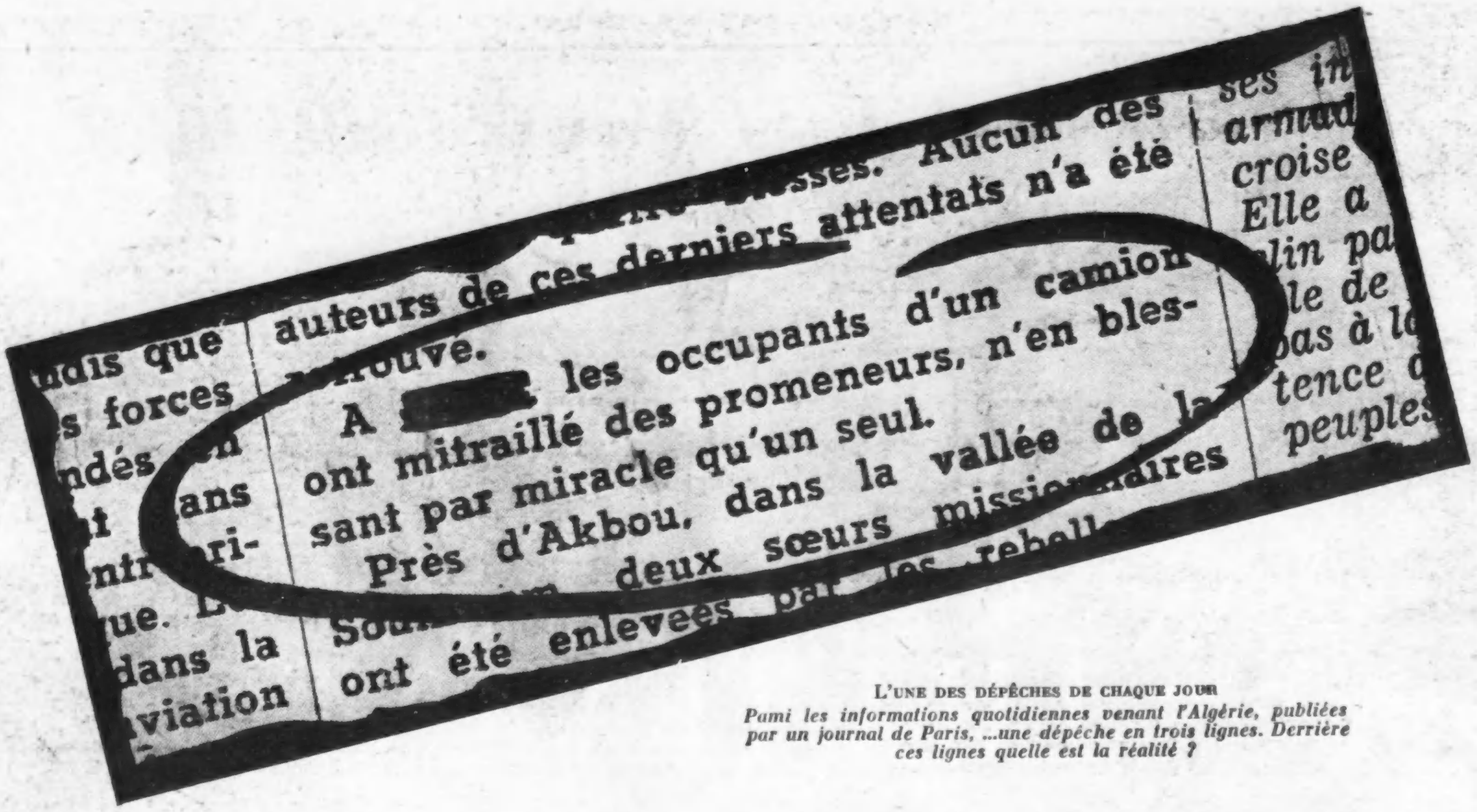
Ces dépêches, identiques à elles-mêmes, jour après jour, depuis des mois, des années presque — qui les lit encore ?

Parmi ces dépêches grises, prenons-en une, insignifiante :

« Hier à..., les occupants d'un camion ont mitraillé des promeneurs, n'en blessant par miracle qu'un seul... »

Au petit village — appelons-le V... — ce jour-là il ne s'est rien passé de bien extraordinaire. Pas grand-chose de plus que tous les autres jours, dans d'autres villages de cet immense pays. Mais quoi exactement ? Je commencerai par là.

J.-J. S.-S.


auteurs de ces derniers attentats n'a été
A [redacted] les occupants d'un camion
ont mitraillé des promeneurs, n'en bles-
sant par miracle qu'un seul.
Près d'Akbou, dans la vallée de la
deux sœurs
ont été enlevées

L'UNE DES DÉPÊCHES DE CHAQUE JOUR
Pami les informations quotidiennes venant l'Algérie, publiées par un journal de Paris, ...une dépêche en trois lignes. Derrière ces lignes quelle est la réalité ?

I

AU village de V..., comme dans les autres villages d'Algérie, il y a une casbah. Alger a la sienne, la plus célèbre — la Casbah tout court. Mais toutes les villes, grandes ou petites aussi. On dit « la casbah de l'Arba », ou « la casbah de Rivet ». C'est la partie de l'agglomération où vivent les musulmans.

Presque toujours, la casbah est plus étendue que le village lui-même. Sur les photos aériennes, qui servent à préparer les opérations de « bouclages de casbahs », on les reconnait aisément : elles forment cette masse sombre, dense, qui parait être l'ombre portée de la ville européenne. La limite en est d'ailleurs rarement précise : les deux corps vivent l'un dans l'autre. Et les militaires sont partout.

A la sortie du village de V.., sur la route vers Keddara et Palestro, la petite casbah : de chaque côté de la route, qui devient une rue, quelques boutiques et le café maure où les musulmans bavardent toute la journée, central du « téléphone arabe ».

Ce mardi, à cinq heures, il faisait encore très chaud. Les esprits étaient tendus, nerveux, et pas seulement à cause de la chaleur. Continuellement des attentats — et, la veille encore, le facteur français, plutôt bien vu par tout le monde, ici depuis 25 ans, un homme de peine et de cœur, sans ennemis personnels, avait été trouvé égorgé au début de sa tournée. Personne n'aimait beaucoup ça. On s'y habituait, bien sûr, puisque cela se reproduisait deux ou trois fois par semaine. Mais chaque fois la tension s'accentuait ; on osait un peu moins bouger.

La décharge

A l'une des tables en bois du café, deux Arabes — l'un jeune, en pantalon de flanelle et en chemise à col ouvert, l'autre en kachabia brune et blanche, avec une barbe grise et une peau toute craquelée — se séparèrent.

Le vieux resta assis, terminant lentement son verre de thé. Le jeune se leva avec souplesse et se dirigea vers la rue.

Un rugissement de klaxon militaire et le bruit angoissant d'un coup de freins énorme. Tout le monde se retourna.

Une jeep jaune clair — l'une de celles que l'on avait peintes couleur de désert pour la préparation de la force « A » et l'expédition d'Égypte — avait failli écraser le jeune Arabe qui, imprudemment, ne regardait pas. Il n'avait aucun mal, sauf une forte émotion. Mais il se mit à réagir avec vigueur à l'adresse des deux soldats français, stoppés dans leur voiture, au milieu de la rue, le moteur bloqué par l'arrêt brutal. Il vociférait, avec d'amples gestes, en arabe d'ailleurs — pour plus de sûreté.

Le sergent Baral remit son moteur en marche. Il n'aimait pas les Arabes en général, ni ceux qui se permettaient de l'injurier en particulier, mais cet après-midi il n'avait pas le temps de se laisser aller à des diversions sentimentales — il était chargé, avec son homme d'escorte, le deuxième classe Geronimo, de porter des plis au commandant de la 4[e] Compagnie, du côté de Saint-Pierre-Saint-Paul. Il s'occuperait donc de ce jeune énergumène agaçant un autre jour — on le retrouverait bien, le village n'était pas grand.

— Dis donc, sale bougnoule, tu as fini de gueuler, ou tu veux que je te passe à la casserole ! hurla Geronimo, pour couvrir la voix de l'Arabe qui continuait de gémir.

Il sauta de la jeep, en faisant faire à sa mitraillette, toujours suspendue à son cou par la courroie et plaquée sur son estomac, le quart de tour à droite, réglementaire et instinctif, qui la met en position de combat.

L'Arabe se tut. Sa passion trouva refuge dans son regard noir et dans le tremblement de ses mains, longues et sèches. Aux tables du café maure, chacun, immobile, regardait la rue. Le patron, des verres de thé dans les mains, était resté figé, le dos tourné à la rue, la tête dévissée vers l'arrière pour suivre la scène sans bouger.

Le silence du piéton détendit un peu les visages. Mais les corps et les mains restaient immobiles : la jeep était toujours là, Geronimo l'arme au poing.

L'Arabe, planté sur ses deux pieds, paraissait mettre tout son orgueil dans le refus d'obéir. De la table qu'il venait de quitter, le vieux se leva et se dirigea vers lui.

Geronimo hésita une demi-seconde. Il avait une envie très douce de prolonger la scène. Il en était la vedette. Il en était le maître. Il aimait ça. C'était un sentiment inouï depuis qu'il était en Algérie, et qu'il n'avait jamais connu dans sa famille, ni parmi ses camarades, à Nice — cette puissance, cette possession des hommes, cette virilité décuplée que lui donnait son arme, longue et dure.

Et tous ces spectateurs, hypnotisés par ses gestes, par son allure, les yeux sur le canon de son P.M., suspendus à son plaisir. Pour prolonger cette jouissance, il n'avait qu'à interdire à tout le monde de bouger — à ce vieux chnoque en particulier, qui venait calmer son camarade.

— François, fais pas le corniaud. On n'a pas de temps à perdre. Tu t'amuseras une autre fois. Allez, rembarque !

Baral en avait assez, et il n'aimait pas que son copain se mette dans cet état. Et puis il était le chef de voiture, responsable de l'heure d'arrivée du courrier. Il voyait bien, à ce pli soudain creusé au coin des lèvres de Geronimo, que si la plaisanterie continuait, on ne pourrait plus le tenir. Il savait que, comme un cheval de sang, il ne fallait pas le laisser atteindre un certain seuil au-delà duquel il devenait sourd et totalement physique, imprévisible.

Le vieux, prudent, s'avançait à pas lents et lourds, comme on fait devant une bête qu'on ne veut par alarmer. Avant de mettre le pied sur la chaussée, du bord du trottoir, il parla d'une voix calme à son ami : « Rentre chez toi... Allez, fais pas la mule. Allez, rentre... » En français, pour qu'il n'y ait pas de malentendu avec les militaires.

Un fracas sec déchira l'air, coupa à vif dans tous ces nerfs tendus ; le vieux se pencha en avant, porta ses deux mains à son ventre et tomba doucement, en se racontant à lui-même des choses sourdes et inintelligibles, tandis que son sang coulait du trottoir sur les pavés de la rue. De ses yeux, qui restaient ouverts et vivants, il continua de regarder la jeep, comme inquiet encore de la suite.

Geronimo, qui n'avait pas bougé d'un centimètre, regardait, calmé, redescendu sur la terre, son arme qui était « partie » d'elle-même, en dehors de sa volonté, comme un organe vivant, où toute la tension extérieure et toute la tension de son être seraient venues s'accumuler jusqu'au paroxysme et, d'un coup, se décharger.

Sorti de son extase, un blessé râlant à ses pieds, Geronimo, comme chaque fois, tremblait maintenant un peu. « Si au moins ç'avait été l'autre », se disait-il.

Et il attendit, sans faire un geste, les ordres de son camarade.

II

GERONIMO était un garçon plus attirant que la plupart des autres soldats. D'abord il frappait. Il était d'une grande beauté, légendaire dans le régiment. Notre colonel, qui l'aimait bien, l'avait baptisé « l'Ange noir ». On savait qu'il adorait ce qu'on appelle d'un euphémisme pudique la «bagarre» et que, lorsqu'elle ne venait pas — cette guerre est si désespérément monotone — il la provoquait. Mais d'abord il n'était pas le seul ; tout le monde adore ça. Et lui, au moins, il était très courageux : quand une vraie bagarre, à l'occasion, arrivait, qu'il y avait en face de nous des gens armés, la plupart devenaient prudents et parlaient moins haut — mais Geronimo était encore plus content. Ce qu'il aimait, c'était tirer.

Je l'ai rencontré pour la première fois dans des circonstances particulières.

Nous étions déjà en Algérie depuis plus d'un mois, et avions participé à quelques opérations locales, mais Geronimo n'était pas dans la même compagnie que moi. L'entraînement se déroulait dans le cadre des compagnies.

Un soir, à l'heure du diner, au mess des officiers, je vis arriver, un peu en retard, le lieutenant Martin, dans une superbe tenue camouflée de parachutiste, un peu « rodée », passée de couleur et faite à son immense stature par plusieurs années d'Indochine.

Martin était enchanté, rayonnant.

S'adressant à moi, il dit : « Nous partons en patrouille de nuit. Soyez prêt au couvre-feu, à 9 heures. Montre lumineuse. Rien dans les poches, pour ne pas faire de bruit en marchant. Pas de casque... Vous êtes brun, ça va... Rien sur la tête — pour les blonds, un foulard noir — tâchez de manger assez pour ne pas avoir faim d'ici demain. Et ne mettez pas de tricot, ni de chemise : il fait froid la nuit, mais vous aurez chaud. »

Les Viets

Martin était l'officier chargé des opérations. Officier d'active sorti du rang, douze ans de service, quinze citations, connaissant le règlement par cœur, mais avec intelligence, il adorait commander. Et il avait appris, sur le tas, à le faire avec précision et efficacité. On avait confiance en lui parce qu'il était évident qu'il savait : la guerre était son métier. Il n'aimait pas beaucoup les « rappelés », qu'il trouvait mous, indifférents et totalement ignares en matière d'infanterie — mais il les prenait comme ils étaient et essayait, par son autorité et son art du commandement, de tirer parti de ce médiocre instrument.

LA RUE, APRÈS UN COUP DE FEU
« Les esprits sont tendus, nerveux, et pas seulement à cause de la chaleur... »

— Alors, ça vous va ?

Il me regardait avec un œil brillant, un sourire satisfait et provocant, mais démenti par un ton plutôt sympathique. Les gens qui n'avaient pas ses opinions politiques, il aimait mieux encore que les autres les « prendre en main » et les amener, avec une gentille fermeté, à descendre de leurs rêves vers la réalité universelle — qui est la lutte à mort contre le complot communiste.

Je lui souris. Moi aussi je l'aimais bien. Il était correct, il ne mentait jamais, et il n'intriguait pas : c'est l'exception. Ça repose.

Il reprit, pour m'expliquer :

— Il y a des Viets dans le coin où nous allons. Je ne sais pas combien, mais ça fait trois fois qu'ils font un coup par là-bas. La semaine dernière, ils ont scié tous les poteaux télégraphiques ; une trentaine en une nuit. Ils devaient donc bien être dix... au moins. La 2e Compagnie a réparé les poteaux. Ils ont recommencé deux jours après. Et avant-hier, ils ont tué, dans son champ, à la tombée de la nuit, le fils des Sintès qui ont leur ferme là-bas... De jour on ne les trouvera jamais. Si on y va de nuit, on a une chance. En tout cas, ça leur fera peur, et ça nous fera de l'exercice. Avec les Viets il y a pas deux méthodes : il faut se remuer plus qu'eux. Ça les fait tenir tranquilles.

Les fellagha étaient toujours, avec Martin, les Viets. C'est pour lui, et pour la plupart de ses collègues d'active qui ont fait l'Indochine, la manière la plus courte, et la plus définitive, de ne laisser aucune équivoque : là-bas ou ici c'est la même chose — il y a l'armée d'un côté et les communistes de l'autre. Ceux qui ne comprennent pas ça sont des rêveurs... ou des cocos. Une fois qu'on a compris, on sait où l'on en est ; on peut faire son métier. Il s'agissait que les rappelés — qui sont déformés par les journaux — se flanquent bien ça dans la tête. Après quoi, en revenant en France, ils mettraient peut-être, autour d'eux, un peu de clarté dans la cervelle des autres.

Ça va, Pierre ?

A 9 heures, dans la petite cour de la ferme où le P.C. de campagne est installé, les hommes d'escorte, choisis par Martin, étaient réunis autour des jeeps qui attendaient, phares éteints, pare-brise baissé pour la circulation de nuit. Un silence insolite. Bien que la patrouille ne dût avoir lieu qu'à 30 kilomètres de là, chacun de nous, sortant pour la première fois — franchissant ce mur impressionnant du couvre-feu au-delà duquel, chaque soir, plus rien ne vit dans la campagne algérienne — redoutait d'un mot ou d'un bruit de donner l'alerte.

A gauche de la route nocturne, sombres et mystérieuses, ces montagnes du Sud que nous n'avions jamais encore approchées — nous allions faire leur connaissance, dans la splendeur et le silence apaisant de cette nuit d'été. A droite, au loin, dans le ciel, ce halo de vapeurs orange et blanches qui reflète les mille lumières des grandes villes. Alger, si proche — et pourtant si distante que nous ne l'avions jamais revue depuis le jour du débarquement et la distribution par ses jeunes et jolies étudiantes, volontaires de « l'Algérie française », de prospectus, cartes postales et petits sacs de vivres...

Une borne vaguement éclairée par la lune derrière un nuage d'orage : Palestro, 25 km. Nous arrivions.

Après avoir réglé les détails de l'opération, Martin choisit un endroit où les hommes qui partiraient dans la patrouille pourraient se reposer en attendant que la lune ait disparu pour le reste de la nuit. Il fit signe à un autre officier et à moi-même de le rejoindre.

— En attendant le départ, je vous emmène rendre visite, à côté, aux Sintès, dont le fils a été tué... Ils nous donneront des détails. » Et avec son sourire provocant : « Vous allez voir des colons, des vrais ; pas ceux qu'on invente à Paris.

Chez les Sintès, les volets étaient fermés et toutes les lumières éteintes. Martin avait demandé en entrant que tout se passe à mi-voix, et à la seule lueur des lampes de poche, pour que rien d'insolite n'apparût aux guetteurs qui, comme chaque soir, étaient certainement placés sur le col surplombant la ferme.

Le fermier, Sintès, était seul dans la pièce. Une quarantaine d'années, vigoureux, les traits tirés et les gestes lents, alourdi par une immense lassitude. Courtois, et comme un peu réconforté par la présence de visiteurs, après ces trois nuits interminables de larmes solitaires, il nous raconta les détails que Martin était venu chercher.

Son fils rentrait du travail avec un autre jeune homme lundi soir. Ils virent arriver nonchalamment vers eux, le long du chemin, montant en sens inverse, un groupe de trois jeunes Arabes qui étaient leurs amis depuis l'école communale et qu'ils n'avaient pas revus depuis deux mois. Sintès et son camarade, qui les avaient crus disparus dans le maquis, s'en étaient un peu étonnés, les connaissant pour des pacifiques et sans opinion politique ; puis ils s'étaient faits à l'idée et même en avaient conçu pour leurs anciens camarades de jeux une estime nouvelle : ils avaient choisi la vie dure et le danger. Ils étaient devenus sans doute des adversaires, mais on peut avoir du respect pour des hommes qui s'engagent dans un combat difficile, quel qu'il soit.

En les voyant arriver, sur cette route, après cette longue absence, ce soir-là, ils découvrirent donc que la prise du maquis n'avait été qu'une invention romanesque de leur imagination, puisque les voilà qui revenaient, identiques à eux-mêmes, le long de ce même chemin, l'air détendu et heureux d'être de retour.

De loin, ils échangèrent des saluts, marchant à la rencontre les uns des autres.

— Hé là, Pierre, ça va ? cria l'un des trois Arabes.

— Salut, mon gars. Qu'est-ce que vous avez foutu tout ce temps ? répondit Sintès, qui ajouta, plus bas, tourné vers son camarade qui marchait à côté de lui : « C'est marrant ce qu'on peut se faire des idées. Depuis les événements, on voit toujours des croquemitaines partout. Ces gars-là, je les voyais déjà en uniforme de fellagha en train de commander des patrouilles dans l'Aurès. Quelle connerie ! Pas fâché de les revoir... »

— C'est à ce moment-là qu'ils l'ont tué, à bout portant, sortant au dernier moment leurs pistolets de leurs vestes, termina le père Sintès. L'ami de mon fils, Jean Soler, s'en est tiré de justesse en courant comme un fou. Il est blessé au bras. Il est à l'hôpital d'Alger. Il est comme dérangé. Il nous a raconté toute l'histoire avec beaucoup de peine... Il n'arrête pas de pleurer depuis trois jours. Et de temps en temps il crie. Il n'aurait jamais cru que des choses comme ça arrivaient...

— Vous voulez encore à boire, messieurs ? reprit Sintès.

Sa femme était dans la pièce. Nous la découvrîmes soudain, sans que nous l'ayons vue entrer ni marcher vers nous. Elle était une ombre silencieuse, sans existence, les yeux toujours baissés. Au milieu de nous par politesse sans doute, mais sans nous adresser un mot, ni un geste. Présence immense et gracieuse, dans cette pièce éclairée d'en bas par les deux lampes de poche que nous tenions — elle n'admettait que le silence. Nous restâmes plusieurs minutes ainsi, saisis tous ensemble dans l'envoûtement du malheur, chacun retournant pour un instant à l'intérieur de soi à la recherche d'une vérité.

Martin se leva le premier, posa son verre sur la table, et toujours sans rien dire se dirigea vers la porte. Nous le suivîmes.

Avant de franchir le seuil, il se retourna. Mme Sintès était là et lui tendait la main.

— Au revoir, madame, dit Martin. Nous allons faire tout notre possible cette nuit pour venger votre fils. Soyez tranquille. Et l'armée française restera maintenant pour protéger l'Algérie. Il ne sera pas mort pour rien.

— Quel grand con, il aurait pas pu la boucler au lieu de faire de la propagande. Ça me dégoûte, dit tout bas, en sortant, le sous-lieutenant Ferraudi qui nous accompagnait.

Ce n'était pas de la propagande. Martin y croyait. Et... quoi dire à cette mère qui eût un sens ? Quoi dire à la mère de Ferraudi, s'il était tué cette nuit ?

La patrouille

Minuit. Martin réunit autour de lui la patrouille de dix hommes : sept soldats, trois officiers.

— Mettez vos montres à l'heure. Il est minuit zéro trois. Nous allons partir tous ensemble, en file indienne, deux mètres d'intervalle, par la porte du cantonnement. Plus un mot à partir de là. Nous marcherons environ une heure plein sud, à flanc de montagne, dans la gorge que vous voyez là. A mon signal, nous nous séparerons. Vous, dit-il en me désignant, prendrez quatre hommes avec vous et vous passerez de l'autre côté de l'oued. Je continuerai avec les autres sur ce versant. Vacations radio aux heures et aux demies. Mon indicatif est Lima, vous êtes Lima 1, le radio fixe du poste, ici, sera Lima 2. Tant qu'il n'y a pas d'accrochage, vous émettrez, aux vacations, un petit sifflement, en réponse à mon

→

LE COUVR-FEU
« S'il y a une chance de descendre des vrais salopards, il faut mettre le paquet coûte que coûte... »

→

appel. Rien d'autre. Si la lune revient, ne marchez pas à découvert, restez dans l'ombre autant que possible. Faites attention aux chiens : c'est par eux que vous serez découverts. Ne tirez jamais les premiers : si vous croyez voir une silhouette, il y a une chance sur deux pour que ce soit un camarade de la patrouille. Attendez d'être sûrs. Au premier échange de rafales, vous devez vous porter immédiatement en appui de la patrouille qui est accrochée, et sans tomber dans le champ de tir. Signal de reconnaissance : trait-trait-point ; réponse : point-trait-point. Mot de passe : Masséna ; réponse : Metz... Pas de question ?

Il y en avait cent, ou pas du tout. Martin n'attendait d'ailleurs pas.

Pendant que les autres vérifiaient une dernière fois leurs poches et faisaient manœuvrer les culasses de leurs mitraillettes ou de leurs carabines, Martin me prit par le bras et s'éloigna du groupe avec moi.

— Je voulais vous dire : il y a deux gars ici qui ont été envoyés par Biaggi (1). Je ne raffole pas des types qui font de la politique dans l'armée, même si je partage plutôt leurs opinions... mais c'est pas moi que les ai fait venir. Il y a de tout dans cette salade de rappelés. Ces deux-là, ils ont un avantage : ils sont pas dégonflés. Alors, je voulais vous le dire : j'en mets un dans votre patrouille. J'imagine ce que vous allez penser. Mais je sais ce que je fais. C'est mieux comme ça. Il fallait bien que vous les ayez un jour ou l'autre. Ce soir, c'est la meilleure occasion. La nuit et le danger remettent les choses à leur place...

Martin alla chercher un type et l'amena vers moi. Il était bien bâti, couvert de grenades, un large sac sur le ventre avec six chargeurs de mitraillette, un poignard au côté gauche. De près, une bonne tête de gosse excité... Martin me le présenta. Je lui serrai la main. C'était Geronimo.

La patrouille franchit la porte du cantonnement. La lune était toujours cachée : on avait du mal à apercevoir le dos de celui qui précédait, à deux mètres. Un coup d'œil sur le cadran lumineux de la boussole-bracelet, pour vérifier la direction. Geronimo, le biaggiste, à deux mètres derrière moi, mitraillette braquée en alerte, attentif comme un léopard au moindre froissement des buissons, prêt à bondir... sur le « Viet ».

III

DANS la casbah de V..., l'homme que Geronimo avait assassiné continuait de perdre son sang et de regarder la rue. Couché sur le côté, le long du trottoir, il se tenait le ventre des deux mains et restait silencieux.

Le sergent Baral était descendu de la jeep, avec cet air excédé mais résigné de celui qui était obligé pour la *n*e fois de subir les caprices du camarade. Il n'était pas enchanté d'ailleurs de ce genre d'affaire. Il détestait les bougnoules, mais la boucherie n'était pas son genre : c'est sale. Il n'y trouvait pas, comme Geronimo, un plaisir physique, et celui que Geronimo, dans ces moments-là, laissait éclater sur sa figure et dans tout son corps lui paraissait même un peu obscène. Mais enfin c'était, de temps à autre, un mauvais moment à passer : Geronimo était son copain, il ne le laisserait jamais dans le pétrin.

Des bruits de voix et de course venaient du centre du village. Sûrement le coup de feu et la débandade, aussitôt après, de tous les Arabes du café maure s'étaient entendus dans le village.

— Allez, à cheval, on se taille.

Baral poussa Geronimo, docile et la bouche ouverte, dans la jeep et démarra en souplesse.

Dans la rue, il n'y avait plus que l'homme assassiné. Un autre petit filet de sang commençait à couler le long de sa bouche. Sa figure, étrangement détendue pour un éventré, était éclairée maintenant de plein fouet par le soleil qui se couchait dans l'axe de la route. La casbah, déserte, paraissait un mausolée.

Le bruit se rapprocha. Au coin de la rue apparurent des hommes en vêtements civils, chacun un fusil ou un pistolet à la main. Ils entourèrent rapidement le blessé. Tout le monde parlait à la fois.

— Restez pas tous ici, abrutis, vous allez vous faire flinguer comme des lapins. Il y a pas plus traître que la casbah pour le tir d'enfilade. Toi, tu surveilles cette rue ; toi, tu te mets au coin là-bas... deux autres pour arrêter les voitures à l'entrée du village...

Prato criait plus fort que les autres. Il essayait de se faire obéir. Il était, en principe, le chef des territoriaux du village et, en service, on l'appelait « capitaine Prato ». Il était capitaine de réserve, Légion d'honneur, trois citations dans la campagne de France. Il avait sous ses ordres une trentaine d'hommes, à peu près tous les hommes de V... entre 20 et 45 ans en état de porter une arme et de s'en servir.

Les territoriaux

Ils formaient « l'unité territoriale », comme dans chaque ville ou village d'Algérie. L'U.T. est partout dotée de deux séries d'armes : un stock d'engins de guerre modernes (mitraillettes, carabines américaines automatiques, fusils-mitrailleurs) qui sont entreposées dans un endroit du village et réservées pour les cas graves ; et un autre lot d'armes individuelles plus légères (fusils, fusils de chasse, pistolets) que chaque territorial conserve chez lui. En principe, ces hommes sont à la disposition du commandement militaire local. En fait, ils ont souvent une raison — métier, famille — qui les empêche de répondre aux convocations du commandant du secteur. Mais ils ne restent pas inactifs ; ils montent eux-mêmes leurs tours de garde — la nuit autour du village — ils font leurs propres « opérations » de fouille et de surveillance des habitants arabes ; et même, lorsqu'il s'agit d'un « boulot » plus sérieux, ils peuvent aller remplacer leurs collègues territoriaux d'un autre village qui préfèrent quelquefois, après ces boulots-là, ne pas être reconnus.

Le temps passé à ce service territorial n'est pas du temps gratuit. Il est bien rémunéré par le gouvernement général. Chaque territorial touche l'équivalent d'une solde militaire. C'est en plus une occasion agréable de se retrouver «entre hommes», deux ou trois soirs par semaine.

L'utilisation très difficile des territoriaux à des tâches sérieuses, leur manie de se servir de leurs armes à des fins privées, et les nombreux

(1) *Me Jean-Baptiste Biaggi, ancien héros et « Commando de France » dans l'armée de Lattre, est à Paris l'avocat et le correspondant des contre-terroristes d'Algérie. Il fut, on s'en souvient, le plus éloquent des meneurs de foule à la manifestation du 6 février 1956 à Alger. Depuis, il rassemble, essentiellement parmi ses jeunes clients, des « volontaires de l'Union française » que — grâce à ses relations avec certains ministres — il fait mobiliser dans l'Armée d'Algérie. Il entretient avec eux, dans les diverses unités où ils sont affectés, une correspondance régulière pour leur indiquer au fur et à mesure, de la part des comités patriotiques dont il fait partie, ses instructions. Il avait formé le projet, au début de l'été, de rejoindre lui-même ses lieutenants en Algérie. Le jour où notre train quittait la gare de Mourmelon-le-Petit, au mois de juillet, pour Marseille et Alger, J.-B. Biaggi était sur le quai avec des bouteilles de champagne pour nous souhaiter un joyeux départ. En embrassant ses amis, il leur dit : « Avant octobre je vous rejoins, j'ai signé mon engagement. » Mais, réformé à 100 %, il est encore à Paris où il recueille, au retour de leur temps dans l'armée, ses protégés et les fait servir dans les commandos d'intervention chargés de mettre de l'ordre dans les réunions politiques.*

t en Algérie »

La patrouille de nuit
« C'est la meilleure occasion : la nuit et le danger remettent les choses à leur place ... »

petits scandales de ménage que ce noble alibi a déclenchés, une fois découvert, amènent de plus en plus fréquemment l'autorité militaire à demander la dissolution des U.T. dans leur village.

Le scénario est alors classique : les territoriaux déclenchent leur maire, qui alerte avec véhémence ses relations à Alger, qui frappent à toutes les portes au gouvernement général et réclament la mutation de l'officier — sûrement un progressiste — qui a osé suggérer la dissolution. L'autorité civile se tire de ces affaires délicates en rendant la justice de Ponce-Pilate : les territoriaux ne sont pas dissous, l'officier n'est pas muté et le maire invite à déjeuner les militaires et les civils pour dissiper les malentendus et les replonger tous ensemble dans le sentiment du commun idéal.

L'unité territoriale de V... était maintenant réunie, presque au complet, armes dehors, chacun parlant et gesticulant autour de l'Arabe blessé et à l'entrée des rues, désertes, de la casbah.

— Les vaches, ils l'ont bien amoché... T'as vu qui c'est le gars ?

— Non connais pas.

— C'est Larbi, l'ancien combattant qui habite là.

Il montre, à l'extrémité du village, un gourbi en terre battue.

— Il est venu au méchoui qu'on avait organisé samedi. Ils étaient pas nombreux. Trois en tout, je crois bien, sur vingt. Les autres avaient la trouille de se montrer avec des Français. Je-me suis dit : ces trois-là, leur compte est bon. Les salopards les auront, comme les autres... Ça y est, ça recommence...

— En plein milieu du village : ils ont pas peur. Et, comme hier, personne n'aura rien vu.

— D'ailleurs, il y a personne. Ils ont tous foutu le camp. Ça prouve bien qu'ils avaient pas la conscience tranquille...

L'un des territoriaux s'était penché sur le blessé qui maintenant râlait, les yeux exorbités.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est pas Larbi du tout...

— Comment, c'est pas Larbi ?

— Non. C'est sûrement pas lui. Larbi avait pas cette cicatrice à la joue...

— Si, il l'avait... D'ailleurs, Larbi ou un autre, c'est pareil. S'ils l'ont descendu, c'est qu'il devait être de notre côté...

— D'accord. Mais je crois pas que ce soit Larbi...

Amène-les !

Un camion, qui venait de traverser le village, arrivait à la hauteur des deux territoriaux qui s'étaient mis, à une vingtaine de mètres du café maure, en travers de la route.

— Arrêtez-le, dit Prato.

Le camion s'était déjà arrêté — devant un tel rassemblement au milieu de la rue. C'était l'un des camions du chantier de la mine d'Arbatache. Ils venaient chercher chaque matin les ouvriers musulmans qui habitaient V... et les ramenaient chaque soir vers sept heures.

Dans le camion-benne, deux Arabes dans la cabine du chauffeur ; sur la plate-forme arrière, trois autres, plutôt jeunes, chemise ouverte, pantalon de travail, la calotte tricotée classique sur la tête.

C'étaient des privilégiés : la majorité de leurs camarades étaient sans travail. Tout au moins sans travail régulier.

Il y a bien les vendanges, pour lesquelles on embauche, mais qui ne durent pas longtemps. Il y a, de temps à autre, un travail de terrassement que décident les militaires... Mais sur les trois entreprises qui employaient en permanence des ouvriers musulmans de V..., l'une avait dû fermer — le chantier de construction de routes — et une autre renoncer à la main-d'œuvre indigène. Les fellagha étaient arrivés à ce qu'ils voulaient. En choisissant des ouvriers assez connus dans chacune des entreprises, en faisant savoir à tous que s'ils continuaient à travailler pour les Français, ils seraient punis, puis en égorgeant avec précision ceux qui étaient désignés, ils avaient vidé le chantier. Peu de temps après, l'un des ouvriers arabes qui restaient à la cimenterie avait, à son tour, mis le feu à un hangar. La direction n'avait pas voulu continuer à prendre des risques, les compagnies d'assurances refusant de la couvrir.

Si bien que depuis le milieu de l'été, seule la mine d'Arbatache donnait encore du travail. Elle est l'une des filiales d'une grosse société franco-italienne qui a de quoi se défendre. La société avait demandé et obtenu la protection permanente du chantier par l'armée. Une demi-section — une quinzaine d'hommes — était affectée à la garde de la mine sur place, et un poste militaire avec deux mitrailleuses lourdes et un mortier avait été construit sur le col qui la surplombait, pour tenir les alentours. Assurer le travail de cette manière dans toute l'Algérie exigerait une armée de deux millions d'hommes : on l'assure où l'on peut.

— Amène-les par ici !

Soler, sergent de réserve, l'adjoint de Prato aux territoriaux, donna l'ordre au chauffeur d'avancer au-delà du café maure et de se ranger à droite.

Le soleil était presque entièrement couché et éclairait moins bien la rue — un peu d'air, la première fraîcheur de la journée, venait caresser les visages. Celui du blessé était maintenant crispé de douleur. En passant devant lui, les ouvriers du camion, déjà visiblement inquiets devant cet attroupement de territoriaux en armes, se mirent à trembler de tous leurs membres et se serrèrent les uns contre les autres. Ils redoutaient le pire.

Le pire était arrivé à L'Arba la semaine dernière : le lynchage. Cette sorte d'accès de fièvre et de fureur physique qui s'empare de la population européenne de tel ou tel village, exaspérée par une série d'assassinats des fellagha, et qui d'un coup neutralise la police et l'armée : puisque, quand cette vague arrive, elles ne pourraient s'y opposer qu'en tirant sur leurs compatriotes. On laisse donc la vague passer, en souhaitant que les Arabes ne soient pas assez bêtes pour rester dehors. La chasse aux melons commence. Dans les petites villes, il en reste, en fin de course, quatre ou cinq sur le pavé. Davantage, bien sûr, dans une grande. On n'y peut rien. C'est comme les avalanches, dans les pays de neige. Il faut bien vivre avec. On s'y habitue.

On s'habitue aussi aux communiqués que, chaque fois, le gouvernement général publie consciencieusement à l'adresse des populations. Au soir de l'affaire de L'Arba, cette conclusion dans le style officiel, toujours étonnant : « *On ne saurait trop déconseiller les réactions individuelles.* »

Dans l'excitation évidente des hommes qui s'affairaient autour du corps ensanglanté et à l'entrée des ruelles de la casbah, les ouvriers de l'Arbatache crurent bien déceler les symptômes de cette fièvre, qui était toujours leur cauchemar. Un malheur avait dû arriver et les territoriaux exaspérés allaient se venger. A tout prix, il fallait éviter de rester là, d'être le gibier de cette journée.

La fuite

Prato ne parlait pas l'arabe, et il savait que, lorsqu'ils ont peur, les musulmans deviennent totalement incapables d'utiliser les mots français qu'ils connaissent. Ce n'est qu'après plusieurs gifles, assénées à toute volée, que l'on arrive à surmonter leur panique par la douleur et à leur faire retrouver un peu de français. Mais Prato n'avait pas de temps à perdre. Il appela un collègue qui parlait arabe pour traduire et commença à interroger le chauffeur.

Celui-ci tremblait comme un polichinelle. Plus il bégayait, plus Prato et les autres étaient furieux. Et plus ils l'engueulaient, plus il tremblait. Le dialogue devenait complètement idiot. Il faudrait en venir aux gifles...

Le bruit d'un autre véhicule, arrivant à grande allure, détourna l'attention. C'était un Dodge militaire avec quelques soldats.

Au moment où il s'arrêtait, une pétarade emplit

→

la rue. Le camion arabe avait profité de l'instant d'inattention pour s'enfuir et six fusils de chasse se déchargeaient dans sa direction. Mais il était déjà trop loin, il filait vers Keddara.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria aux territoriaux le sous-officier qui était dans le véhicule de l'armée, à côté du chauffeur.

Au milieu des hurlements des territoriaux, déchaînés, continuant à tirer vers le camion en fuite, le sergent Mauré, qui apercevait un corps sur le trottoir, ne comprenait absolument rien. Il descendit du camion, très ému, fonça sur Soler qui était le plus proche :

— Alors quoi, qu'est-ce qui se passe ?

— Vous voyez bien. Il y a les salopards qui ont encore descendu un gars. On a entendu les coups de feu, on est arrivé à toute vitesse. On a voulu arrêter un camion avec six bougnoules dedans, mais ils se sont taillés avant qu'on ait eu le temps de les reconnaître : c'est sûrement eux qui ont fait le coup...

— Ben, qu'est-ce que vous foutez, les militaires ? hurla un autre. Ça vous ferait rien de leur courir aux fesses ? Vous allez les laisser se tirer, comme d'habitude...

— Il vous faut peut-être un constat d'huissier pour aller rattraper les fellagha ? Vous voulez qu'on vous donne leur plaque d'identité et leur matricule, non ?

Et parlant à son camarade :

— Je t'assure, je me demande ce qu'on a besoin de tous ces fainéants... On ferait mieux de s'occuper nous-mêmes des bougnoules sans compter sur l'armée, on réglerait la question. On est trop bon, je te le dis.

On en a marre...

Mauré avait la tête en feu. Employé aux écritures de la S.N.C.F. dans les bureaux de Limoges de la compagnie, marié depuis l'année dernière, doux et gentil, rappelé comme sergent de réserve depuis le 10 juillet, il n'avait eu à accomplir, jusqu'à présent, que des protections routinières et sans histoire. Les autres avaient déjà tous des « coups » à raconter. Lui — ça se trouvait comme ça — il n'était jamais encore tombé sur du « dur ». Ces vacances en Algérie étaient calmes et monotones, et il ne demandait qu'une chose : que ça continue ainsi. Et puis voilà que, sans avoir eu le temps d'y penser, il était précipité dans le chaos et la nécessité immédiate d'agir. Un cadavre, vingt territoriaux très émus, une bande de fellagha en fuite sur un camion, l'armée qui arrivait — et l'armée c'était lui.

Mauré était un pacifique, mais il n'était pas lâche. S'il y avait une chance de descendre de vrais salopards, pris sur le fait — d'habitude c'était seulement des « suspects », c'est-à-dire qu'on ne savait rien sur eux, ni en bien ni en mal — il fallait mettre le paquet, coûte que coûte. C'est pour ça qu'il était là, non ?

— On y va, dit Mauré. On fonce et on les allume aussitôt qu'on approche. Pas le temps de chercher des renforts. Mais téléphonez tout de suite au commandant, au P.C., pour le prévenir ; demandez-lui de nous envoyer les blindés pour couper la route vers Palestro, ça les coincera. Allez, salut...

— Salut, et tâchez de pas les louper. On en a marre...

Le camion arabe avait disparu à l'horizon. Mauré donna l'ordre à son chauffeur de mettre « pleins tubes ». Le Dodge avait une puissance bien supérieure et devrait pouvoir le rattraper ; mais la nuit était toute proche. Il fallait faire vite. Sur la plate-forme arrière, les huit soldats, mécaniquement, chargèrent leurs armes et se répartirent la surveillance de la route, quatre à gauche, quatre à droite.

IV

Le P. C. du régiment était installé sur le flanc de la montagne, dans un vieux bâtiment de pierre, construit par des sœurs pour une école de jeunes filles.

Quand nous étions arrivés dans la région, les sœurs achevaient leur déménagement. L'officier qui avait pris contact avec elles, de la part du commandant de secteur, leur avait demandé de rester, de ne pas abandonner leur travail et leurs élèves. Mais elles n'avaient plus d'élèves. Pourquoi ? Les jeunes musulmanes avaient peur de venir.

« Mais nous irons les chercher, nous les amènerons sous escorte militaire, et nous les protégerons. — Ma sœur, vous n'avez pas le droit de déserter ; votre devoir est de continuer ici coûte que coûte », avait plaidé avec passion notre émissaire.

La vieille dame, la supérieure, en robe bleu nuit et en coiffe blanche, avait pris alors un visage très doux, comme pour atténuer l'amertume qu'éprouverait son interlocuteur : « A tout prix ? Non, commandant. Si c'est votre tour qui est venu, ce n'est plus le nôtre. Nous ne pouvons pas cohabiter. Nous serons toujours du côté de nos élèves. Ne m'en veuillez pas. Vous faites votre métier, comme vous le croyez bon. Nous, le nôtre. Nous reviendrons sans doute un jour... quand vous n'y serez plus ».

Le commandant Henry, commandant en second le régiment, qui était un homme bien élevé, n'avait rien répliqué. Il était ivre de rage. En sortant, il éclata : « C'est exactement comme en Indochine, les prêtres et les bonnes sœurs nous trahissent partout. Ils sont toujours du côté de nos adversaires. Et pourtant, ça ne leur rapporte rien : quand nous sommes fichus dehors, ils n'en ont plus pour longtemps. Ils auraient pu au moins comprendre ça ? Eh bien ! non, ça recommence ici. C'est aberrant. Vous voyez, mon vieux, c'est pour ça qu'il n'y a rien à faire. Entre la civilisation chrétienne et le communisme, la lutte est trop inégale : nous serons battus à tous les coups. On ne gagne pas les guerres en tendant l'autre joue. Tout est foutu. »

Dans une ferme isolée
« Mille détails horribles sur les crimes des assassins — détails presque toujours exacts, hélas !... »

Ce n'était pas la première fois que lui ou d'autres officiers d'active nous précipitaient au détour d'une conversation, par une remarque inattendue mais d'une sincérité soudain passionnée, dans l'étonnement.

On pourrait penser que l'échec d'Indochine, si douloureux et humiliant pour l'armée, avait forcé les esprits, peu curieux sans doute mais honnêtes, que sont les Saint-Cyriens, à s'interroger. A réfléchir sur les causes cachées d'une issue si paradoxale à l'épreuve de force où ils avaient été les plus nombreux, les mieux armés, et les plus riches, Comment pourraient-ils, ayant appris, par l'expérience de sept années, l'histoire et les méthodes d'une guerre révolutionnaire, ignorer encore l'importance décisive des idées ? Même s'ils n'avaient jamais entendu parler du cuirassé « Potemkine », ils avaient *vu* les bicyclettes de Dien-Bien-Phu. N'était-il pas certain que, forts d'une telle leçon, ils souhaiteraient mettre en Algérie — où c'est tout de même beaucoup moins difficile — quelques forces morales de notre côté, pour éviter de faire cadeau à l'adversaire de l'idée de justice, c'est-à-dire de la victoire ?

On constate très vite que ceux des officiers de notre armée qui ont tiré d'Indochine une conclusion qui ressemble à celle-là sont plutôt des isolés parmi leurs camarades. Et même : des suspects. Ils ne peuvent continuer à exprimer, dans les popotes, leur opinion que s'ils portent sur leur poitrine des marques d'héroïsme suffisamment intimidantes pour les agents, directs ou bénévoles, des services de la Sécurité militaire (2).

Alerte

Dans le presbytère désaffecté, le commandant Henry, grand et sec, les cheveux blonds bouclés, préparait une opération pour le lendemain avec des officiers d'état-major. L'ennemi auquel il devait faire face était symbolisé dans la région par un nom tranchant : Kodja.

Kodja a une forte réputation d'homme de guerre. C'est lui qui, en un an, a créé et organisé le meilleur réseau rebelle du Sud-Est algérois. Il commande à plusieurs bandes, d'une trentaine d'hommes chacune. Celle qui opérait dans notre secteur avait perdu, dans une opération récente, environ la moitié de ses effectifs. Nous savions que si on lui laissait ne serait-ce que trois semaines de répit, elle se reconstituerait aisément avec les recrues qui se disputaient, parmi les jeunes musulmans, pour servir dans les maquis. Il fallait donc la détruire complètement pendant le peu de temps où elle était affaiblie — sinon tout serait à recommencer.

L'opération que préparait le commandant Henry avait cet objectif. Mais il la lançait un peu à l'aveuglette, n'ayant aucun renseignement certain sur l'endroit où se tenait maintenant la bande rebelle. Prudente, elle ne s'était manifestée d'aucune manière depuis le dernier combat, tout occupée à refaire sa substance.

Le téléphone de campagne, qui était sur la table de cuisine dont se servait Henry pour travailler, sonna.

C'était Prato, des territoriaux de V..., qui mit le commandant au courant de ce qui venait de se produire.

Son exposé prenait une longueur démesurée, truffé à chaque instant de détails minutieux sur le courage et l'esprit d'initiative des hommes de l'U. T.

Henry était excédé ; mais l'information qui nageait au milieu de ce flot de paroles lui parut suffisamment grave pour modérer son impatience et écouter jusqu'au bout.

En bref : un commando motorisé fellagha était venu faire une incursion dans le village... Il n'y avait eu, heureusement, qu'un seul blessé, grâce à l'intervention rapide, dès le premier coup de feu, des territoriaux qui avaient mis en fuite le camion fellagha... Sur les indications de Prato, un Dodge du régiment avait pu prendre les rebelles en chasse... Le sergent du Dodge demandait des automitrailleuses en renfort pour couper si possible la route aux assassins.

Henry remercia. Avant de raccrocher, il demanda à Prato de faire rentrer ses gars chez eux et de ne pas trop commenter leurs exploits ce soir dans les cafés du village en inquiétant, comme d'habitude, leurs concitoyens par mille détails sur les crimes des assassins — détails presque toujours exacts, hélas ! comme dans l'histoire horrible du fils des Sintès, mais d'un effet désastreux sur le sang-froid de la population, comme le souhaitent précisément les « Viets ».

Henry réfléchit. L'affaire n'était pas inintéressante. Un commando motorisé ? Ce ne pouvait être que des hommes de Kodja. Il appela deux sous-lieutenants de son état-major et leur donna les instrutions de routine :

— contacter immédiatement le détachement blindé de Maréchal-Joffre, lui demander d'envoyer deux A.M. en appui d'un de nos véhicules qui a pris en chasse un camion chargé de rebelles.

— faire mettre en alerte — parées, armées et au pied des camions — les deux compagnies qui ont leur cantonnement sur le bord de la route de Keddara ; et les faire intervenir aux premiers échanges de rafales.

— se mettre en laison avec l'appui aérien d'Alger.

Henry ajouta, pour lui-même : « C'est ennuyeux que ce soit Mauré, il n'est pas très accrocheur. J'ai peur qu'il les laisse filer... ».

On verra bien

Le téléphone sonna de nouveau. C'était l'officier de service annonçant à Henry que deux de ses hommes, le sergent Baral et le 2e classe Geronimo, demandaient à être reçus immédiatement.

Tiens, pourquoi ? Henry n'aimait pas les « ennuis » et il savait qu'avec ces deux-là il y en avait

(2) *Cette fameuse S.M., police politique, qui pourchasse dans l'armée la liberté de l'esprit et le courage moral — je devais plus tard seulement mesurer l'étendue de ses ravages et découvrir ses méthodes.*

trop souvent. Mais Geronimo lui était sympathique : toujours volontaire pour les coups durs.

« Qu'ils viennent ! »

C'est Baral qui expliqua, l'air blasé, l'incident de l'après-midi. Il reconnaissait que Geronimo avait été un peu vif dans son comportement, mais il ajoutait aussitôt — ce qui était vrai — que si le pistolet mitrailleur était parti, ce n'était pas vraiment de sa faute : ce P.M. était du lot de fabrication « Saint-Eugène » qui présentait un défaut désagréable. Dans une certaine position, la cartouche engagée dans le canon pouvait partir sans que l'on appuie sur la détente, par la simple pression du creux de la main sur la crosse de sécurité. Baral avait lui-même signalé et démontré ce défaut devant le commandant en chef, venu d'Alger en inspection la semaine précédente. Celui-ci avait indiqué, à l'un des colonels qui l'accompagnaient, de prendre note : faire changer tout le lot « Saint-Eugène » dans ce régiment. Mais rien n'avait été fait. Ainsi la culpabilité de Geronimo était objectivement très diminuée. Quand il affirmait ne pas avoir appuyé sur la détente, il y avait de fortes chances que ce fût vrai.

Le problème n'était d'ailleurs plus là. Henry avait déjà fait la liaison avec l'autre affaire, et soupçonnait quelque chose de bizarre : l'homme qu'avait blessé Geronimo n'était-il pas le même que la victime du commando terroriste que signalait Prato ?... Mais alors derrière qui Mauré et ses hommes étaient-ils en train de courir ?... On verrait bien. De toutes manières, on ne risquait pas grand-chose : si des Arabes avaient pris la fuite, dans un camion, c'est qu'ils avaient fait un mauvais coup. Il y avait tout intérêt à leur mettre la main dessus.

Le téléphone sonna encore. La cabine radio recevait un message urgent à transmettre au colonel ou à son adjoint (Henry).

Le message venait d'un des postes de montagne : celui de « Valmy ». Comme les points où nos troupes sont implantées dans la montagne n'ont, le plus souvent, pas de nom sur les cartes, on les baptise avec ceux de l'histoire de France.

« Le poste de Valmy fait savoir que sur la route de Maréchal-Joffre à Keddara et Palestro, à vingt kilomètres du village de V..., un Dodge 4×4, paraissant appartenir à l'une de nos unités, et reconnu du poste à la jumelle, vient d'ouvrir le feu sur un véhicule occupé par des Arabes, dont il est encore distant d'une centaine de mètres. Valmy tiendra au courant de la suite. Fin de message. »

Henry se répéta qu'on verrait bien. Personne, d'ailleurs, ne pouvait plus rien y changer. Que ce soit les bougnoules qui aient fait les cons, ou que ce soit les territoriaux, l'armée, comme d'habitude, n'avait pas le moyen de s'en assurer et devait foncer dans le brouillard, payant pour tout le monde.

« Pourvu que Mauré sache se battre », murmura Henry, qui n'avait guère d'estime pour ses rappelés mais qui les aimait bien.

V

MAURE avait monté son affaire avec astuce. Il était bien résolu à ne pas la rater.

Parce qu'il parlait souvent avec des Arabes dans la rue, parce qu'il n'aimait pas se saouler ni certaines autres plaisanteries, et parce qu'il n'avait jamais encore eu l'occasion d'en découdre, on commençait dans sa compagnie à le considérer comme un dégonflé. Cela ne l'avait pas impressionné outre-mesure — jusqu'à présent — car il avait sa conscience pour lui : si les occasions de bagarre ne s'étaient pas présentées, ce n'était pas sa faute, il ne les cherchait pas, mais il ne les fuyait pas non plus.

Aujourd'hui, tout allait changer. Dans un sens ou dans l'autre. La bagarre, il l'avait. Et tout le monde au régiment devait déjà le savoir, à l'heure qu'il était. De deux choses l'une : où il revenait bredouille, et d'un coup, toutes les allusions moqueuses du passé se transformeraient en un immense et irrésistible mépris. Ça — pour rien au monde. Ou bien il manœuvrerait avec assez d'habileté et d'énergie pour coxer les fellagha, et il rentrerait alors de plain-pied dans la catégorie des gens qui avaient le droit, le soir dans la chambrée, de parler sans qu'on les interrompe.

Mauré, les ressources de son esprit et de ses nerfs mobilisées vers un objectif passionnément désiré, tendu de tout son être vers l'espoir merveilleux d'être, aux yeux de tous, à partir de demain, un « homme », d'avoir essuyé le feu et victorieusement, comme d'autres camarades — le sergent rappelé Mauré, tranquille bureaucrate de Limoges, devenait un brutal et efficace chef de guerre.

L'affaire ne traîna pas. Mauré, voyant arriver la nuit, donna ordre au chauffeur de « tenir », une fois qu'il y serait, à la distance de 150 mètres du camion rebelle et de ne plus s'en approcher davantage. Il dit à ses hommes de tirer de cette distance, mais en l'air, de manière à laisser croire aux fellagha à une baisse de régime du moteur et à l'inefficacité du tir. Ainsi il comptait que les maquisards, toujours avares de leurs munitions, retiendraient leur feu en attendant la nuit et une occasion de décrocher. Mauré éviterait à ses hommes un risque trop grand — les maquisards étaient bons tireurs. Puis, au moment où l'obscurité tomberait, Mauré avait imaginé de foncer

→

UN HOMME VIENT DE TOMBER
« Ils ont aussi des frères, des femmes, des enfants... »

UNE FAMILLE EN DEUIL
« Quoi dire à une mère, qui ait un sens ? »

alors pleins gaz et tous phares allumés sur l'adversaire et d'ouvrir le feu à l'abordage, par surprise, de toutes les armes et à bout portant.

La manœuvre fut, bien entendu, exécutée sans accroc. A huit heures cinq, le camion de la Mine de l'Arbatache était dans le fossé, le long de la route, les cinq manœuvres criblés de balles, morts sur le coup.

Mauré était plein de reconnaissance envers Dieu que tout se soit si bien passé et que ses hommes — rappelés comme lui — aient pu faire leur travail de soldats sans qu'aucun d'eux ait été tué ou blessé. C'était sa hantise d'avoir, un jour, un mort ou un invalide sur la conscience. Brave Mauré.

VI

APRES ces deux mois de plein été où l'on ne respirait jamais, ni le jour ni la nuit, la splendeur du climat algérien en automne avait éclaté. Quel beau pays, pensait Henry.

Et sans hâte, appréciant pleinement le silence de la terre autour de lui, regardant vers l'horizon où Alger tout illuminée avait repris sa garde nocturne, il se dirigeait vers le garage en tôle où le mess des officiers était maintenant installé.

Henry était humain et sensible, il aimait rêver, raconter longuement des histoires qu'il romançait avec aisance — c'était sa manière de se détacher des soucis et des responsabilités du travail quotidien. Le dîner du soir, quand il n'y avait pas d'opération à déclencher dans la nuit, était son plaisir. Il pouvait s'y détendre, et distraire les autres.

Ce soir, il se sentait en forme. D'abord, le colonel ne serait pas à table, parce qu'il avait été rappelé à Paris par le ministre — au fait, pourquoi ? il faudra lui demander au téléphone — et qu'il ne rentrerait qu'après-demain. Les imperméables qu'il se tuait à réclamer en vain à tous les bureaux de l'Intendance depuis un mois étaient enfin arrivés : le spectacle de ces navets de rappelés qui montaient la garde en chemise sous la pluie d'orage dans les postes de montagne ne le désolerait plus. (Ces bureaucrates sont des incapables, pire qu'en Indochine, car il y a bien plus de monde... mais à force de les secouer, on obtient tout de même ce qu'on demande.) La journée, enfin, s'était bien passée, et il assumait l'intérim du colonel sans aucune difficulté, ce qui était assez satisfaisant.

« Fixe ! » tonna la voix énorme d'un sous-lieutenant, toujours ravi de provoquer son petit effet en faisant sursauter les autres officiers quand le colonel ou son second arrivait aux repas.

Tous les officiers au garde-à-vous, et le sourire aux lèvres — Henry avait beaucoup de charme — attendaient avec le délice toujours renouvelé le *« repos, messieurs »* qui détend les corps et les esprits.

Les armes ?

La conversation s'engagea de tous les côtés à la fois, comme d'habitude. Sur huit officiers à table, il y avait facilement cinq sujets qui étaient discutés en même temps, et dans tous les sens, sans que personne d'ailleurs ne s'intéresse particulièrement à l'un ou à l'autre ni même entende clairement ce qui se disait. Mais chacun ainsi pouvait parler.

A chaque repas, cette confusion bourdonnante et sympathique se poursuivait jusqu'à ce que l'un ou l'autre, par une phrase un peu moins noyée, une remarque un peu plus piquante, cristallisât, sans aucune raison particulière, mais d'une manière naturelle, la conversation.

Au bout de dix minutes, ce fut l'immense Martin, toujours jovial, qui remplit ce rôle.

— Alors, dit-il, il paraît que Mauré s'est couvert de gloire.

Il était sûr de son effet : la gloire, ça intéresse tout le monde.

— Oui, enfin... n'exagérons rien, dit Henry, dans le silence soudain intéressé de la table. Il a descendu des fuyards avec beaucoup d'esprit d'initiative, et certainement ses réactions rapides ont fait bonne impression sur la population de V... Cela dit, il n'y a pas eu de grosse bagarre, et d'ailleurs Mauré n'a retrouvé aucune arme sur les cadavres.

— Comment ça se fait ?

— Je ne sais pas. Peut-être les ont-ils balancées avant le coup dur, dans la nuit, pour les retrouver plus tard, s'ils s'en tiraient... Peut-être l'un d'eux a-t-il foutu le camp avec les armes sans que les hommes de Mauré le voient. Peut-être n'avaient-ils pas leurs armes avec eux... De toute manière, c'est une affaire un peu vaseuse où les territoriaux ont fourré leur nez et que je n'arrive pas à démêler. Mauré a fait son boulot correctement, un point c'est tout ; il n'y a pas lieu de le décorer pour ça.

Henry ne souhaitait pas que la conversation s'éternisât sur ce sujet — il n'appréciait pas qu'on parle « service » à table.

— Mais qu'est-ce qu'on va mettre dans le compte rendu de ce soir s'il n'y avait pas d'armes ?

Le sous-lieutenant Labrunie, instituteur dans une école de la région parisienne, avait été chargé, en tant qu' « intellectuel », de la rédaction des rapports d'activité à transmettre, le matin et le soir, à l'état-major de la division d'Alger. Il avait le physique de son caractère : carré, court, costaud, le nez épaté et de petits cheveux blonds en brosse — il était l'image solide de l'efficacité. Toujours consciencieux, il réfléchissait longuement avant chaque rapport pour rédiger avec précision. C'était sa guerre d'Algérie à lui de bien faire ce travail-là. Donc, il insistait.

— Eh bien, alors, Labrunie ! Si vous voulez qu'on fasse votre travail pour vous, dites-le. C'est ça — vous touchez la solde, et puis on vous mâche le boulot. Ce sera tout pour monsieur ?

Martin était enchanté de taquiner ces petits rappelés qui, même après plus de deux mois de vie militaire, prenaient encore quelquefois devant les problèmes un air de jeune vierge devant l'inconnu.

Labrunie n'aimait pas passer pour une vierge, ni pour un zozo, c'est-à-dire un idéaliste parisien (il était l'un des rares dans le régiment à ne pas venir de la région de Bordeaux, Toulouse, Montpellier).

— Moi, je m'en fous, dit-il. Je mettrai qu'ils avaient des armes, comme d'habitude. Seulement, je vous signale que si on vous les réclame, à Alger, à la fin du mois, on sera un peu embêtés pour les montrer.

Cette question des armes obligeait toujours à une véritable gymnastique de comptable. La règle voulait qu'avec les cadavres dénombrés, après

La semaine prochaine :

L'EMBUSCADE SUR SAKAMODY

chaque « accrochage », on indiquât également la nature des armes récupérées. Cela n'était pas très difficile, tant qu'il ne s'agissait que d'écritures. Mais, après qu'une ou deux enquêtes administratives eurent établi que ces écritures étaient trop souvent fantaisistes et les armes fictives, le commandement militaire avait demandé que les armes signalées au compte rendu soient tenues à la disposition de toute vérification éventuelle. Ce qui obligeait à plus de rigueur, mais aussi, lorsque les armes manquaient, à des tours de passe-passe astucieux. On n'en déclarait qu'une partie quand la cueillette avait été abondante, pour en garder en stock en vue d'occasions où il n'y en aurait pas assez... ou pas du tout.

Seulement le stock, en cette fin de mois, avait été épuisé. Labrunie ne pouvait donc plus, sauf à prendre le risque de ne pas pouvoir justifier ses écritures, mettre des armes dans le compte rendu, s'il n'y en avait pas. C'est pourquoi il s'était permis d'attirer l'attention sur ce détail.

— Bon, eh bien, je mettrai qu'il n'y eut aucune arme récupérée.

— Ah ! non. Ne faites pas de connerie. Si vous mettez ça, le général demandera une enquête, c'est automatique. Ça nous fera encore de la paperasse, on a autre chose à faire. Si vous n'avez pas d'armes à mettre, alors ne mettez rien. Ne parlez que du blessé dans la rue, mitraillé par le camion (3).

Martin était tranquille. Si l'autorité civile — qui cherchait toujours à se faire pardonner ses imbécillités en créant des histoires aux militaires — faisait par hasard du tam-tam autour des autres cadavres de la journée, de deux choses l'une :

Ou bien le Gouvernement général faisait une demande d'enquête auprès du commandement militaire : dans ce cas, c'est le régiment lui-même sur qui serait répercutée la demande, et qui rédigerait le rapport. Pas de problème.

Ou bien l'enquête était demandée du côté administratif, et elle tomberait sur les gendarmes du village qui étaient tous plus ou moins cousins, parents, ou copains avec les territoriaux et qui n'auraient jamais intérêt à les mettre dans le bain. Pas de problème, non plus.

Donc Mauré n'aurait pas d'histoire, ce qui était bien naturel. Il manquerait plus que ça qu'il en ait !

Ce qui était simple, clair, et honnête dans l'esprit bien rond et réaliste de Martin ; ce qui était sans grande importance, au regard des mille questions difficiles que pose chaque jour la gestion d'un régiment en campagne, aux yeux de Henry ; ce qui se limitait à une affaire d'écriture et de conscience professionnelle dans la tête de l'instituteur — ne laissait pas aussi indifférent un autre capitaine d'active qui venait d'arriver chez nous, en stage, avant de prendre le commandement d'un bataillon.

Prudent, il ne parlait pour ainsi dire jamais de choses sérieuses, et camouflait habilement ses opinions — que personne ne connaissait mais dont, précisément pour cette raison, on se méfiait un peu — derrière des plaisanteries, d'ailleurs assez drôles.

Discutez-en à Paris

Cette fois, il ne paraissait pas être aussi à l'aise. C'est sur un ton un peu plus sourd qu'il prit la parole. Cela surprit et établit le silence.

— Je m'excuse d'intervenir. Mais je voudrais vous suggérer que si des Arabes sont tués par nos hommes, et qu'on ne retrouve pas d'armes sur eux, il n'est pas exclu que les victimes ne soient pas des fellagha, mais peut-être bien de braves gars du village et que cela n'est pas excellent pour nos relations avec la population.

Ce langage circonspect paraissait peu clair.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Henry.

— Je veux dire qu'on a peut-être eu tort de les tuer. Je veux dire que si ce sont des pères de famille — ça arrive, même chez eux — leurs épouses et leurs enfants vont les regretter ; que si ce sont des fils, leurs mères vont pleurer ; et que père, frère ou fils, leur mort, par nos armes, provoquera inévitablement de la haine contre nous, c'est-à-dire contre la France. Je suggère que c'est peut-être une pratique mauvaise de tuer des innocents ; et que nous ne sommes pas là pour ça... Encore une fois, je m'excuse, je sais que, n'ayant pas été en Indochine et n'étant en Algérie que depuis quelques jours, je devrais écouter et me taire.

Pour la première fois, le capitaine Julienne avait donc dit son sentiment. Chacun autour de la table était un peu gêné. Non pas qu'on lui donnât raison.

Julienne se trompait : il l'apprendrait vite. Les fellagha ne sont pas, hélas ! des êtres à part, marqués d'une croix sur le front. Les fellagha, c'est n'importe qui, n'importe où. Pour en prendre un vrai, il faut en ramasser — ou en tuer — quatre ou cinq au moins. Ou alors, on renonce à rechercher les fellagha : mais qu'est-ce qu'on fait en Algérie ?

— Mon cher monsieur, dit Martin, s'adressant à Julienne avec un peu de condescendance, mais avec une évidente gentillesse, vous avez raison, cent pour cent raison — en théorie. Seulement, en pratique, vous allez découvrir que vous êtes devant un choix. Ou bien vous considérez *a priori* que tout Arabe, dans la campagne, dans la rue, dans le camion qui passe, etc., est innocent jusqu'à preuve du contraire : permettez-moi alors de vous dire que, si telle est votre attitude, vous allez faire bousiller vos hommes, que les fellagha seront les rois, et que vous — vous serez immédiatement muté parce que les parents des rappelés qu'on fait tuer n'aiment pas ça et écrivent à leurs députés que vous êtes un boucher. Ou bien vous voulez faire correctement votre métier, c'est-à-dire mettre les fellagha hors d'état de nuire, et protéger nos hommes le plus possible. Alors, il n'y a qu'une méthode : considérer que tout Arabe est un suspect, un fellagha possible, un terroriste en puissance — parce que ça... c'est la vérité. Voilà, mon cher monsieur. Et ne venez pas me répondre par la justice ou la charité. Ça n'a aucun rapport. Je ne dis pas que ça n'existe pas : je dis que ce n'est pas à notre niveau. Discutez-en à Paris avec messieurs les politiciens qui nous ont mis dans ce bain. Mais, une fois ici, se poser des problèmes de conscience — et traiter les assassins possibles en innocents présumés — c'est un luxe qui coûte très cher, qui coûte des hommes, cher monsieur, de jeunes hommes, innocents aussi, les nôtres. Je ne vous donne d'ailleurs pas quinze jours pour vous en apercevoir...

Au dehors, dans la nuit silencieuse du couvre-feu, le bruit sec des courtes rafales d'armes automatiques, proches ou lointaines, battait un rythme régulier. La patrouille blindée qui sillonnait le soir la campagne s'était fixé à elle-même pour principe de ne jamais rentrer sans avoir « vidé les chargeurs ». Tout ce qui bouge est suspect.

La petit radio à piles qui nous distribuait pendant les repas, généralement dans l'indifférence, ses informations et sa musique, profitait de l'instant de silence pour faire entendre un bout de la conférence de presse du ministre résidant :

« ...Nous constatons que l'opinion musulmane sait maintenant que la liberté de l'Algérie passe par la France... Le plan de pacification se réalise selon les données prévues : il est même en avance sur le calendrier... »

On observait le capitaine Julienne. Ses yeux noirs, sous des sourcils épais et grisonnants, parcouraient la table. Il éprouvait sans doute qu'il s'était avancé un peu à la légère : il était soudain isolé. Son intelligence rapide lui suggérait sûrement déjà la réponse — mais pouvait-il être convaincant ?

(A suivre.)

(3) *La dépêche officielle, transmise le lendemain à la presse, comme chaque jour, par les services du Gouvernement général, avec toutes celles des autres régions d'Algérie, indiqua simplement : « Hier à V... les occupants d'un camion, etc... » (Cf. le texte cité au début.)*

JE, TU, IL...

● FERNAND LAMAZE, 65 ans, qui a introduit en France les méthodes de l'accouchement sans douleur et qui dirigeait la maternité de la Clinique des Métaux (connue pour être un fief communiste), est mort mercredi matin d'un infarctus du myocarde (voir l'article du docteur Knock en page 12). Mardi soir, la commission médicale de la clinique et les représentants de l'Union syndicale de la Métallurgie avaient violemment attaqué les méthodes du docteur Fernand Lamaze et la gestion déficitaire du directeur de la clinique, François Le Guay. Celui-ci fut limogé à la fin de la réunion. Le docteur Lamaze

JEAN MARAIS,
3.000 *souffles coupés*

avait pendant toute la soirée tenu tête aux accusateurs, avec la plus grande véhémence. Précision : jamais, jusqu'alors, les communistes n'avaient pensé à mettre en cause l'accouchement sans douleur couramment pratiqué en Russie. Détail qui a son importance : le docteur Lamaze et François Le Guay ont publiquement pris position contre l'intervention russe en Hongrie.

∴

● JEAN MARAIS, 44 ans, comédien, en faisant des acrobaties au sommet d'une perche flexible haute de 15 mètres, a fait frémir les 3.000 spectateurs qui, au Cirque d'Hiver, assistaient au vingt-septième gala de l'Union des artistes. Autre moment émouvant de la nuit : le numéro de trapèze volant de Gaby Sylvia qui parvenait mal à cacher son trac et pour qui chacun a tremblé.

● FAUSTO COPPI, 38 ans, coureur cycliste, a fait une chute grave à Sassari (Sardaigne) alors qu'il participait au Critérium des champions. Fracture du genou gauche. Cette fracture du genou est le septième accident grave dont Fausto Coppi ait été victime, en course, depuis 1939. Il s'est cassé tour à tour : le gros orteil, la clavicule droite, le bassin, la clavicule gauche, la clavicule droite à nouveau, et le rocher. Après quelques jours de découragement le *campionissimo* italien a laissé entendre qu'il pourrait de nouveau participer à des compétitions.

∴

● RENÉ COTY, 75 ans, président de la République, a reçu à l'Elysée quelques vedettes (Martine Carol, Ludmilla Tchérina, Marie Daems, etc.) ainsi que les représentants des corps constitués. Cette brillante affiche a assuré le succès de la soirée : il n'y avait jamais eu autant de monde chez le président de la République. Aussi le personnel du vestiaire a-t-il été un peu débordé. Mgr Blanchet ne dut pas attendre moins d'une heure et demie pour récupérer sa cape.

∴

● CHRISTIAN DIOR, 52 ans, couturier, a eu la semaine dernière la vedette aux Etats-Unis : le magazine *Time* lui a consacré sa couverture et son « portrait de la semaine ». C'est la première fois que le choix de *Time* se porte sur un Français depuis mars 1956 (les précédents : Poujade, Mendès France, Pinay, Navarre). Le motif : « Les rapports entre Christian Dior et (les confectionneurs de) la 7ᵉ Avenue sont fondés sur un besoin réciproque... Il (Dior) a été le phare dans un monde incertain. »

∴

● CAROLINE (MADAME), 40 jours, fille de S.A.S. le Prince Rainier de Monaco, éclairée par les sunlights des studios de la Victorine, en présence de deux cents cameramen et photographes, s'est laissée baptiser avec la plus grande simplicité.

AFFAIRES

Beau : boom

IL a fait beau : dix-neuf morts sur les routes pendant le week-end. Les pessimistes établissent ainsi le bilan de l'offensive prématurée du printemps. Quant aux autres, ils rêvent de campagne, réalisent ce rêve (33.531 voitures dimanche sur l'autoroute contre 16.411 le 24 février) et se préparent, déjà, à de plus grands départs.

Les premiers jours vraiment beaux de l'année, surtout lorsqu'ils se situent au début d'un mois, provoquent une véritable ruée d'acheteurs vers les magasins. Les commerçants et les industriels n'ignorent pas ce phénomène et certains tiennent compte, pour leurs prévisions de ventes, de l'euphorie qui s'empare de chacun aux premiers signes du printemps.

La Météorologie nationale compte parmi ses abonnés des entreprises qui étudient avec un soin tout particulier les prévisions à moyenne et à longue échéance.

Un grand magasin de la rive droite considère que ces prévisions se rangent au premier rang des causes de son succès. Pour éviter que leurs concurrents ne les imitent, les directeurs de cet établissement ont longtemps tenu à garder secret le fait qu'ils étaient des clients de la Météo.

Ce sont surtout les rayons de vêtements « hommes » et « femmes » qui attirent les acheteurs des premiers beaux jours. Mais le commerce de l'alimentation doit également tenir compte de la température. On ne s'étonnera sans doute pas d'apprendre que les brasseries de la Meuse tenaient à savoir quand il ferait chaud (la soif des amateurs de bière s'accroît avec la chaleur), mais seuls les techniciens savent que des fabricants de conserves, comme Géo, doivent aussi savoir ce que prévoit la Météorologie nationale : trois jours de beau temps en fin de semaine multiplient les pique-niques et font disparaître le stock des boîtes de foie gras.

Cette année la douceur de l'hiver (les températures ont été de 5°9 en moyenne au lieu de 3°9) a eu une conséquence inattendue : la consommation de choucroute a notablement diminué.

Le jeu de L'EXPRESS

LA CAGNOTTE

LE jeu que nous proposons aux amateurs de mots croisés est très simple.

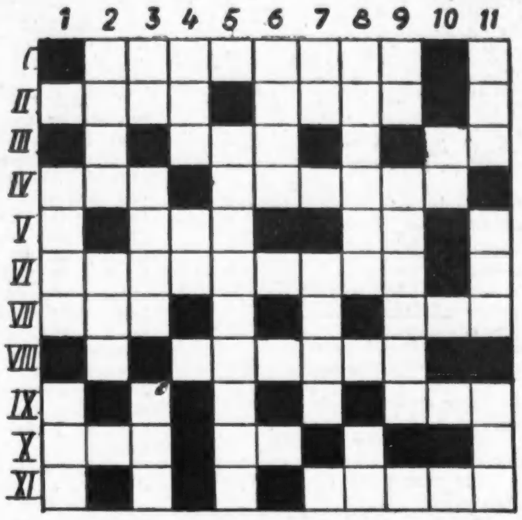
Tous ceux qui trouveront la solution exacte de cette grille se partageront une somme que nous fixons cette semaine à 25.000 fr. Ils seront très nombreux ? Ce n'est pas certain. Car Roger La Ferté, qui est l'un des plus fins spécialistes français de mots croisés, leur a tendu des pièges.

Si aucune réponse exacte en tous points ne nous parvenait, les mots croisés piège de la semaine prochaine seraient récompensés par 50.000 francs. S'ils ne suscitaient encore aucune réponse exacte, le troisième problème rapporterait 75.000 fr. Et ainsi de suite.

LES MOTS CROISES PIEGE
de Roger LA FERTE
valent cette semaine 25.000 francs

Problème n° 1

HORIZONTALEMENT. — I. C'est un mélange. II. Eau de.... - Petit-fils du fondateur de Troie. III. Récolté une fois l'an, il est utilisé comme engrais - Elément d'un travail de bénédictin. IV. ... - de-cœur - Véhicules. V. Terme de tennis - Pronom. VI. Pièce où les acteurs ne s'expriment que par gestes. VII. Lentilles - Préfixe (inversé). VIII. Il est le chevalier sans reproche. IX. Il fut « lectrice » à la Cour d'Elisabeth de Russie. X. Palmipède en désordre - Il forme un delta. XI. Gata.



VERTICALEMENT. — 1. Outil dont le nom vient d'un mot allemand signifiant « racler » - Il couvrit la retraite de l'armée d'Espagne en 1814. 2. Ville - Il a une longue queue. 3. Lettres de l'orateur ISEE - Atomes - Eau de... 4. Lettres de CELLES - Il porte un autre nom, aujourd'hui, dans certains cas. 5. Arbre à pain. 6. Défense. 7. Chemin (inversé) - Il entra dans le camp allié en 1942. 8. Localité - Soleil d'Egypte. 9. Forme d'un préfixe - L'auteur de ce poème mourut avant de l'avoir terminé. 10. Savant en.. 11. Format - Terme qui se dit aux échecs et qui met fin à la partie - Dit que ce n'est pas vrai.

Votre nom : ....

Votre adresse : ....

Votre réponse doit nous parvenir avant le mercredi 13 mars à midi.

REGLEMENT

1. La solution-type de cette grille a été déposée avant parution chez Mᵉ Agnus, huissier à Paris.

2. Chaque concurrent peut envoyer plusieurs solutions, à la condition qu'elles soient libellées sur un bulletin-réponse extrait de « L'Express ».

3. Les bulletins-réponses devront, sous peine de nullité, être écrits très lisiblement (en lettres capitales), ne porter ni surcharge ni rature, ne comporter qu'une lettre par case.

4. Les envois sont définitifs et ne peuvent être ni modifiés ni annulés.

5. Tous les mots employés dans la grille figurent dans le Nouveau Petit Larousse Illustré. Les règles de grammaire sont supposées connues. La justification des mots figurant dans la solution-type se trouve en un endroit quelconque du texte du Nouveau Petit Larousse Illustré.

Toutefois, sont admises les formes de préfixes mentionnées aux préfixes en gras, les formes grammaticales des mots, les formes des verbes, les chevilles de 2 et 3 lettres et les abréviations du tableau page 5 du N.P.L.I.

6. Ne sont pas admises les parties de mots composés sauf si elles sont reprises isolément dans le texte du Nouveau Petit Larousse Illustré.

7. Aucune contestation ne doit pouvoir se produire. Si, cependant, un mot pouvait prêter à discussion, un jury constitué de 3 spécialistes statuera sans appel.

8. La solution-type sera publiée dans le prochain numéro de « L'Express ».

9. Les réponses doivent être adressées par la poste à « L'Express », 91, Champs-Elysées, Service Jeu, et nous parvenir au plus tard le mercredi matin, le cachet de la poste faisant foi.

LA SEMAINE

EN attendant que le Théâtre des Nations ouvre ses portes à Sarah-Bernhardt, à la fin du mois, les habitués des générales pourront souffler un peu. Un seul spectacle risque de faire parler de lui : la reprise du *Faiseur*, de Balzac, au T.N.P. C'est Jean Vilar qui reprendra le rôle créé par Dullin à l'Atelier avant la guerre. *Le Faiseur*, tragédie d'un affairiste que ses créanciers tiennent à la gorge, fut pour Dullin, lui-même aux abois, la pièce qui sauva son théâtre du naufrage. Ce fut aussi en jouant cette pièce que Dullin ressentit les premières attaques de la maladie qui allait l'emporter.

Nouvelle hémorragie à la Comédie-Française. Trois jeunes pensionnaires ont définitivement fait leurs adieux à M. Descaves : Jacques Toja, Paul Guers et Bernard Dhéran, préférant les risques de la liberté à la sécurité bureaucratique de la vieille maison. Par une étrange coïncidence, les deux premiers se sont vu confier pour leurs débuts sur des scènes privées deux rôles de messieurs qui ont du mal à prouver qu'ils le sont : Guers dans *La Chatte sur un toit brûlant* et Toja dans *La Mamma*.

A Hollywood, on s'apprête à dépenser des millions de dollars pour Françoise Sagan. D'ici l'été, ses deux romans vont être portés à l'écran : *Un certain sourire*, par Jean Negulesco, et *Bonjour tristesse*, par Otto Preminger. L'héroïne de *Bonjour tristesse* est enfin trouvée : elle n'est autre que Jean Seberg qui tourne précisément avec Preminger la *Sainte Jeanne*, de Bernard Shaw.

THÉATRE

Eurydice d'un jour

POLYDORA

Pièce en 3 actes de M. André Gillois à la Comédie-Française (salle Luxembourg)

PROTESILAS a été le premier mort de la guerre de Troie. Polydora, sa veuve, se désole, d'autant qu'on veut la contraindre à se remarier. Mais les dieux entendent sa plainte et Hermès lui ramène Protésilas du royaume des morts.

Pour un jour. Protésilas le passe à se montrer odieux pour que Polydora ait moins de regret et de douleur quand il repartira.

Puis, avec l'accord d'Hermès, il se cherche un remplaçant. Tout le monde, du grand-prêtre et du roi au poète et à l'esclave, se défile. Seule Polydora fera assaut de générosité avec son mari, et ils finiront par être pétrifiés ensemble par la mort. Ce couple à la manière d'Orphée et Eurydice finit à la manière de Philémon et Baucis.

M. Georges Duhamel, dans le programme, situe M. André Gillois entre Shakespeare et Offenbach. Le second acte rappelle aussi une pièce de Duvernois (*La Fugue*, je crois) et le troisième est une paraphrase un peu longue, malgré le vif succès personnel de Mme Berthe Bovy en vieille esclave, de *La Mort et le Bûcheron*. A vrai dire, ce qui nous gêne un peu, malgré l'élégance de la forme, des scènes bien filées, des répliques bien venues, c'est l'oscillation entre les genres : nous ne savons pas très bien si ce sont des personnages tragiques humanisés ou des personnages du boulevard auxquels on a fait prendre un bouillon de culture, si j'ose pencher vers Offenbach. Dans un beau décor (d'une Grèce plus classique qu'homérique peut-être ?) de M. Planson, c'est joué fort bien par Mme Berthe Bovy et M. Jean Piat, fort honorablement par Mme Denise Noël, MM. Jean-Claude Arnaud, Jean Marchat et Maurice Escande, et moins bien par M. Jean Deschamps.

★

Le retour de la respectueuse prodigue

LA VISITE DE LA VIEILLE DAME

de Friedrich Durrenmatt, par la Compagnie Grenier-Hussenot au Théâtre Marigny (en alternance)

DANS une petite ville déchue, ruinée, disons de Suisse allemande puisque c'est le pays de M. Durrenmatt, débarque une enfant du pays, vieille milliardaire américanisée. Elle promet de refaire le bonheur de ses concitoyens à condition que l'on répare la monstrueuse injustice dont elle a été victime, quarante ans auparavant, quand on l'a chassée honteusement comme une fille-mère, déboutée de l'action en reconnaissance de paternité qu'elle avait intentée, contrainte de devenir pensionnaire dans la maison de prostitution d'où son milliardaire de premier mari l'a tirée. Elle promet un don fabuleux, mais elle veut la vie du coupable qui est devenu le vieil épicier du village.

Toute la ville proteste: on ne mange pas de ce pain-là, on se solidarise avec l'épicier au nom de la légalité et de la justice. Mais la vieille dame attend, et la promesse corruptrice fait son chemin, chacun spécule sur la fortune qui va venir, vit à crédit, l'épicier devient un homme traqué, condamné, et un jour toute la ville au nom de la justice autrefois bafouée...

La fable est saugrenue, les situations de théâtre parfois un peu grosses : mais l'intérêt ne faiblit pas, l'action dramatique va crescendo, sans bavure, sans sottise. Traitée avec un âcre humour, c'est une tragédie devenue folle. Cette vieille peau qui voyage avec sa jambe artificielle et son cercueil, comme la grande Sarah, se déplace en chaise à porteurs et traîne derrière elle deux eunuques aveugles et idiots et un cortège de maris complaisants, c'est la petite Antigone roulée par la vie qui vient acheter à un Créon collectif une justice au-delà des lois de la justice. Et la conscience de Créon pourrit devant nous dans l'âme du maire, du proviseur du lycée, du médecin, du pasteur même, et l'Antigone de carnaval emportera pour le faire embaumer le cadavre de celui qui jadis lui a appris pour toujours l'amour, et la haine, et le mépris.

Un cocktail

On prononcera sans doute à propos de M. Durrenmatt (dont nous n'avions vu à Paris qu'une pièce sur les anabaptistes médiocrement montée aux Noctambules mais qui a une grande réputation dans les pays de langue allemande) les noms de bien des dramaturges français et européens. Même si c'est un cocktail plutôt qu'un alcool franc, la saveur en est bien à lui et le dosage est efficace. C'est un dramaturge que nous ne négligerons plus. La représentation française doit certainement beaucoup à l'adaptation de M. Jean-Pierre Porret, aux excellents décors à transformation, drôles ou poétiques de M. Jacques Noël, à la mise en scène de M. Jean-Pierre Grenier, discrète au point qu'on se demande s'il n'a pas fait trop confiance parfois au sens de l'humour du public. M. Olivier Hussenot joue en grand comédien, dans le tragique bonhomme, le rôle de l'épicier, et Mme Sylvie se tire avec honneur du rôle de la vieille dame, qui est constamment éclairé, mais sans grande variété. M. Jean-Roger Caussimon et vingt autres sont fort bons à leur place.

★

Un grelot

BILLE EN TÊTE

Comédie-farce en 2 actes et 9 tableaux de Roland Laudenbach à la Michodière (les mardi et mercredi)

M. FRESNAY qui n'aime pas les pièces où il y a trop d'idées a eu la bonne fortune d'en découvrir une où il n'y en a pas. Pour ne plus imposer à ses jeunes élèves une vérité toute faite, un professeur d'histoire s'avise d'introduire dans sa classe les mœurs de la démocratie parlementaire (5 tableaux). Puis il se fait le champion de l'éducation sexuelle des bambins (4 tableaux). Il y aurait là matière à deux saynètes pour les chansonniers, si les répliques satiriques et percutantes du dialogue étaient moins pâles et moins fatiguées. Cela n'est digne ni de M. Laudenbach qui a signé Michel Braspart de bons articles et des romans pleins de promesses, ni de M. Pierre Fresnay dont même l'immense talent ne peut prêter vie au néant.

★

Ris à l'espagnole

D'ESTOC ET D'EAU FRAICHE

2 journées et 6 tableaux de Daniel Ceccaldi à la Comédie de Paris

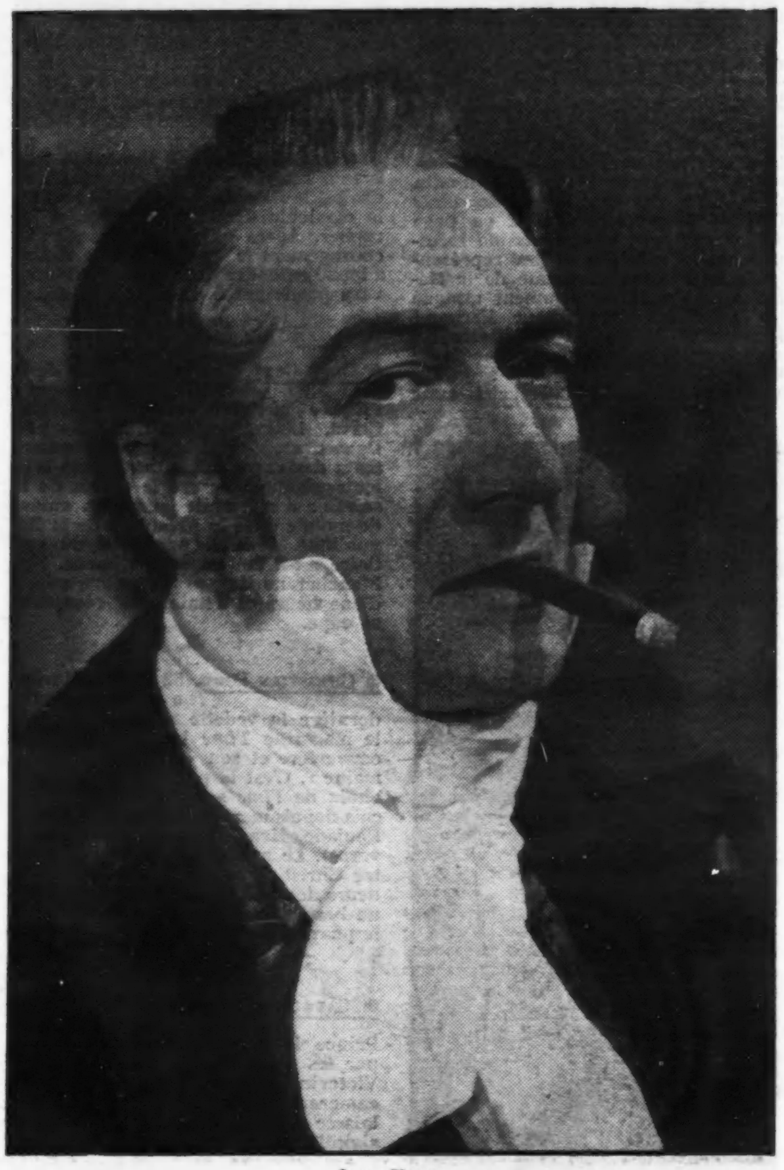
DE la contamination de deux pièces de Calderon, M. Ceccaldi a tiré ce vaudeville en costumes. Dames et cavaliers entrent, sortent, par la porte, par l'escalier dérobé, par le fond de l'armoire, ils sont où ils ne doivent pas être, se cachent, se sauvent, se méprennent. C'est quelque chose d'intermédiaire entre les comédies de la jeunesse de Corneille, moins le style, et les vaudevilles de Feydeau, moins le lit. C'est jeune malgré cela, d'une bonne humeur sympathique, malgré l'inexpérience de la mise en scène et des comédiens.

A ne pas manquer :

● **Le Repoussoir** (baroque) ● **Patate** (Achard retrouvé) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **Le Mal court** (le classique d'Audiberti).

A voir :

● **La Visite de la vieille dame** (tragique et grotesque) ● **La Cantatrice chauve** (théâtre d'avant-garde) ● **La Mamma** (pour Popesco) ● **Les Coréens** (plaidoyer contre la guerre) ● **Amphitryon 38** (même sans Jouvet) ● **L'Ecole des cocottes** (si vous voulez rire) ● **La Nuit romaine** (Hugo pas mort) ● **La Maison de Bernarda** (femmes d'Espagne) ● **Thé et sympathie** (pour Bergman) ● **La Chatte sur un toit brûlant** (sans pudeur) ● **Irma la douce** (un Opéra de quat'sous français).



JEAN VILAR
Affairiste aux abois

OPÉRA-COMIQUE

Strauss accusé par lui-même

L'OPERA-COMIQUE vient de créer, en langue française, *Capriccio*, le dernier ouvrage lyrique de Richard Strauss et aussi son chef-d'œuvre.

C'est en 1940 que Strauss composa cette « conversation en musique », sur un livret écrit avec le chef d'orchestre Clemens Kraus. C'est une histoire à double signification, dont Strauss s'est servi pour laisser au monde, à l'âge de 76 ans, son testament esthétique et musical.

L'action se passe dans un château des environs de Paris, en 1775, « année », précise le texte, « où Gluck commença la réforme de l'opéra ». Un poète et un musicien réclament, chacun pour son art, un droit de primauté absolue dans l'expression des sentiments humains. Leur hôtesse est une comtesse exquise, à qui ils dédient leurs œuvres. Ils l'aiment tous les deux ; mais la comtesse ne sait pas davantage choisir entre le musicien et le poète, qu'entre la musique et la poésie. Indécision qui donne son charme très particulier à l'œuvre.

Le frère de la comtesse, raisonneur subtil de l'histoire, et La Roche, directeur de théâtre haut en couleur, qui défend les droits de son art, participent aux discussions où Strauss se met lui-même en accusation : car lorsque La Roche parle des opéras « des temps nouveaux », où il n'y a plus de mélodie, où l'orchestre fait un bruit tel qu'on n'entend plus les chanteurs, on pense aux ouvrages de jeunesse de Strauss, à *Salomé* et à *Elektra*, ou encore à ce monument monstrueux de l'art lyrique qu'est *La Femme sans ombre*.

Le meilleur Strauss

Finalement, les deux antagonistes composeront ensemble un opéra. Mais la solution apportée à leur rivalité esthétique ne résout pas leur rivalité amoureuse ; et dans la grande scène finale de l'ouvrage, la comtesse laissera éclater le trouble profond où ce double amour la jette. Et le spectateur ne connaîtra jamais la fin de l'histoire.

DES CONFESSIONS QUI PEUVENT ÊTRE DIVULGUÉES...

Ce Prêtre reconnaît qu'il ne souffre plus de sa difficulté d'élocution...

Ce Médecin convient que ses connaissances psychologiques sur la personne humaine se sont fortement accrues...

Cet Ingénieur admet que sa volonté et sa maîtrise se sont décuplées...

Ce Comptable avoue que sa mémoire est devenue étonnante... Ce Secrétaire s'accuse d'avoir méconnu ce système ultra-rapide d'entraînement mental...

Tous, et combien d'autres, sont unanimes pour attester tout le bien qu'ils ont retiré de la Méthode Pelman.

En quelques mois, ses procédés psychologiques décèlent et développent toutes les facultés de l'intelligence et du caractère et notamment : volonté, attention, mémoire, puissance de travail, pénétration d'esprit, art de la parole, autorité...

Hommes, Femmes, Jeunes Gens, demandez la brochure gratuite EX-106 de la Méthode Pelman (enseignée par correspondance). Joindre 3 timbres pour frais d'envoi.

INSTITUT PELMAN
176, boulevard Haussmann - PARIS (8e)
Londres - New-York - Amsterdam...

SYLVIE
Milliardaire rancunière

Musicalement, c'est la partition la plus riche et la plus concentrée de Strauss. D'une invention harmonique, d'un jaillissement mélodique continus, c'est aussi la seule œuvre de Strauss où chaque mot chanté sur la scène peut et doit être compris. C'est, sur ce plan, une œuvre aussi importante et aussi significative que le *Pelléas* de Debussy, que le *Wozzeck* de Berg.

Pour la monter, l'Opéra-Comique a fait appel à un metteur en scène illustre, Rudolf Hartmann qui, dans son propre théâtre de Munich, a monté l'œuvre pour la première fois, il y a quinze ans, en collaboration étroite avec les deux auteurs. Sa mise en scène est d'une délicatesse et d'une vivacité extraordinaires : chaque touche est juste, chaque détail porte. C'est le modèle d'une « régie lyrique », prenant son appui sur la musique autant que sur le poème, dans un beau décor et d'éclatants costumes de Romain Erté.

Hartmann a trouvé, chez nos artistes, des concours de premier ordre. La représentation est supérieure à celle de Munich, par sa vie. Ségala, Jobin, Froumenty, Roux, Massard, Berton se sont surpassés. La traduction française de Gustave Samazeuilh ne laisse échapper aucune nuance de l'original. Et au pupitre, Georges Prêtre a animé l'orchestre et le plateau avec une passion qui nous changeait agréablement du fonctionnarisme régnant trop souvent en cet endroit.

TÉLÉVISION

Théâtre et catch

SOUCIEUSE d'élever le niveau de son répertoire dramatique, la Télévision française, en un mois, du 15 janvier au 1ᵉʳ mars, nous a présenté, mises en images par quelques-uns de ses meilleurs réalisateurs (Lorenzi, Prat, Cravenne, etc.) les huit pièces suivantes :

— *Brocéliande*, de Montherlant, dans les décors et avec les acteurs du Français.

— *Mangeront-ils ?* Une joyeuse pochade du père Hugo, excellemment interprétée par Serge Reggiani.

— *L'Alchimiste*, de Ben Jonson, l'auteur de *Volpone*.

— *Les serments indiscrets*, charmant Marivaux, décors et acteurs du Français.

— *La Belle au bois*, exquise et savoureuse fantaisie de Jules Supervielle.

— *Un chapeau de paille d'Italie*, étonnamment enlevé par Stellio Lorenzi.

— *Don Carlos*, drame historique de Schiller.

— *L'Habit vert*, de Flers et Caillavet, interprété par le tandem Serrault-Poiret.

Si toutes ces pièces n'offraient pas le même intérêt, si quelques-unes présentaient des longueurs et d'autres des maladresses dans la mise en scène, il n'en reste pas moins que ce mois théâtral télévisé était d'une qualité et d'une richesse rares.

Tel ne fut pas, cependant, l'avis d'une grande partie des téléspectateurs, qui bouda, qui renâcla, qui protesta. Seul *L'Habit vert* remporta tous les suffrages. Le reste fut jugé trop sérieux, idiot, insipide, nul (*sic*) et ridicule. Bref, la plus médiocre comédie de boulevard eût mieux fait l'affaire.

Car, hélas ! le « téléspectateur-moyen-qui-écrit » est un poisson dont l'eau est la médiocrité. Sorti de son eau, il étouffe et écrit à la T.V. pour crier son indignation.

Ce qu'il demande ? Du catch, et encore du catch, et toujours du catch. Et puis des films, bien sûr, car la plupart des téléspectateurs ne considèrent pas la T.V. comme un moyen d'expression en soi, mais comme le moyen idéal d'avoir le cinéma à domicile. Il serait infiniment facile à la Télévision française de contenter la catégorie des téléspectateurs qui manifestent avec un programme qui ne comprendrait que des films, du catch, encore des films, re-du catch.

Il se pose donc là un problème : faut-il flatter les goûts de la fraction du public séduit par la facilité, ou convient-il au contraire de tenter d'éduquer ce public en lui présentant des émissions qui visent un peu haut ? La Télévision française n'étant soumise à aucune contrainte publicitaire a les inconvénients de sa liberté (des budgets « pauvres »), mais aussi l'avantage de ne pas avoir à se préoccuper de contingences commerciales.

Le comble serait qu'elle vise volontairement plus bas que la plus basse des télévisions commercialisées.

CINÉMA

Le retour des Pieds-Nickelés

CE n'est pas un nouveau *Jour de fête*, mais c'est tout de même une heure de bonne récréation. Enfin un film comique français qui est autre chose que le pastiche d'une « série noire » ou la mise en conserve d'un spectacle du Palais-Royal ! D'après une ébouriffante histoire de « bidonistes », inventée par Albert Simonin, et qui rappelle autant les *Pieds-Nickelés* que Fellini. Avec un faux crack, un pseudo-entraîneur, un jockey qui ne connaît des champs de courses que les guichets du P.M.U. et un maquignon jobard. Et chacun de « pigeonner » le voisin avant de se faire « pigeonner » lui-même, selon →

À voir :

● **Courte tête** (les « bidonistes » du turf) ● **Ecrit sur du vent** (un mélo insolite) ● **Time in the sun** (Eisenstein au Mexique) ● **Guerre et paix** (Tolstoï quand même) ● **Une Cadillac en or massif** (à la manière de Capra).

Nous vous rappelons :

● **Lola Montès** (Studio 28) ● **Mitsou** (Reflets) ● **La Traversée de Paris** (Cinévog Saint-Lazare, Royal-Hausmann, Scarlet) ● **Un Condamné à mort s'est échappé** (Auteuil Bon Ciné) ● **Gervaise** (dans les quartiers) ● **Sous les toits de Paris** (Studio Bertrand) ● **La Poupée de chair** (Bonaparte, Cinéac Ternes) ● **Hellzapoppin** (Quartier Latin) ● **Jeux dangereux** (Celtic) ● **Le Muchacho** (Ursulines) ● **Noblesse oblige** (Ranelagh) ● **Amore** (Studio Parnasse) ● **Le Toit** (Studio Raspail) ● **Sourires d'une nuit d'été** (Agriculteurs) ● **La Mère** (Studio 43).

Vous en discuterez

SANS STYLE

BLANCHEC COLOMBES ET VILAINS MESSIEURS

Cinémascope de J. Mankiewicz, avec M. Brando et J. Simmons. (Colisée, Marivaux.)

C'EST une idée de comédie qui en vaut d'autres, celle de ce Don Juan de la pègre new-yorkaise pris à son propre piège. Il a parié qu'il « tomberait » la première « poupée » croisée dans la rue. Une « poupée » passe et c'est une gentille demoiselle embrigadée dans l'Armée du Salut. Et lui, au lieu de « tomber » la fille, tombe amoureux d'elle, et elle, au lieu de se perdre, sauve une âme en perdition.

Mais est-ce bien une idée de film musical ?

Et Marlon Brando, qui prête au héros de l'histoire son visage de jeune voyou pommadé et sa démarche de grand chat sauvage, est un merveilleux acteur. Mais est-ce un acteur de film musical ?

Et Joseph L. Mankiewicz, qui a tourné le film, est un réalisateur plein de talent qui sait aussi bien décrire les quartiers sordides de Chicago (La Maison des étrangers) que les milieux de théâtre de Broadway (Eve). Mais est-ce un réalisateur de film musical ?

C'est pour ces erreurs et pour quelques autres encore que Blanches Colombes et Vilains Messieurs, qui a demandé beaucoup de soins et coûté des fortunes, malgré un générique prestigieux, est en définitive un film raté.

Le film musical est un des genres cinématographiques les plus difficiles qui soient, celui qui réclame de ses auteurs les dons les plus particuliers. Gene Kelly, qui a rénové ce genre depuis la guerre, n'est pas seulement un bon comédien et un bon danseur. Il possède un pouvoir qui n'est qu'à lui de passer magiquement de la comédie à la danse et de rendre tout naturel un univers où l'on converse en chantant et où l'on chante à coups d'entrechats.

Il y a dans Blanches Colombes et Vilains Messieurs de bonnes scènes de comédie comme celle où Marlon Brando séduit l'exquise Jean Simmons, il y a des chansons à qui Frank Sinatra fera faire le tour du monde et des ballets « série noire » pleins de saveur et d'originalité. Il y a un grand déploiement de couleurs et de mouvements. Mais tout cela ne fait que s'additionner, se heurter et se détruire mutuellement. En vain on cherche l'élément catalyseur, ce style propre aux vrais films de music-hall qui fait que Bandwagon de Minelli ou Beau fixe sur New-York de Gene Kelly sont de petits chefs-d'œuvre.

Dans la poche de chaque Parisien, Dans le sac de chaque Parisienne
ALLO PARIS
L'HEBDOMADAIRE DU PARISIEN
La vie à Paris, tous ses spectacles et ses bonnes tables, vus "à la Parisienne"
TOUS LES VENDREDIS : 50 FR.

Elle est pimpante, elle est légère
Sémillante et vraiment française
Il n'est grincheux à qui ne plaise
La Revue des Folies-Bergère

LOUEZ VOS PLACES
AGENCE LA MADELEINE
OPE 07-60
BOULEVARD DE LA MADELEINE

Cabarets Dancings
AIGLON 11, rue de Berri - BAL. 44-31 Cab. Spect. 22 h., av. A. BABI
A la Romance Espagne et Sud-Amérique 11, rue Monsieur-le-Prince
AMIRAL Revue de ROGER PIERRE Réserv. à BAL. : 56-66
frede présente le CARROLL'S 36, rue de Ponthieu - ELY. 46-40
Chez Plumeau LES GUARANIS Pl. du Tertre - MON. 70-67
CLUB des CHAMPS-ELYSÉES THE tous les jours Soirées : mercr., jeudi, vendr., samedi, dim.

Le SEXY 68, rue Pierre-Charron BAL : 25-18 Marcel AMONT
Puerta del Sol MUSIC-HALL ESPAGNOL 52, RUE PIERRE-CHARRON
ROYAL LIEU 2, rue des Italiens TAI. 43-88 THÉ ET SOIRÉE DANSANTS
Restaurants
LIDO UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE ELY. 11-61 21 h. DINER DANSANT ELY. 11-62 23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"
ERMITAGE des LOGES - Tél. 435 St-Germain Week-ends - THES DANSANTS - Dim. et F.

LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLÉ (ÉTOILE) ÉTO. 52-49
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes font partie des déjeuners et dîners à 1500 frs avec VODKA A VOLONTÉ
avec saumon et caviar : 2250 fr.

les meilleures règles du comique et de la morale réunis.

Cela est raconté par Norbert Carbonneaux avec une alerte bonhomie, comme au bon vieux temps de Max Linder. On ne lésine pas sur les gags, on ne les laisse pas trainer trop longtemps non plus. On laisse aux acteurs la bride sur le cou, mais on a eu soin de n'aligner dans la course que les plus aptes à leur emploi.

Et ils sont tous drôles, même si leurs trucs sont un peu éventés: Darry Cowl avec ses bafouillements, de Funès avec ses colères, Jacques Duby avec ses ahurissements, Jean Richard avec ses grasseyements satisfaits. Fernand Gravey surtout, l'entraineur-bidon, qui retrouve tout d'un coup l'irrésistible sérieux de Max Linder précisément.

Avec un peu plus de moyens, Norbert Carbonneaux aurait fait un film encore meilleur. Il faut espérer que le succès de *Courte tête* (1) lui ouvrira tout grands les portefeuilles des producteurs. Car il est avec Jacques Tati le seul espoir actuel du cinéma comique français.

Long feu

C'est à Albert Simonin encore qu'on doit les dialogues de *Le Feu aux poudres* (2). Mais sa verve ici est insuffisante à faire passer cet interminable règlement de comptes entre policiers modèles et trafiquants d'armes.

Henry Decoin, le réalisateur, a voulu faire sobre, un peu comme Dassin dans son *Rififi*. Mais il n'a réussi qu'à faire ennuyeux. Ce n'est pas tout à fait sa faute, empêtré comme il l'était dans une histoire aussi conventionnelle qu'invraisemblable.

Une seule petite idée : l'utilisation de bandes de magnétophone truquées pour faire tomber les trafiquants dans un guet-apens. Quelques beaux paysages des Causses. Des acteurs solides (Pellegrin, Peter Van Eyck, Daniel Moreno, Françoise Fabian). Mais comme tout cela est inutile !

(1) *Vivienne, Scala, Balzac, Helder.*
(2) *Rex, Normandie, Moulin-Rouge.*

VARIÉTÉS

Avec oreille et sans voix

Un physique souffreteux, une voix blanche, des gestes nerveux, Charles Aznavour est cette semaine la tête d'affiche de l'Olympia, où on l'applaudit en hurlant de joie. Ce chanteur sans charme, aussi peu doué pour le music-hall qu'un tragédien de l'Odéon, perdu sur la scène avec ses cinquante kilos et sa petite taille (1 m. 62) séduit les foules, reçoit des lettres d'amour et des propositions de films. Il n'a pas de présence, il n'a pas d'allure, il a seulement un don très rare. Il sait faire des chansons. N'importe qui les chanterait mieux que lui, mais Aznavour prétend que s'il ne les chantait pas, personne n'aurait envie de les lui prendre.

Car il sait très bien ce qu'il vaut, ce petit Aznavourian, né d'un Arménien chanteur d'opérette sans cachet et d'une comédienne sans contrat ; il sait très bien qu'il n'a jamais appris la musique et qu'il compose ses harmonies au petit bonheur de l'oreille ; il sait qu'il a quitté l'école après le certificat d'études pour vendre des journaux ou livrer des gâteaux et que s'il écrit des paroles émouvantes, c'est parce qu'elles lui sortent tout droit du cœur.

A 33 ans, il a déposé à la Société des Auteurs 250 chansons qu'il a composées un peu partout, en suivant de très près, avec une machine à écrire et un magnétophone, les méandres de son inspiration. Dès qu'il a une idée, il l'enregistre, la note et l'oublie. De temps en temps, il fait le tri et il crée : *Et bâiller et dormir, Sur ma vie, Je veux te dire adieu, Vivre avec toi* ou autres complaintes en forme de sanglots : *Je t'aime comme ça, A te regarder, On ne sait jamais* ou autres ballades en forme de soupirs.

Françoise Fabian
Trafic d'armes

Aznavour
Fabrique de larmes

Sa première chanson, il l'a écrite à vingt ans. Elle s'intitulait *J'ai bu* et eut le Grand Prix du Disque. La seconde s'appelait *Je hais les dimanches* et lui rapporta la confiance d'Edith Piaf qui l'emmena désormais partout avec elle. Quand Piaf épouse Jacques Pills, Aznavour rencontre l'accompagnateur de Pills, un nommé Gilbert Bécaud. C'est à eux que ce mariage a le plus profité. Ensemble, ils lancent un style : l'hystérie rythmée. Aznavour va parler de « reins qui se cambrent », de « corps enlacés sur des draps froissés », Bécaud se démène aux cadences du démon : *Viens, viens, viens.*

Tout cela serait peut-être aussi fabriqué que le « R'n R' » si Aznavour n'était le meilleur compositeur révélé depuis dix ans.

EXPOSITIONS

Peinture et peinturage

Le critique Marcel Zahar a découvert, la semaine dernière, dans son Littré, que la peinture contemporaine devait être classée en deux catégories :

La « peinture » proprement dite, qui correspond à l'art figuratif normal, et le « peinturage », qui englobe l'art dit abstrait comparable à ces nuages qui, selon Baïf, « paroissent enflammés de meslez peinturages ».

Ceux qui aiment le bon « peinturage » ne manqueront pas de voir l'exposition de Singer (1) dont les couleurs aérées se balancent avec la grâce des mâtures dansant sur l'eau des ports qui l'inspirent, ni celle de l'élégant et inventif Bertini (2) ou du fougueux Alleyn (3).

Ceux qui préfèrent la « peinture » iront voir les toiles de J.-J. Morvan (4). Elles témoignent d'un talent certain, mais cependant plus « juste » dans ses gouaches que dans ses huiles.

Sans scrupule

Reste l'exposition de La Nouvelle Vague (5) qui groupe une cohorte de jeunes décidés à redonner au public le goût de l'art figuratif. Leurs intentions sont pures. Leurs moyens le sont moins. La redite et la banalité seraient-elles, aujourd'hui, les seules mamelles de la « peinture », comme elles sont, trop souvent, celles du « peinturage » ?

Ceux qui verront le Musée de Besançon actuellement exposé à Paris, en sortiront plus optimistes, comme on sort d'une visite au Louvre. A regarder de près les toiles des grands maîtres, on s'aperçoit en effet qu'ils n'ont jamais cessé de mêler — sans aucun scrupule — peinture et peinturage.

Car la peinture, au sens large du terme, n'est pas seulement une question de mot, d'école ou d'intention. C'est avant tout une affaire de goût, de qualité technique et, si possible, de génie. Du moins en ce qui concerne les œuvres qui nous sont restées des siècles précédents et celles d'aujourd'hui qui survivront à notre époque.

(1) Galeries Lorenceau, 18, rue La Boétie ; (2) Kamer, 90, boulevard Raspail ; (3) du Haut Pavé, quai de Montebello ; (4) Saint-Placide, rue Saint-Placide ; (5) Framond, 3, rue des Saints-Pères.

LA BRUYERE-Dir. VITALY
SUZANNE
FLON
LE MAL COURT

BLIER et

Depuis deux ans, François Périer et Bernard Blier, deux grands comédiens, deux grands amis aussi depuis le temps déjà lointain (1938-39) où ils essuyaient ensemble le fond de leurs premiers pantalons sur les chaises du Conservatoire, avaient une idée: s'en aller en province raconter à tous les amoureux du théâtre leurs souvenirs et tous les petits secrets d'une profession toujours parée d'un mystérieux prestige.

Mais l'un jouait, l'autre tournait : impossible de trouver les dix jours nécessaires à l'expédition. Ce projet pourtant est devenu aujourd'hui une réalité. Dimanche, Périer et Blier partent pour Clermont-Ferrand commencer une série de causeries dialoguées dont ils ont bien voulu réserver aux lecteurs de L'Express la première audition.

Bernard Blier. — Y a-t-il une vocation théâtrale ? Pas toujours.

Une vocation est à mon avis une chose que l'on découvre en faisant de l'autocritique, beaucoup plus tard, quand on se dit, après une représentation réussie, que l'on fait le métier que l'on a choisi et que l'on a la chance que cela marche. A ce moment peut-être on peut dire : c'était une vocation.

Mais à 16 ou 18 ans, il est très difficile de se regarder dans une glace en se disant : j'ai la vocation.

Je crois plutôt qu'il existe un désir moral et aussi physique qui doit être inconscient, de s'échapper, d'être autre chose, d'entrer par une autre porte de service, d'autres activités, cela ressemble à une évasion, voire à une fugue.

★

François PERIER. — Je crois que nous avons bénéficié des premières réactions favorables de ce que l'on appelait les familles bourgeoises.

Aujourd'hui cela a beaucoup évolué. Il est devenu normal d'entendre un père, et surtout une mère, vous dire éplorée : « Je suis effondrée, ma fille ne veut pas faire de théâtre. »

Pierre Fresnay m'a cité une lettre d'un monsieur qui lui disait: « Je vous signale que ma femme est très jolie, elle a 28 ans, elle a deux enfants, je n'y arrive pas avec mon salaire, pouvez-vous lui faire faire du théâtre ? Elle n'en a pas envie, mais je pense que cela arrondira nos revenus. »

La tradition veut que l'on débute dans des rôles de grand-père ou de grand-mère avec un maquillage qui tient de la poupée et du clown. Moi j'ai débuté dans un rôle de mon âge. Je pense avec le recul que c'était bon signe. A vrai dire, j'avais déjà paru en scène à l'âge de 15 mois, je n'en parlerais pas, si ce n'avait été un rôle admirable: « L'Enfant Jésus ». Une grand-tante à moi présentait, dans les cercles catholiques, des tableaux vivants évoquant la vie du Christ où figurait mon père. Un jour on me prit moi-même dans le tableau de la crèche pour remplacer l'enfant qui tenait le rôle.

On m'a affirmé qu'au moment où mon père s'est incliné devant moi, j'ai crié : « Papa », ce qui a produit un effet navrant, car mon père figurait un berger et non un saint Joseph.

Bernard Blier. — Ainsi, tu as débuté en amateur. Et moi, mon premier professeur fut une aimable sociétaire de la Comédie-Française — taisons pudiquement son nom — qui prenait à l'époque cinquante francs (Poincaré) pour me faire travailler, une heure, des textes qui en réalité

EXPOSITIONS

ALEX MAGUY
GALERIE DE L'ELYSEE
60, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS
ACTUELLEMENT
PREMIERE EXPOSITION DE
BOSCO
DU 8 MARS AU 23 MARS 1957

GALERIE BOLER
237, r. Saint-Honoré (près place Vendôme)
Les Maitres de la Peinture
400
REPRODUCTIONS
SUR TOILE
BREVET TREMOIS - DE MUNTER
TOILES DE 4.000 A 25.000 FRANCS

GALERIE de FRANCE, 3, Fg-St-Honoré
JACOBSEN
LES POUPEES

GALERIE DE SEINE
24, rue de Seine - DAN. 91-31
PIERRE CADIOU
Vernissage 8 mars

Galerie MAEGHT
D'APRES NATURE
DESSINS INEDITS DE
André DERAIN
Vernissage le vendredi 8 mars

Marcel GUIOT - 4, rue Volney
LESTRILLE
Vernissage le 8 mars

GALERIE CARDO-MATIGNON
32, avenue Matignon - PARIS (8e)
ROBIATI
9 au 23 mars

PÉRIER : On va tout vous raconter...

BERNARD BLIER ET FRANÇOIS PÉRIER
« Ça ne vous ennuie pas de faire la même chose tous les soirs ? »

la faisaient travailler, elle. Je m'explique. Je lui donnais la réplique dans des scènes qu'elle devait apprendre pour son propre compte. C'est ainsi que j'ai su entièrement et plus vite qu'elle d'ailleurs *Le Baiser* de Théodore de Banville, un rôle de Jean Weber, Ernest de *L'Amour veille*, un rôle de Victor Boucher, Horace de *L'Ecole des Femmes*, etc.

François, qui se souvient de mon physique à cette époque, pourra jurer sur l'honneur qu'en aucun cas je ne pouvais espérer jouer ces rôles un jour, même au cinéma.

★

François PERIER. — J'ai travaillé, moi, avec René Simon. Pas une stariet ou un postulant comédien n'ignore son nom à Paris. Je ne puis l'évoquer sans songer à l'aveu du Dr Knock : « J'hésite à me regarder dans une glace de peur de formuler un diagnostic. »

Dès que René Simon aperçoit un être humain, il lui étiquette sa place théâtrale et je l'ai entendu répondre une fois à un élève présenté par sa mère : « Jeune homme, je ne crois pas que vous soyez fait pour ce métier, mais par contre votre mère est une Marguerite Pierry qui s'ignore. C'est un peu tard pour elle, mais c'est dommage pour le théâtre. »

BERNARD BLIER. — Mes parents désiraient que j'entre au Conservatoire national d'art dramatique qui était pour eux une école étrange placée entre Normale supérieure, le Cirque Médrano, l'Ecole des Chartes et la Comédie-Française.

Nous gardons tous le premier papier où la société admet que vous pouvez officiellement devenir un acteur et que vous êtes reçu au Conservatoire ; comme son nom l'indique, le Conservatoire sert à mettre en conserve les traditions artistiques.

Un des charmes du Conservatoire était d'entendre à longueur de journée les chanteuses d'opéra opérer leurs gammes dans des tumultes wagnériens ; ce qui faisait dire à Louis Jouvet : *« Encore une que l'on assassine, je croyais qu'on l'avait achevée la semaine dernière. »*

Imaginez par là-dessus un fond sonore de Haendel et de Vivaldi. C'est dans cette atmosphère que nous avons connu au Conservatoire nos maîtres, nos patrons, nos professeurs, les vrais. C'étaient Mme Dussane, Georges Le Roy, Louis Jouvet et André Brunot.

François PERIER. — Le choix définitif d'un professeur est le moment le plus important de la carrière d'un comédien. Tout son avenir en dépendra, il peut se tromper plusieurs fois, mais il doit absolument trouver un patron, il doit provoquer son intérêt, mériter ses encouragements, comprendre son enseignement en subissant ses influences. Enfin, l'élève doit dans tous les cas adorer son professeur.

★

BERNARD BLIER. — Je ne crois pas exact le mot de Tristan Bernard qui disait : *« L'auteur écrit une pièce, le comédien en joue une seconde et le public en voit une troisième. »*

C'était peut-être vrai autrefois, cela ne l'est plus de nos jours.

Pendant les dernières répétitions et au moment de la découverte de la vérité, l'auteur est étonné et ému et nous regarde absolument comme la mère voyant son enfant marcher pour la première fois.

François PERIER. — Autrefois, les troupes du Conservatoire ne répétaient pas ou presque pas. Se méfiant de leurs camarades qui étaient bien souvent des adversaires, chacun arrivait à la première représentation sans savoir ce que ferait le voisin.

Il n'existe plus de nos jours de ces comédiens confidentiels aux répétitions et tonitruants ou inattendus les soirs de générale.

L'influence de metteurs en scène tels qu'Antoine Gémier, ceux du Cartel et de nos jours Bernstein, Rouleau, Mercure, Meyer, Ducreux, Vilar, Fresnay, J.-L. Barrault, Pierre Dux ont tué ces pratiques qui étaient déshonorantes.

BERNARD BLIER. — Pourquoi ne pas dire ce que nous pensons des répétitions générales ? Les critiques sont là, bien sûr, mais c'est leur métier et puis il leur arrive de temps en temps d'écrire de bons articles, mais il y a les invités, ceux qui ne paient jamais au spectacle, qui n'ont jamais à choisir puisqu'il leur suffit de répondre à des invitations, qui vont au théâtre cent fois par an, qui viennent en sachant ou plutôt en croyant savoir ce qu'ils vont voir, ceux-là ne remplissent aucune des conditions du vrai public et l'on arrive à ce paradoxe : la représentation générale est une représentation unique au lieu d'être une représentation-type, car ce climat augmente affreusement notre trac et le transforme.

★

François PERIER. — Il est peut-être utile de vous dire un mot du trac. Ce fameux mal qui répand la terreur.

Le trac physique est le plus dangereux, car ses effets sont variés et inattendus. Cela va du hoquet permanent à la paralysie totale. Tous les acteurs ont le trac. Ceux qui disent ne pas l'avoir sont de merveilleux menteurs ou de piètres comédiens.

Une jeune actrice s'étonnait un jour des craintes de Mme Sarah Bernhardt, en lui affirmant qu'elle, elle n'avait pas le trac. Sarah Bernhardt lui répondit : « Profitesen, tu verras quand tu auras du talent. »

Le trac cinématographique existe aussi, mais il est facile à combattre, il suffit de ne pas aller voir ses films.

BERNARD BLIER. — Une question qu'on pose toujours au comédien : *« Cela ne vous ennuie pas de faire tous les soirs la même chose ? »* Eh bien ! non, cela ne nous ennuie pas, cela n'est jamais la même chose, beaucoup moins que dans n'importe quelle autre profession.

Nous dépendons pour cela trop de vous, nous dépendons de votre humeur, de vos possibilités, des journaux du soir, des cours de la Bourse et aussi de votre température conjugale.

Il ne faut pas cependant que nous oubliions de vous dire que nous jouons pour vous et seulement pour vous et que rien n'est plus dangereux que des comédiens qui, croyant jouer pour un public, jouent pour eux.

Nous sommes très influencés dans la vie par les rôles que nous jouons. Au XVIII[e] siècle, les plus grands succès ne se jouaient que cinquante fois, encore pas à la suite. Nous, il nous arrive de jouer une pièce deux ans, même plus. François, que je connais bien, n'était pas le même quand il jouait *Les J3* et *Les Mains sales*. La gravité d'un rôle marque le comédien, arrive même à modifier sa silhouette, son style de vie, ses réflexes.

Par exemple, j'étais de bien meilleure humeur quand je jouais *Le petit café* de Tristan Bernard, qu'en jouant *Victor* d'Henry Bernstein. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais c'est un fait. J'ai joué *Le Crime parfait* pendant deux ans et je n'ai jamais tué personne. Mais j'y ai pensé, simplement.

★

François PERIER. — Il existe deux popularités différentes : celle du cinéma et celle du théâtre. La popularité cinématographique paraît mineure, elle est sujette à des fluctuations variées, provoquées par le succès financier, l'aspect physique, le degré de sympathie du rôle.

BERNARD BLIER. — Non, la popularité cinématographique, quand elle est de bon aloi, est tout aussi respectable qu'une autre... Bien souvent elle est un atout supplémentaire à celle du théâtre, atout que n'ont pas connu nos aînés.

En fait, il y a deux façons de jouer la comédie : la bonne et la mauvaise, tout le reste est littérature, le cinéma existe et comment !

François PERIER. — On demande à l'acteur du cinéma à peu près les mêmes performances qu'à celui du théâtre : servir une situation dramatique, dire un texte, en un mot exprimer des sentiments qui ne sont pas les siens. Il y a une technique professionnelle différente peut-être, mais cette différence est très légère.

Il se peut que la génération précédente ait eu à apprendre cette « technique ». Avec la naissance du cinéma parlant, on a vu d'ailleurs que seuls ont survécu les acteurs de théâtre.

BERNARD BLIER. — Ne me dites pas que Raimu, Harry Baur, Fresnay, Boucher, Jouvet, Michel Simon, André Lefaur et beaucoup d'autres sont des acteurs de cinéma, ils ont fait du cinéma parce qu'ils étaient de merveilleux acteurs, de grands acteurs de théâtre, le cinéma a eu besoin d'eux pour raconter des histoires...

★

François PERIER. — A la scène ou dans un film, il arrive parfois qu'un acteur et un auteur se « rencontrent ». Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est la chance qui permet à un comédien de trouver un rôle qui colle comme un gant et à l'auteur de créer un personnage qui épouse exactement les qualités et les défauts d'un acteur ; il est facile de citer des exemples fameux : Raimu et le César de Pagnol, Jouvet et le Dr Knock, etc. Quand ces personnages sont réussis, il est très difficile à l'acteur de s'en séparer, d'ailleurs peu d'entre eux cherchent à le faire, pour provoquer une autre rencontre.

BERNARD BLIER. — C'est là que nous pouvons parler de la différence qui existe entre l'acteur et le comédien. Si l'on part du principe que l'acteur est le monsieur qui, se servant de ses qualités et de ses défauts, ramène chaque personnage, chaque rôle à ses propres possibilités sans jamais s'en écarter, il faut bien admettre alors que le comédien est un autre monsieur, très différent, qui change de style, de genre, de tonalité, voire de silhouette, pour se transformer à chaque création en un nouveau personnage qui n'est pas lui, mais le personnage qu'a voulu l'auteur et c'est là à mon humble avis qu'existe la vraie grandeur de notre profession.

Jean Giraudoux a défini la vraie mission de l'acteur :

« Faire avec des inquiets des heureux, avec des anxieux des calmes, avec des indifférents des passionnés. »

On vous en parlera :

Einstein et le sceptique

E = mc²

par Pierre Boulle. Edit. Julliard. 228 page, 550 francs.

PIERRE BOULLE

E = mc² est l'équation-sésame de la physique relativiste. C'est aussi le titre choisi par Pierre Boulle pour un nouveau recueil de récits que l'on ne manquera pas de rapprocher de ces « Contes de l'Absurde » qui valurent à leur auteur le Grand Prix de la Nouvelle. La « science-fiction » est en effet la source d'inspiration commune à ces deux ouvrages, toutefois les deux œuvres se distinguent par un changement de registre immédiatement perceptible.

Dans les « Contes de l'Absurde », la S.F. avait simplement pour rôle d'amorcer le déroulement logique, inéluctable d'une situation paradoxale ; « Une nuit interminable », « Le poids d'un sonnet » se bornaient à être de brillants exercices de virtuosité. Les quatre nouvelles qui composent « E=mc² » laissent pressentir un autre objectif.

Une nuit de noces

Une seule d'entre elles (« Le Miracle », curieux drame de conscience d'un prêtre incapable de croire au miracle qu'il a accompli) n'appartient pas à la littérature d'hypothèse. Une autre est une parodie de la science-fiction, un divertissement où l'auteur s'amuse à imaginer une situation qui, pour banale qu'elle soit, n'avait pas encore été abordée par les spécialistes du genre : une nuit de noces... dans un milieu dénué de pesanteur !

Mais c'est avec « Les Luniens » et surtout avec « E=mc² ou le roman d'une idée » qu'apparaît l'originalité du conteur. La première de ces nouvelle narre la rencontre sur la Lune de deux expéditions, l'une américaine, l'autre soviétique. Pierre Boulle a réussi un petit récit plein d'un humour souriant et en même temps une critique dévastatrice de tous nos préjugés politiques et sociaux.

Fleurs d'uranium

Satire impitoyable de la science, « Le roman d'une idée » est de la même encre. Nous sommes sur une sorte de « Terre bis » où le principe relativiste de l'équivalence matière-énergie est appliqué... à l'envers. Einstein en personne et ses disciples, pacifistes, mystiques et qui ont de leur mission une conception quasi religieuse, s'efforcent en effet d'intégrer la matière à partir de l'énergie : la destruction est, bien sûr, une notion inconcevable à leur esprit. L'expérience a lieu au-dessus d'Hiroshima : nouvelle Arche d'Alliance, les fleurs d'uranium synthétique pleuvent sur la ville élue pour être le théâtre de la réconciliation de l'homme et de la science, la submergent et l'anéantissent. « Dieu est témoin que je n'ai pas voulu cela ! » conclut le responsable de l'expérience.

Ce « conte moral » qui proclame l'irresponsabilité des hommes de science et affirme que la science elle-même est intrinsèquement perverse n'est plus un jeu intellectuel innocent ; l'irrévérencieux sceptique des « Contes de l'Absurde » se rapproche dangereusement du nihilisme. D'un nihilisme ironique et sans frénésie qui, armé de la seule logique, sape l'un après l'autre tous les mythes grâce auxquels l'homme peut conserver quelque espoir d'être un jour sauvé.

Cette œuvre, spirituelle et intelligente, écrite dans une langue précise, montre quelles ressources la littérature d'hypothèse est capable d'offrir à qui sait voir en elle autre chose qu'un passe-temps.

« Dès que je serai divorcé, chérie, je reviendrai. »
(New Yorker.)

ESSAIS

Rodrigue sans Chimène

CORNEILLE

Edit. L'Arche, 156 p. 360 fr.

Le personnage qui vit dans le rêve féodal abstrait est condamné à mourir. Seul un roi idéal peut le sauver de sa détresse.

C'est selon B. Dort, le conflit fondamental des pièces de Corneille.

Bernard Dort prétend décrire la tentative de Corneille pour « traduire son époque sur la scène ». Il se réfère souvent aux suggestions de Lucien Goldmann dans « Le Dieu caché » dont la publication fit quelque bruit puisqu'elle voulait expliquer Racine à partir de la politique religieuse du jansénisme. Il n'est pas certain cependant que l'on puisse utiliser les suggestions de Goldmann comme des grilles capables d'expliquer toutes les œuvres d'art et toutes les périodes de l'histoire.

B. Dort pose bien le drame des personnages de Corneille, leur montée joyeuse vers un monde politique de plénitude et de joie, puis leur dégénérescence, mais il mutile étrangement Rodrigue ou Cinna : il est singulier que, dans cet ouvrage sur Corneille, l'amour occupe une si faible place. On aimerait renvoyer l'auteur à certains livres de Charles Péguy que son essai ne fait point oublier. On aimerait aussi renvoyer Dort, qui cite Lukacs à travers Goldmann, à ce que ce philosophe écrit de l'amour en littérature : qu'il représente un accroissement d'être.

Faute de cette expérience, essentielle chez Corneille comme dans toute tragédie, Rodrigue ou Nicomède s'assombrissent : nous n'en voyons que la « part maudite », l'effort abstrait pour conquérir une vie qui paraît, en somme, assez vide ! L'indiscutable richesse de certaines analyses de Dort ne réussit pas toujours à nous faire comprendre pourquoi Corneille était Corneille. Parfois, on a l'impression qu'il s'agit d'un penseur et non d'un poète. Comme dans une pièce de Strindberg, nous ne voyons que des personnages impuissants luttant contre leur impuissance, des marionnettes luttant contre des fantômes.

ÉTRANGER

Journaux et alphabets

PENDANT plus d'un demi-siècle, George Bernard Shaw a amusé et agacé ses contemporains. Mort il y a six ans, il continue à préoccuper les milieux littéraires et judiciaires par son testament.

Ce testament avait, en effet, prévu que la majeure partie de son héritage serait consacrée à une fondation charitable, destinée à transformer l'alphabet britannique en un alphabet phonétique. Shaw avait même trouvé les lettres de cet alphabet, composé de quarante signes qui représentent les lettres de l'alphabet phénicien, vues à l'envers.

Personne ne s'était trop soucié de cette clause, car les fonds laissés par Shaw étaient plutôt maigres. Mais brusquement, quelques-unes de ses pièces connurent un succès considérable à Broadway et on s'aperçut que le fonds destiné à cette lutte phonétique se chiffrait à 800 millions de francs.

Le British Museum, qui devait hériter d'une partie de la fortune de Shaw, introduisit une demande en nullité, arguant que la propagande pour l'alphabet phonétique ne constitue pas une donation charitable, dans le sens de la loi britannique. Et le tribunal a annulé ce legs de Shaw qui, pourtant, attachait une importance capitale à cette idée qu'il avait qualifiée, dans les dernières années de sa vie, comme « la proposition la plus sérieuse de mon existence ».

Cholokhov n'est pas d'accord

MIKHAIL CHOLOKHOV

MIKHAIL CHOLOKHOV, l'auteur du « Don paisible », le meilleur roman russe publié depuis la révolution de 1917, vient d'être interviewé par l'organe central du parti communiste hongrois « Népszabadság ».

Interview peu conformiste s'il en fut. Dès le début de l'entretien, Cholokhov « inquiet, se renseigne pour connaître l'actuel lieu de séjour et l'activité actuelle de ces écrivains hongrois qui ont critiqué courageusement et honnêtement les erreurs de Rakosi ».

Le correspondant du journal de Budapest répond d'une façon embarrassée qu'il « a entendu que certains de ces écrivains se sont rendus à l'étranger. D'autres se trouvent en prison. J'ignore ce que sont devenus la plupart d'entre eux ».

Alors Cholokhov s'explique : « Celui qui est coupable mérite d'être puni. Mais l'enseignement le plus profond pour un écrivain consiste dans la reconnaissance de ses erreurs. Il faut lui donner cette possibilité. C'est en pleine liberté qu'un écrivain doit réfléchir sur ce qui était juste et sur ce qui était erroné dans son activité. »

Le correspondant, de plus en plus gêné, parle alors d'un article paru dans la « Literatournaia Gazeta » où un écrivain hongrois strictement inconnu reconnaît globalement la culpabilité des intellectuels de son pays. Mais Cholokhov se méfie et demande : « Qui est-ce ? Est-ce un écrivain ? » Et lorsque le journaliste hongrois est obligé d'avouer : « Autant que je sache, non », Cholokhov conclut :

« Ce qui serait intéressant, c'est l'opinion d'un écrivain, comment, lui, il expliquerait tout cela. »

LA COLLECTION LITTÉRAIRE LA MOINS CHÈRE DU MONDE

La Bibliothèque Mondiale vient de battre un record de prix et de goût, elle édite sous une présentation raffinée les meilleurs ouvrages des écrivains classiques et contemporains et vous les livre à domicile au prix moyen de 125 francs.

Écrivez à la Bibliothèque Mondiale, 8, r. de Berri, Paris-8e, serv. EX-19. Contre trois timbres de 15 fr., vous recevrez un ouvrage de 250 pages de cette collection et une documentation détaillée des volumes parus et à paraître.

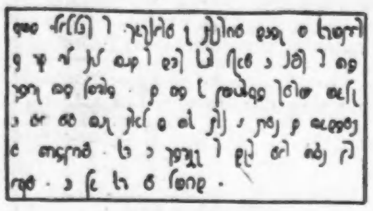
UN TÉMOIGNAGE CAPITAL...
MARC BLOCH
L'ÉTRANGE DÉFAITE
Témoignage écrit en 1940
NOUVELLE ÉDITION enrichie de textes inédits
Un vol. in-16
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
...CELUI DU GRAND HISTORIEN fusillé par les Allemands en 1944

LA NEF
Revue mensuelle illustrée
En vente chez tous les marchands de journaux

AU SOMMAIRE DE MARS
- Maurice Duverger répond à Thierry Maulnier.
- Les journalistes parlementaires jugent Mendès France.
- UN DOCUMENT : Comment le sultan Ben Arafa renonça au trône chérifien.
- Une étude complète sur l'EURATOM.

Mais ce n'est pas seulement son héritage financier, c'est aussi son héritier intellectuel qui fait jaser cette semaine les journaux britanniques. Colin Wilson, ce jeune homme de vingt-cinq ans qui fit sensation, il y a quelques mois, en publiant « L'Outsider », un essai consacré aux grandes tendances de la littérature contemporaine (voir *L'Express* du 3 août 1956) où il considérait Shaw comme un des hérauts de la littérature de demain, a fait sensation par la publication, bien involontaire, de son journal intime.

Colin Wilson, qui est en train de divorcer, a déjà choisi sa seconde femme, au grand déplaisir des parents de celle-ci. Un soir, le père indigné fit



Le rêve de Shaw
Un alphabet pour 800 millions

irruption chez l'écrivain et emporta son journal intime pour le soumettre à la police afin de la convaincre de l'irresponsabilité du futur mari de sa fille. Toute la presse britannique a fait des gorges chaudes d'un passage particulièrement incendiaire : « Il est extraordinaire que ma célébrité ait correspondu à celle de James Dean, Elvis Presley, etc. Comme Joyce et les dadaïstes, j'ai toujours désiré être vénéré. Je dois vivre plus longtemps que quiconque avant moi. Je suis l'homme le plus sérieux de mon époque ».

CAMUS A 100 EXEMPLAIRES

« LES essais qui sont réunis dans ce volume ont été écrits en 1935 et 1936 (j'avais alors vingt-deux ans) et publiés un an après, en Algérie, à un très petit nombre d'exemplaires. Cette édition est depuis longtemps introuvable, et j'ai toujours refusé la réimpression de « L'Envers et l'Endroit ».

« L'Envers et l'Endroit » d'Albert Camus vient toutefois d'être réédité, avec une préface inédite, par J.-J. Pauvert, à un nombre extrêmement limité d'exemplaires (cent). Il est rare qu'un auteur accepte de laisser rééditer une de ses œuvres de jeunesse considérée longtemps comme maudite. Ainsi Gide a-t-il toujours catégoriquement refusé de republier les « Poésies d'André Walter ».

Mais pour certains (Brice Parain par exemple), « L'Envers et l'Endroit » est le meilleur livre de Camus. Pour Camus lui-même, ce mince recueil d'essais est le reflet de la « source unique qui alimente ce qu'il est et ce qu'il dit au long de sa vie », sa pierre de base. Il n'a de plus chère ambition que de le récrire mieux, et peut-être même, ajoute-t-il, n'y arrivera-t-il plus jamais. C'est un peu pourquoi il a consenti à cette réédition. « Si malgré tant d'efforts pour édifier un langage et faire vivre des mythes, je ne parviens pas un jour à récrire « L'Envers et l'Endroit », je ne serai jamais parvenu à rien ; voilà ma vraie conviction. »

Albert Camus
Un homme de morale

« L'Envers et l'Endroit », 65 pages, contient cinq courts essais.

Dans le premier, « *L'Ironie* », trois personnages — des vieillards plus terribles que ceux de Tchékov puisque c'est un jeune homme qui s'interroge avec angoisse sur eux et à leur place — apparaissent et disparaissent dans une lumière crue, les uns après les autres, comme sans raisons. « Tout cela ne se concilie pas ? La belle vérité. Une femme qu'on abandonne pour aller au cinéma, un vieil homme qu'on n'écoute plus, une mort qui ne rachète rien, et puis, de l'autre côté, toute la lumière du monde. Qu'est ce que ça fait si on accepte tout ? »

Justice et amour

« *Entre oui et non* » exprime cette fascination devant ce qu'il faut accepter ; fascination qui mène à l'absurde. Ici, ce qui fascine l'auteur, c'est sa mère, une pauvre femme de ménage figée en elle-même. Dans « *La mort dans l'âme* » nous trouvons Camus à Prague et en Italie, où il vit seul et dépaysé ; sans pouvoir y cueillir de nouvelles vérités, « comme celui qui va mourir et le sait ne s'intéresse pas au sort de sa femme sauf dans les romans ». « *Amour de vivre* » nous promène aux Baléares, à Palma et à Ibiza.

Il s'agit toujours du moyen de « coller » au monde. Lorsqu'on voyage, on ne peut plus tricher, dire : « Ma femme est morte mais par bonheur j'ai un gros paquet d'expéditions à rédiger pour demain. » Le dernier essai enfin, « *L'Envers et l'Endroit* », rapporte l'histoire d'une femme qui rend tous les jours visite au caveau qu'elle s'est acheté et finit par y passer en compagnie de la mort presque toutes ses journées.

Tout cela, Camus craignait de l'avoir livré avec trop de maladresse et de désordre « cela, c'est-à-dire une vieille femme, une mère silencieuse, la pauvreté, la lumière sur les oliviers d'Italie, l'amour solitaire et peuplé, tout ce qui témoigne, à mes propres yeux, de la vérité... l'admirable silence d'une mère, et l'effort d'un homme pour retrouver une justice ou un amour qui équilibrent ce silence ».

Un métier de vanité

Pour justifier cette réédition, il a écrit une préface de 27 pages qui est l'un des seuls textes où Camus parle explicitement de lui-même. Comment il a échappé, malgré sa pauvreté relative, à l'envie, au ressentiment et à la vanité. Cela a son intérêt et nous vaut quelques phrases percutantes : « ...Ces générales où se rencontre ce qu'on appelle avec insolence le Tout-Paris... » ; des confessions: « Le lieu où je préfère vivre et travailler (et chose plus rare, où il me serait égal de mourir)reste la chambre d'hôtel... », « Ma famille, qui ne savait même pas lire... » ; des aveux : « J'avouerai même, en acceptant d'être pris au mot, que le succès de quelques-uns de mes livres m'a toujours surpris », « Le métier d'écrivain, particulièrement dans la société française d'aujourd'hui, est en grande partie un métier de vanité... Je ressemble aux autres sur ce point », « J'essaye tant bien que mal, par exemple, d'être un homme de morale. C'est, hélas ! ce qui m'a coûté le plus cher ! », etc.

Il y a aussi dans cette préface une phrase à laquelle il est plus difficile de souscrire. « A 22 ans, sauf génie, on sait à peine écrire. » « L'Envers et l'Endroit » prouverait pourtant le contraire : malgré quelques afféteries, des intellectualismes, un renvoi pédant à Barrès, etc., le style est éblouissant, doux, chaud, émouvant. Certains passages (« L'hôpital a encore envoyé à la veuve un petit éclat d'obus retrouvé dans les chairs. La veuve l'a gardé. Il y a longtemps qu'elle n'a plus de chagrin ») sont aussi bons que les meilleures pages de « L'Étranger » et l'exigence d'Albert Camus est presque étonnante :

« A quarante ans, après vingt-cinq années de travail et de production, je continue de vivre avec l'idée que mon œuvre n'est même pas commencée. Dès l'instant où, à l'occasion de cette réédition, je me suis retourné vers les premières pages que j'ai écrites, c'est cela, d'abord, que j'ai eu envie de consigner. »

Michel GALL.

GUERRE

Il n'y a pas de victoire

Lettres de Stalingrad

Corrêa, 135, p. 390 francs

EN janvier 1943, les survivants de l'armée allemande qui combattaient devant Stalingrad apprirent un jour qu'un avion postal partirait le lendemain du dernier aérodrome qui fût encore en leur possession. Quelques milliers d'hommes furent prévenus, quelques milliers de lettres furent envoyées ce soir-là. Ceux qui les écrivaient savaient que c'était la dernière.

39 lettres

Par une dérision en quelque sorte parfaite, non seulement ces lettres n'arrivèrent jamais à leurs destinataires, mais il avait été décidé en haut lieu qu'elles ne leur seraient pas envoyées : le grand quartier général du Führer avait imaginé ce moyen pour s'informer du moral des troupes qu'il avait condamnées. A leur arrivée, les lettres furent saisies, classées selon leur « tendance ». La section « information » du quartier général les transforma en bilan, en courbes et en sondage d'opinion. Si bien que ces derniers adieux, ces cris de désespoir ou ces consolations furent adressés en fin de compte non pas aux mères, aux femmes ou aux pères, mais au Führer qui s'arrogeait ainsi le droit de recevoir de ceux qu'il faisait massacrer un ultime message qui ne lui était pas destiné.

Trente-neuf de ces lettres, retrouvées après la guerre, furent publiées et sont aujourd'hui traduites. On ne peut que regretter ce nombre infime, d'autant que, pour donner aussi au lecteur une idée du « moral de l'armée », on a dû procéder à un échantillonnage et qu'on a choisi celles qui représentaient les diverses « tendances » qui pouvaient s'exprimer alors au sein de la Wehrmacht. Passé cette gêne, le document est bouleversant.

Chaque lettre est l'expression d'un drame total, vécu seul ou en commun, avec les camarades ou avec les absents. Il y a la lettre de l'homme qui n'aime plus sa femme, mais qui lui écrit pourtant, plutôt qu'à celle pour qui il l'a quittée, quand il sait que c'est sa dernière lettre. Il y a les paysans qui pensent à leurs bêtes, les hommes qui pensent à leurs enfants et même ceux qui ne pensent à rien. Il y a aussi celles qui expriment quelque chose de plus grand qu'elles-mêmes.

Dieu est absent

Telle la lettre d'un soldat à son père, pasteur protestant, qui lance un dernier défi : « Sur la terre ne régnaient que le meurtre et la faim ; du ciel se déversaient les bombes et le feu. Seul Dieu était absent. » Il y a la lettre du jeune officier à son père, général, qui est une injure : « Il n'y a pas de victoire, mon général ! » Et le jeune homme annonce son intention de déserter. Il y a le pianiste dont les mains sont gelées, le jeune homme qui annonce à sa femme qu'on lui a coupé les deux jambes. Et il y a aussi la lettre de ce jeune officier, qui était un homme : « ... Depuis trois nuits, je pleure sur ce conducteur de char russe que j'ai tué... Les croix plantées devant Gumrak sur mes camarades à la bouche éternellement muette m'ont ébranlé. J'ai peur de ne plus jamais connaître un sommeil paisible, même si je reviens auprès de vous, si chers... »

On ne sait pas exactement ce qu'a déduit de ces documents la section « information » du quartier général du Führer.

JULES ISAAC GENESE DE L'ANTISEMITISME
CALMANN-LEVY Par l'auteur de JESUS ET ISRAËL

avez-vous lu tous les succès de la saison?
ANDRÉ PERRIN - le père (Prix Renaudot)
ARMAND LANOUX - le Commandant Watrin (Prix Interallié)
ROGER CUREL - le géant du grand fleuve
LAURENT LA PRAYE - la trompette des anges
PAMELA MOORE - chocolates for breakfast
MICHÈLE PERREIN - la sensitive
CLAUDE ROY - le soleil sur la terre
PAUL TILLARD - le montreur de marionnettes
et
FRANÇOISE SAGAN - un certain sourire
FRANÇOISE MALLET-JORIS - les mensonges (Prix des Libraires 1957)
JULLIARD

LES INTELLECTUELS SONT SEULS AU MONDE

UNE crise assez inattendue vient d'éclater à Varsovie. Mécontent du contenu récent de l'organe central du parti communiste polonais *Trybuna Ludu*, Gomulka vient de limoger son rédacteur en chef, M. Matwin. Huit rédacteurs du journal ont annoncé immédiatement leur intention de démissionner en signe de solidarité. En même temps, une revue de théorie politique qui vient de publier dans son dernier numéro les textes de Sartre et de Nenni vient d'être retirée de la circulation et l'on parle même de sa suppression complète. Tous ces faits sont interprétés à Varsovie et ailleurs comme le symptôme d'un conflit qui oppose le premier secrétaire du parti communiste polonais, M. Gomulka, à un certain nombre d'intellectuels communistes.

En France, il y aura au moins un bénéficiaire de cette mystérieuse crise polonaise. *Les Temps Modernes* qui depuis plusieurs mois préparaient un numéro spécial sur la Pologne — composé uniquement de textes significatifs qui ont paru récemment dans ce pays — viennent de paraître. Grâce aux circonstances nouvelles, il devient d'une brûlante actualité. La lecture de textes d'un Bienkowski, d'un Woroszylski, d'un Kolakowski ou d'un Kott — intelligemment choisis par *Les Temps Modernes* — est indispensable à la compréhension d'un débat crucial qui se déroule à Varsovie. La revue de Jean-Paul Sartre les a publiés pratiquement sans aucun commentaire rédactionnel. Mais pour avoir connu depuis longtemps la plupart des auteurs, pour avoir discuté avec eux dans les différentes périodes de la Pologne d'après-guerre, je voudrais ajouter ici quelques réflexions qui permettent peut-être d'éclairer ce qu'on appelle « le conflit entre Gomulka et les intellectuels communistes libéraux ».

Rupture avec le stalinisme

Nul ne peut nier que ce sont les intellectuels communistes polonais qui ont détruit par leur patient effort critique les bases mêmes du régime stalinien dont Gomulka a été victime. Il lui ont permis dans l'espace de quelques mois de sortir de sa retraite et d'emporter au cours du mois d'octobre sa victoire historique. Ils peuvent à juste titre prétendre que la révolution d'octobre est en grande partie leur œuvre. Les sceptiques vont jusqu'à conclure que les révolutions dévorent toujours leurs enfants, et que celle de Pologne le fait plus vite encore que les autres. Heureusement, le tableau n'est ni aussi simple ni aussi noir.

Les intellectuels communistes polonais ont eu une très grande chance ces dernières années. Ils étaient tous staliniens du temps de Staline, tout en souffrant souvent de la catéchisation intellectuelle qu'on leur imposait. Certains d'entre eux pratiquaient depuis toujours un système de la double pensée, que Milosz a brillamment exposé dans un essai *Kettman*. D'autres, surtout les jeunes, noyaient leurs doutes dans les excès de zèle, dans une sorte de folie mystique pratiquée au nom de l'histoire et de la victoire inévitable du communisme. Tous avaient pour consolation d'être les enfants chéris du régime qui leur assurait une vie aisée, en demandant en échange très peu : ne prenez pas de responsabilités — exécutez les ordres du parti qui sait tout, qui pense à tout et qui vous guide vers un monde merveilleux.

Le réveil définitif, après des années d'une telle vie, est d'habitude une chose terrible. Les intellectuels occidentaux qui ont appartenu au parti ou qui y ont collaboré de près le savent mieux que quiconque. La rupture avec le stalinisme pour un intellectuel français se traduit par une solitude et par un sentiment d'impuissance.

L'expérience des intellectuels polonais de l'époque post-stalinienne a été juste le contraire, et c'est pourquoi *je crois qu'ils ont eu une chance extraordinaire, sinon unique :* C'est dans la mesure où ils rompaient avec le stalinisme qu'ils sortaient enfin de leur « splendide isolement » et qu'ils renouaient le contact avec les masses ouvrières de leur pays. C'est grâce aux critiques de leur credo de la veille qu'ils acquéraient le sentiment d'avoir une influence réelle dans la vie politique de la Pologne. En outre les derniers fidèles du stalinisme, parmi les intellectuels polonais, ont été condamnés à l'isolement et à l'impuissance. Les « hérétiques » répondaient à une véritable exigence sociale et étaient à la fois portés et protégés par les échos qu'ils trouvaient dans les masses populaires.

La machine du parti a réagi d'une façon incohérente et maladroite devant ce réveil de ses intellectuels. Elle était, il est vrai, désorientée par l'évolution brusque de l'Union Soviétique, et elle a sous-estimé la portée des critiques « de l'époque du culte de la personnalité ». Quand, après Poznan, les anciens dirigeants du parti avaient essayé de recourir aux mesures draconiennes, il était déjà trop tard. Au mois de juillet, ils ont d'abord limogé plusieurs directeurs de journaux, qui se distinguaient par leur campagne contre le stalinisme, puis — effrayés par les protestations — ils sont revenus sur leur décision. Dès lors, la situation est devenue paradoxale ; dans un pays où le parti communiste détenait tous les pouvoirs, pratiquement toute la presse échappait à son contrôle et faisait figure d'opposition.

C'est Leszek Kolakowski, qui dans l'organe théorique du parti, dans le *Nowe Drogi*, a défini les rapports nouveaux qui devaient selon lui exister entre le parti et les intellectuels (je le cite de mémoire) : «*Le devoir des intellectuels communistes n'est pas de vanter la sagesse des décisions du parti mais d'agir de telle sorte que ces décisions soient effectivement sages* ». Kolakowski proposait ainsi — au milieu de l'approbation générale de ses confrères — une révolution de palais à l'intérieur du parti communiste : les intellectuels n'ont plus à recevoir les ordres de la direction du P.C., mais la direction ferait bien (si elle veut éviter les « erreurs » comme dans le passé) d'écouter ce que disent les intellectuels.

Les journées historiques d'octobre 1956 ont confirmé que le rôle décisif que les intellectuels polonais revendiquaient n'était pas une vaine prétention. De toutes les usines, de tous les coins du pays, c'est à eux qu'affluaient les demandes de directives et de conseil. L'arrivée de Gomulka au pouvoir, et sa victoire dans l'épreuve des nerfs avec les Russes, c'était aussi leur victoire, et en quelque sorte leur arrivée au pouvoir. C'est ici que les choses commencent à se gâcher.

> **« Faisons beaucoup et parlons peu »** *(Gomulka)*

Les articles reproduits dans le numéro spécial des *Temps Modernes* permettent de comprendre comment les intellectuels polonais se « déstalinisaient » : ils procédaient simplement à un examen critique de l'état de choses existant en Pologne. En dénonçant l' « économie lunaire » des planifications staliniennes, en prouvant la stérilité du « réalisme socialiste », en ridiculisant la pseudo-dialectique qui proclame qu'il pleut quand il fait beau, et qu'il fait beau quand il pleut, ils détruisaient la prétention stalinienne d'avoir apporté le bonheur au pays. Par implication, évidemment, ils démolissaient l'Eglise stalinienne tout entière, et apportaient contre elle des arguments, sur le plan international. *Mais le terrain de combat se situait à l'intérieur de la Pologne et concernait les cas concrets de la vie nationale.*

Avec Gomulka au pouvoir, l'arme merveilleuse des intellectuels polonais est devenue inopérante. D'abord il est vain de l'accabler pour un état de choses dont il n'est pas responsable. Ensuite, il ne sert à rien d'entraver ses actions, quand on est conscient — et tout le monde l'est en Pologne — qu'il représente la dernière chance du socialisme dans ce pays.

Déjà, au mois de novembre, lors de mon dernier séjour à Varsovie, la plupart des intellectuels d'avant-garde — ceux-là mêmes que publie *Les Temps Modernes* — me disaient dans les conversations privées qu'ils étaient conscients que l'âge d'or de leurs activités publiques était terminé. Un double choix se posait alors devant eux : accepter des « tâches constructives » dans le cadre polonais et renoncer momentanément à la lutte universelle contre le stalinisme, ou choisir un autre terrain de combat pour cette dernière. Ce choix a été accompli individuellement selon la conscience de chacun, de sorte que l'unanimité qui s'était faite chez les intellectuels communistes avant octobre n'existe plus. Les uns comme le bimensuel *Zycie Gospodareze* (La Vie Economique) — qu'on connaît peu en France et qui pourtant a joué un rôle inestimable dans la lutte contre le stalinisme — ont accepté d'apporter une contribution positive aux problèmes que l'équipe Gomulka essaye de résoudre. Les autres ont du mal à rentrer dans le « cadre ». Je les comprends aussi.

Franchir le Rubicon

Ils ont une réticence toute naturelle à redevenir les porte-plume dociles d'un gouvernement même le plus sympathique.

Mais surtout ils ne veulent pas — ils ne peuvent pas — renoncer à leur lutte idéologique contre le stalinisme. Ils ont franchi le Rubicon — pour reprendre les paroles historiques de Radio-Varsovie. Et dès ce moment, les discours de Maurice Thorez leur paraissent obscurantistes; les campagnes antiyougoslaves en Albanie, signes précurseurs d'une guerre froide; les analyses « marxistes » de la *Pravda*, une simple aberration. Comment rester insensible devant ces manifestations quotidiennes des hommes qu'on est censé appeler « les camarades des pays étrangers » ?

Mais ici précisément intervient Gomulka. Pour lui, la Pologne reste dans le camp « socialiste », elle ne peut pas le quitter et elle doit accepter son « règlement intérieur ». Donc, pas de polémiques avec « les camarades étrangers », pas de répliques antistaliniennes, sauf s'il s'agit de défendre la Pologne.

Pour lui, qui est l'homme politique avant tout, il faut adopter la devise : *Faisons beaucoup et parlons peu*. Et les gens de son entourage lui prêtent aussi cette phrase qui explique tout : « Notre pays n'est pas sur le continent australien, et nos voisins ne sont pas de paisibles bergers de moutons. »

Faut-il en conclure que les voix tellement impressionnantes des intellectuels polonais devront se taire ? Ce serait là un trop grand dommage pour leur pays et une perte trop grande pour la pensée socialiste internationale qui a besoin plus que jamais de leur combativité, de leur enthousiasme, et de leur effort original. Mais je ne crois pas qu'un tel danger existe effectivement.

Gomulka n'est pas du tout partisan d'un retour à une orthodoxie quelconque. On prétend que lorsqu'un groupe d'intellectuels éminents lui a demandé s'il admettait que même le marxisme doive être révisé, Gomulka aurait répondu : « *Je crois que le marxisme est organiquement lié avec le révisionnisme et celui qui ne procède pas à un réexamen critique de ses thèses n'est pas un véritable marxiste.* »

Rien et personne n'entrave donc en Pologne un effort sérieux de la pensée et de la recherche idéologique. Simplement, il faut que les intellectuels communistes polonais trouvent un moyen d'expression autre que des polémiques dans les colonnes de la presse, qui sont à la fois trop sommaires, trop violentes, et... trop dangereuses pour les rapports de leur pays avec l'extérieur. Il faut qu'ils expriment leur pensée dans des études et dans des livres qui seront plus approfondis, plus complexes ; et qui nécessiteront de la part de leurs adversaires des réfutations aussi complètes — s'ils sont capables de les faire. Il me semble que c'est précisément cela que M. Gomulka demande aux intellectuels de son parti, et je crois que c'est un moyen des plus efficaces de supprimer les conflits qui les déchirent en ce moment. Je crois aussi que c'est le moyen le plus sûr pour les communistes polonais d'apporter une contribution durable à la pensée marxiste de la deuxième moitié du XX[e] siècle.

K.-S. KAROL.

SIMONE
sous de nouveaux soleils
souvenirs (suite)
le livre qui dès avant sa publication a été recommandé par Elle, l'Express Marie-Claire, Marie-France et les Nouvelles Littéraires.
1 vol. in-8 Soleil — nrf — 304 pages 690 frs.

ASSIA DJEBAR
la soif
le premier roman d'une jeune musulmane
1 vol. 420 fr
JULLIARD

UNE PAGE AU FÉMININ

MODE

Envies folles et envies sages

QUELQUES jours de soleil... et la mode de printemps préparée par les couturiers a bondi des journaux dans la tête des femmes.

Là tournent et tournent des projets, des désirs, des chiffres au milieu desquels Madame Express souhaite vous aider à mettre un peu d'ordre.

Une brève enquête nous a permis de constater que deux envies majeures se sont cristallisées : le bleu marine et la mousseline — et la plupart des femmes ont l'impression juste ou fausse qu'elles ont besoin d'un manteau et l'arrivée du printemps suggère toujours le tailleur.

Ce sont des envies folles ou des envies sages, selon la façon dont vous y céderez. Par exemple :

Le bleu marine

Si vous y cédez, ce qui n'est aucunement déraisonnable, que ce soit pour toute la saison, et vous en profiterez pleinement. L'élégance dépourvue de très gros moyens a une loi : la couleur de base.

Partez du noir, ou du bleu marine, ou du beige, ou du gris, selon vos goûts, votre teint et les pièces que vous possédez déjà, mais tenez-vous solidement à la couleur de départ.

N'ayez pas peur de porter la même saison, par exemple : une robe de lainage et une robe de foulard ou de mousseline également marine.

Souvenez-vous que :

● En tailleur : C'est un luxe, car il suppose une seule saison. C'est un vêtement de printemps déplacé à partir d'octobre.

● En jersey : moins cher que le lainage, employé dans toutes les collections des couturiers, il est parfaitement commode pour travailler et pour tout aller.

● En lainage fin : C'est la robe idéale pour toute la saison, printemps et jours frais de l'été. Il n'y a pour ainsi dire pas d'endroit où l'on ne puisse se rendre du matin au soir avec une robe bleu marine.

● En crêpe : Un peu plus habillée, son emploi commence l'après-midi. La confection multiplie les robes bleu marine.

● En mousseline : C'est un bon numéro portable à toute heure, à condition de savoir ce que l'on portera dessus si l'été est mauvais. Décolletée, c'est un numéro très habillé et de grand luxe, car il sera importable à l'automne.

● En manteau : C'est un achat assez lourd parce que vous n'en aurez pas très envie à l'automne. Il est cohérent si toutes les tenues que vous projetez, ou possédez déjà, s'accordent avec lui.

Attention aux accessoires que cela suppose. Chaussures et sac noirs iront, mais à condition qu'une troisième couleur (col blanc, gants rouges, etc.) ne s'y ajoute pas, sinon chaussures et sac marine seront nécessaires.

Le manteau

● Si vous achetez un manteau de lainage, ce doit être le pivot autour duquel s'ordonneront vos achats.

C'est une pièce de fond, utile surtout aux femmes qui ne portent pas le tailleur, et qui fait toujours très correctement plusieurs saisons.

● Attention ! Si tout ce que vous comptez porter dessous n'est pas strictement assorti, achetez un manteau qui se boutonne.

Si vous avez dans votre garde-robe un manteau beige ou gris ou rouge un peu défraîchi, souvenez-vous de l'existence des teinturiers. Et pour le rendre « printanier », faites-le border.

Classique, un tailleur doit savoir vieillir
Flanelle marine (De Rauch) - Lainage gris (Dior)

● Un truc : Pour qu'un manteau de flanelle grise, par exemple, ait l'air d'avoir été conçu pour être porté avec la robe rouge, ou bleu ciel, ou beige, que vous avez à mettre dessous, recouvrez le col (pas les parements) de velours ou de lainage strictement assortis à la robe. C'est aussi une bonne manière de porter la couleur vive que vous aimez près du visage.

La mousseline

C'est prendre un gros risque que de faire faire une robe de mousseline. Pourtant ce sera, cet été, la façon d'être « à la mode », c'est-à-dire habillée comme tout le monde.

La confection en sortira de toutes espèces. Entrez, essayez, et si le prix est à votre portée, achetez, mais ne faites faire que si vous êtes très sûre de vous.

● La mousseline imprimée est d'un emploi très limité. Non décolletée, ce sera une très bonne robe de « cérémonie ». Mais elle sera purement estivale... et pas campagnarde.

Le choix de la couleur est donc très important : dans toute la gamme des beiges, écaille, gris, etc., vous la porterez avec plaisir à l'automne et même en hiver.

Bleu ciel, rose, à pois, bleu marine, imprimée, etc., elle sera importable en hiver. Et démodée l'année prochaine.

S'il fait un mauvais été, que porterez-vous dessus ?

● La blouse de mousseline est un bon achat... A condition d'avoir le « fond » ou le bustier sur lequel la porter.

● Une bonne manière de rajeunir une robe, ou de se passer une envie de mousseline à peu de frais : une écharpe double en biais, du même ton que la robe, enroulée mollement autour du cou, ou glissée dans l'échancrure du tailleur.

Pensez aussi aux accessoires, chaussures et sac. Vous n'aurez envie ni de box ni de daim pour accompagner une matière aussi légère.

Le tailleur

Il a repris sa place, c'est-à-dire qu'il ne peut plus être la pièce essentielle de la garde-robe de celles qui ont parfois besoin de s'habiller après cinq heures ou pour dîner.

Il reste la bonne tenue de printemps et d'automne :

● Pour les femmes qui travaillent dans les bureaux, elles peuvent enlever la veste et la retrouver le soir intacte.

Se donner l'impression de changer tous les jours en changeant de blouse.

Varier sa température en passant du chandail à la blouse.

● Pour les femmes qui se déplacent beaucoup en train. Elles sont correctes au départ, dans le train, à l'arrivée, et peuvent limiter leur bagage à des accessoires.

● Il n'y a pas de comparaison possible entre l'usage que fait un tailleur sur mesures et un tailleur acheté en confection. En vieillissant, l'entoilage du premier se « forme » à votre corps. L'entoilage du second accuse les points sur lesquels le tailleur n'était pas parfait à l'origine.

En l'essayant, prévoyez toujours la possibilité de le porter avec un chandail à manches longues. Vous en prolongerez sérieusement l'usage.

● Si vous en achetez en confection, n'hésitez pas à faire retoucher la jupe. Ne vous faites aucune illusion sur le résultat des rectifications apportées à la veste. Même sur mesures, un tailleur qui tombe mal au deuxième essayage ne sera jamais rattrapé.

Le pied-de-poule

Qu'il soit en lainage, en surah ou en mousseline, le pied-de-poule noir et blanc compose :

● Des tailleurs et des manteaux d'une seule saison.

● Des robes très commodes qui évitent l'achat de nouveaux accessoires et compléments si vous avez un fond de garde-robe noir.

RECETTE

Rôti de veau à l'ancienne

1 rôti de veau de 900 grammes à 1 kg — 1/2 livre de champignons de Paris — 3 échalotes — 1 jaune d'œuf — 1 petit pot de crème — maïzena, sel et poivre — 1 carotte, 1 oignon, bouquet garni.

● Faire dorer le rôti dans une cocotte, y mettre la carotte coupée en rondelles, l'oignon, le bouquet garni, sel et poivre, et cuire à feu très doux bien couvert ● Passer à la moulinette les champignons crus ● Faire revenir les échalotes bien émincées ● Ajouter les champignons, lier avec une cuillerée de maïzena ● Retourner dans la poêle de temps en temps ● Y ajouter au dernier moment 1 jaune d'œuf battu avec la crème, sel et poivre ● Un peu avant de servir, découper le veau en tranches ● Tartiner chaque tranche avec la purée de champignons liée à l'œuf ● Reconstituer le rôti ● Servir avec le jus de cuisson du veau.

ARTS MÉNAGERS

Une meule de foin

PARMI les nouveautés exposées aux Arts Ménagers, Madame Express en a noté un certain nombre. Mais dire : « Il y a un excellent moulin à légumes au stand B.W. 12... », c'est dire : « Cherchez une aiguille dans une meule de foin ».

Pour vous aider à les repérer, nous avons donc classé ces nouveautés en fonction de l'emplacement des stands par rapport à l'entrée principale.

En effet, le Salon se divise ainsi :

● Le vaste rond-point où l'on arrive immanquablement en entrant par la porte principale, cerné de huit stands faciles à repérer.

→

Céline Bertin
Boutique 20, Av. Victor-Hugo (ÉTOILE)
présente sa
Collection de Printemps 1957
ainsi que ses modèles
SPECIALEMENT ETUDIES
pour JEUNES FILLES
et PETITES FEMMES
Manteaux, robes, ensembles
Dépositaire Lempereur
KLE. 84-21

avec une Bambinette...
Petite poche hygiénique garnie de Bambinose
plus de couches à laver
plus de literies souillées

la Bambinette

AU PARC MONCEAU
CLUB ANGLAIS DU JEUDI
Initiation à la langue anglaise pour les enfants de 5 à 11 ans
RENSEIGNEMENTS AU
COURS FIDES
6, avenue Van-Dyck - PARIS (8e)
(prol. av. Hoche dans le parc Monceau)
WAG. 20-33 CAR. 26-66

NOUVEAU SERUM DE BEAUTE
Hydrate et revitalise l'épiderme
Laboratoires GIR
7, boulevard d'Algérie - PARIS (19e) - Nord 67-91

● A droite et à gauche de ce rond-point, une série d'allées bordées de stands. En face du rond-point, une autre allée également bordée de stands. C'est ce qu'on appelle la grande nef.
● Un sous-sol.
● Des pavillons situés dans le jardin.
● Une galerie à mi-hauteur qui entoure la grande nef.
● Un premier étage.
Voici d'abord ce que nous avons plus spécialement repéré :

Dans la grande nef à droite

Quatre grands stands cernent la partie droite du rond-point et vous serviront de repères (voir notre plan).

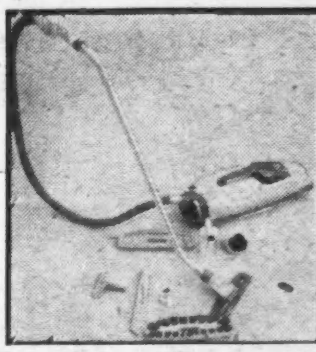
Le premier à droite en entrant est le stand Ocel. En vous engageant dans l'allée qui longe ce stand, vous trouverez :

● Une machine à laver semi-automatique conçue pour s'intégrer dans un bloc-cuisine (hauteur 0 m. 85, largeur 0 m. 60, profondeur 0 m. 60). Elle lave, bout, rince, essore 5 kilos de linge sec à l'heure sans qu'aucune manipulation intervienne. Elle chauffe soit à l'électricité, soit au gaz de ville ou butane. Lavage par tambour horizontal, essorage centrifuge. La suspension du type « moteur flottant » à amortisseurs et son socle demi-souple évitent tout scellement au sol. Modèle 6.000. Prix : 130.000 francs. Stand BRANDT.

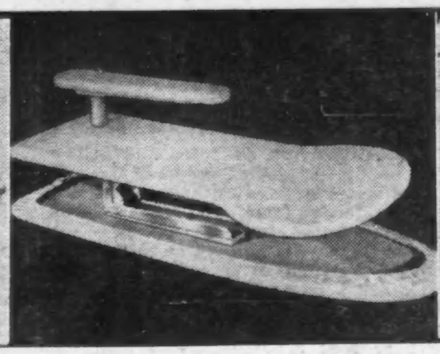
Deux stands plus loin, vous trouverez :

● Une planche à repasser qui se pose sur n'importe quelle table et qui est composée de deux plateaux reliés par un système pliant. L'un des plateaux est une planche à repasser de forme classique, l'autre plus large et galbée a été conçue pour le repassage des vestons, chemises, vestes de tailleurs et chemisiers. Ces vêtements se trouvent « épaulés » sur cette planche. La jeannette mobile s'enlève et se remet à volonté. Prix : 8.500 francs toute garnie. Stand P.K.

● Dans l'allée qui commence au rond-point par le stand Primagaz, vous trouverez notre « Pas Cher » : un moulin à café électrique très stable, d'un encombrement réduit, dont le moteur puissant permet de moudre le café en quelques secondes, d'une façon parfaitement homogène. Antiparasites, ce moulin marche sur 110 volts ou, à la demande, sur 220 volts. A 1.990 francs, il n'est vraiment pas cher. Stand MOULIN LÉGUMES.



L'aspirateur-traîneau à puissance réglable



La planche à repasser « galbée » pour vestons et chemises

Le chauffe-bain radiateur

● Dans l'allée qui commence au rond-point par le stand Gaz de France, vous trouverez une cuisinière à quatre feux, extrêmement perfectionnée puisqu'elle comporte :
1) Un allumage automatique ;
2) Une minuterie et thermostat ;
3) Des boutons de commande sur un tableau de bord placé au-dessus de l'appareil ;
4) Un très grand four-tiroir pourvu d'un tourne-broche électrique. La porte vitrée permet de surveiller la cuisson sans avoir à l'ouvrir ;
5) Un éclairage à l'intérieur du four ;
6) Une rampe lumineuse placée au-dessus de la table à feux ;
7) Un voyant qui s'éclaire lorsque la broche fonctionne.

Cette cuisinière marche à la demande au gaz de ville ou au gaz en bouteille, à l'électricité ou avec un système combiné gaz-électricité. Son prix : 92.000 francs. Stand LILOR.

Trois stands plus loin, vous trouverez :

● Un meuble combiné pour contenir la bouteille de gaz butane et servir de plan de travail. Le dessus de ce meuble se soulève, découvre alors une planche à hacher. Ce meuble est fait pour être jumelé avec une cuisinière à gaz butane. Prix : 17.500 francs. Stand PIED SELLE.

Dans l'allée qui commence au rond-point entre le stand Gaz de France et le stand Electro-Lux, vous trouverez :

● Un chauffe-bain instantané fonctionnant à tous les gaz, comportant en plus un radiateur incorporé qui assure le chauffage de la salle d'eau indépendamment de la distribution d'eau chaude, par panneau radiant infrarouge. Modèle Bayard R. Stand CHAFFAUTAUX ET MAURY. Prix : 52.000 francs.

Trois stands plus loin :

● Un appareil radiant infrarouge fonctionnant à tous les gaz, monté sur support indépendant et pourvu d'une poignée semblable à celle d'un fer à repasser. Ce panneau chauffant est à usages multiples :
Chauffage mural d'appoint pour une pièce de 40 à 50 m3 ; gril ; réchaud ; sèche-cheveux ; séchoir infrarouge pour les peintures murales, etc.
Prix : 14.900 francs. Stand PAIN.

A côté :

● Une rôtissoire à rayonnements infrarouges qui fonctionne à volonté soit au gaz de ville, soit au gaz en bouteille. Elle comprend : un panneau rayonnant, une broche verticale entraînée par une turbine à air chaud, un tiroir de récupération de sucs. Ce qui ajoute à l'intérêt de cet appareil, c'est qu'il peut être à la fois utilisé comme rôtissoire dans la cuisine (posé sur un meuble ou accroché au mur) ou comme radiateur mobile monté sur une table roulante à double plateau, un pour l'appareil, un pour la bouteille de gaz. Coclett. Prix : 24.800 francs. Stand BLIN.

Dans la grande nef à gauche

Quatre grands stands cernent la partie gauche du rond-point et vous serviront de point de repère (voir notre plan).

Le premier à gauche en entrant est le stand Kelvinator. Appuyez dans l'allée tout à fait à gauche de ce stand et vous trouverez :

● Un petit gril mural importé d'Angleterre fonctionnant au gaz de ville ou en bouteille.

Son encombrement très réduit (largeur 54 cm, hauteur 36 cm, profondeur fermé 12 cm, ouvert 30 cm) permet de le placer à hauteur de vue dans la plus exiguë des cuisines, mais son conditionnement ne l'empêche pas d'être suffisamment grand pour contenir un poulet. Un chauffe-plat peut lui être adjoint. Gril Cannon. Prix : 25.500 francs. Stand ANTARGAZ.

Dans l'allée qui commence au rond-point par le stand Frigidaire, vous trouverez :

● Un nouveau Frigidaire d'une capacité de 102 litres, équipé d'un groupe hermétique Ecowatt garanti cinq ans. Les aménagements fonctionnels ont été étudiés avec soin et permettent un stockage de denrées beaucoup plus important que ne le laissent prévoir ses dimensions extérieures (57 cm × 57 cm × 99 cm). Modèle Club. Prix : 96.000 francs. Stand FRIGIDAIRE.

A côté, vous trouverez :

● Le réfrigérateur qui se suspend au mur comme un élément de cuisine, très révolutionnaire dans sa conception (voir *L'Express* du 22 février). Modèle Starlette. Stand FRIGÉCO. Prix : 129.000 francs.

Dans l'allée qui commence au rond-point par le stand de l'E.D.F., vous trouverez :

QUELQUES CONSEILS PRATIQUES

● Choisir de préférence les heures creuses pour visiter le Salon des Arts Ménagers, c'est-à-dire le matin dès l'ouverture : 10 heures. (Vous ne paierez que 150 fr. d'entrée au lieu de 250.) Ou les samedi et lundi soir jusqu'à minuit.

● Se chausser confortablement. Talons plats, chaussures stables.

● Eviter d'emporter un sac à main.

● Se vêtir d'un vêtement à poches, mais si l'on a l'intention d'acheter des gadgets, se munir d'un cabas léger.

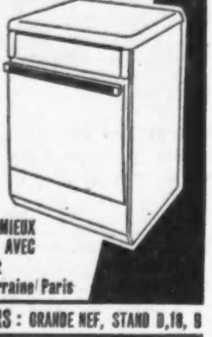
● Aller directement aux stands qui vous intéressent en vue d'un achat quelconque et réserver les visites amusantes : maison japonaise, cuisine de demain, maison du soleil, galerie des antiquaires ou arts jardiniers pour une seconde séance. On ne peut pas tout faire à la fois.

● Emporter un mètre pliant pour juger à coup sûr de l'encombrement d'un appareil en fonction de la place dont vous disposez.

● Faire une première prospection seule, et n'amener son mari aux Arts Ménagers qu'une fois bien repérés l'emplacement des stands et les appareils qui méritent une comparaison en vue d'un achat.

● Laisser son mari discuter mécanique avec le vendeur, il aura l'impression de faire un achat pour lui au lieu de le faire pour vous. Il est entendu une fois pour toutes que les femmes ne connaissent rien aux moteurs ou à la mécanique.

● Pour tous les achats dépassant 20.000 fr. prendre les prospectus, faire sur place des comparaisons, demander et noter tous les renseignements que l'on vous donnera. Rentrer à la maison, réfléchir et aller passer commande chez le dépositaire le plus proche. Ce dernier vous fera la même remise spéciale consentie aux acheteurs pendant la durée du Salon mais vous serez au calme, loin de la bousculade, et pourrez juger avec plus de discernement, on ne le dira jamais assez.

LA RÉVÉLATION 57
Les nouvelles cuisinières
Lilor
Allumage automatique
Grand four sortant

TOUT MARCHE MIEUX A LA CUISINE AVEC
LILOR
22 rue de Lorraine Paris
ARTS MÉNAGERS : GRANDE NEF, STAND D,18, B

RABOTAGE DE PARQUETS
ENCAUSTIQUAGE VITRIFICATION
J. GENESTAR, 62 rue Legendre, Paris 17e
Tél. CAR. 58-61

SAPAL
LA CUISINE MÉTALLIQUE MODERNE
UNE PRÉSENTATION IMPECCABLE
A DES PRIX ABORDABLES
la qualité SAPAL est sans égale
Fabricants :
ETS SIMON LOEB S. A.
B. P. 164, STRASBOURG
SALON DES ARTS MENAGERS - PARIS
Galerie Nord-Ouest, stand n° 17
EXPOSITION PERMANENTE DU BATIMENT ET DE L'INDUSTRIE - 35, avenue Philippe-Auguste, PARIS (11e).

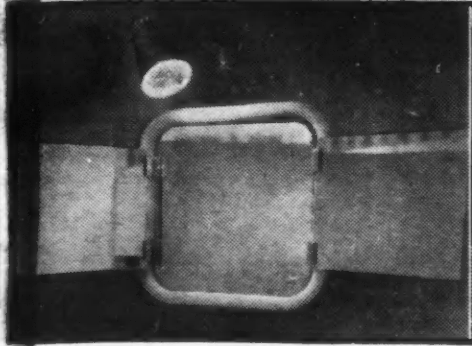
la cheminée

en briquettes décoratives
préfabriquée s.a.
30 rue d'Estienne d'Orves
MONTROUGE seine
ALÉ : 03-68
A PARIS : C. C. C. 108 FAUBOURG SAINT-DENIS - 10e

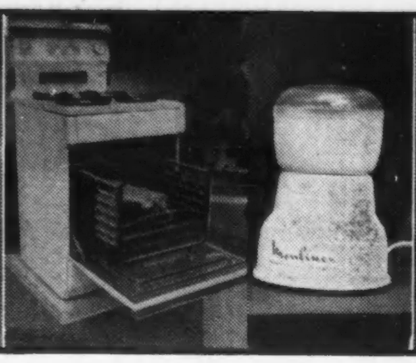
Le moins cher des appareils de qualité
LA FAMEUSE TRICOTEUSE
Bernorch
LICENCE TRICO-FIX
AUTOMATIQUE
• TOUTES LES COTES
• TOUS LES POINTS
GARANTIE 5 ANS
LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT
ENTIÈREMENT MÉTALLIQUE
le maximum de qualité pour le minimum de prix
Les Laines du BERGER DU NORD
TOURCOING
DOCUMENTATION E — GRATUITE SUR DEMANDE
DÉMONSTRATION PERMANENTE : 71 bis, R. LAMARCK, PARIS 18e

LE STORE DE PRIX AU PRIX DE SÉRIE
LES STORES VÉNITIENS CALFEUTREX ne sont plus un LUXE ! mais un élément INDISPENSABLE de votre confort ! une commodité mise à votre portée par les Établissements CALFEUTREX.
* FRAICHEUR
* ELEGANCE
* SIMPLICITE
* SOLEIL
Documentation et devis gratuit sans engagement.
VÉNITIENNE CALFEUTREX
19, Rue Margueritte, Paris-17e - WAG. 41-48 et 86-30
STAND 26 A - Hall G

SAMBONET
USTENSILES DE CUISINE
en acier inox avec diffuseur de chaleur en cuivre électrolytique. Cuisent tout à feu doux sans attacher. Leur élégance permet l'utilisation depuis votre cuisine sur votre table.
Beauté - Hygiène - Economie - Solidité
En vente Grands Magasins et Spécialistes

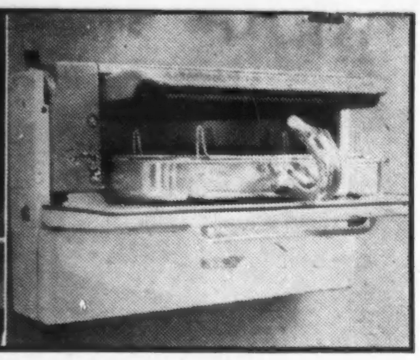


L'armoire de beauté dans une cuvette en plastique



La cuisinière à gaz perfectionnée

PAS CHER
Le moulin à café



Le gril mural de poche

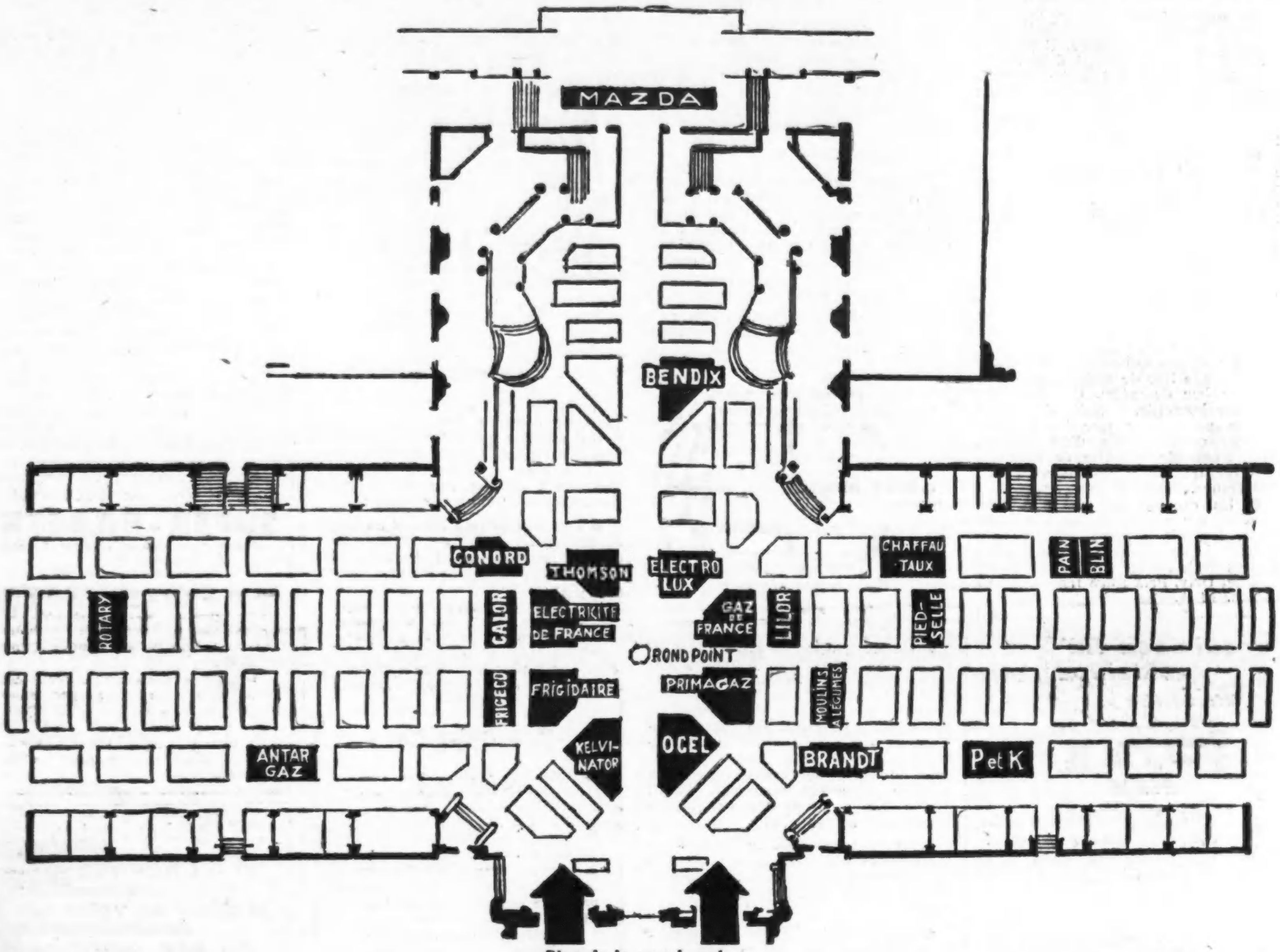
occuper. Modèle Gyramatic. Prix : 206.000 francs. Stand Bendix.

En allant jusqu'au fond de cette allée qui fait exactement face à la porte d'entrée, vous trouverez au très grand stand Mazda :

● Un miroir à maquillage créé par le visagiste Fernand Aubry. La boîte en métal laqué est équipée de deux lampes Mazda Fluor, « Lumière du jour de luxe », dissimulées derrière des plaques de verre dépoli. Celles-ci sont inclinées de manière à diriger le flux lumineux, afin de ne créer aucune ombre sur le visage. Miroir Fernand Aubry. Prix : 22.000 francs. Stand Mazda.

Le jardin et le sous-sol

Si vous tournez à droite du stand Mazda dans la galerie du Rilsan, vous



Plan de la grande nef

● Un gaufrier électrique qui possède un jeu de moules interchangeables et fait en quelques minutes croque-monsieur, gaufres, biscuits. Très élégant, il peut être posé sur la table de repas. Prix : 10.950 francs. Stand Calor.

Huit stands plus loin :

● Un combiné moulin à café-batteur électrique. Ces deux appareils réunis sous une seule présentation ont été suffisamment bien conçus pour que leur utilisation indépendante soit simple et pratique. L'appareil reste léger tout en étant stable. Prix : 6.990 francs. Stand Rotary.

Dans l'allée qui commence par le stand Thomson, vous trouverez au stand Thomson :

● Une machine à laver à séchage incorporé. Le linge sale placé dans le tambour tournant est lavé, rincé, essoré et séché sans qu'aucune manipulation intervienne.

Cette machine à automatisme contrôlé ne nécessite aucune installation spéciale. Modèle Amboise. Prix : 220.000 francs.

Un stand plus loin :

● Un aspirateur-traîneau de forme aérodynamique nouvelle dont la force d'aspiration étonnamment élevée offre la particularité de pouvoir être réglée par une bague placée sur l'embout du flexible. Cette nouveauté importante permet le dépoussiérage des tissus les plus fragiles (voilages par exemple) comme des tapis de haute laine. Vendu avec tous les accessoires d'aspiration, il peut être complété par les accessoires de soufflerie : démiteur, sèche-cheveux, pulvérisateur. Modèle Clinax S-5. Puissance 500 watts. Prix : 37.900 francs. Stand Conord.

En traversant le rond-point, dans l'axe de la porte d'entrée, se trouve une grande allée. A droite, dans cette allée, vous trouverez :

● Un aspirateur à main remarquablement léger et très puissant pour sa taille. Il se manie avec beaucoup de facilité et se transforme en aspirateur-balai par l'adjonction de tubes droits ou coudés. Modèle Pratic. Puissance 300 watts. Prix : 28.580 francs. Stand Electro-Lux.

Deux stands plus loin, vous trouverez :

● Une machine à laver entièrement automatique montée sur suspension hydraulique à équilibre compensé (ne nécessite pas de scellement). Lavage, rinçage, essorage se font automatiquement sans que l'on ait à s'en descendez l'escalier, passez devant le stand des Charbonnages de France, et vous trouvez dans le jardin :

● La cuisine de demain.
● La maison japonaise.
● La maison du soleil.

Si vous tournez à gauche devant le stand Mazda, vous trouverez l'escalier qui descend au sous-sol.

Au sous-sol nous avons vu

● Un tabouret pliant incliné de manière à pouvoir repasser assise,

→

REMISE RÉELLE DE 20 %
Sur RIPOLIN, SPRED, RENAULAC, etc.
et toutes grandes marques de peintures
Gerflex - Linoléum
Produits d'entretien
BODY, 2, rue Cler-7e - INV. 22-71

→

quelle que soit la taille de la personne qui s'en sert. Il supprime la fatigue des jambes et des reins. La nouveauté de cette année réside en un petit coussin en nylon qui s'adapte parfaitement au siège et le rend encore plus confortable. Prix : 3.450 francs. Stand Libellule. N° 20 B.

● Une cireuse à main dont le plateau triangulaire équipé d'un jeu de trois brosses tournantes est monté sur un long manche. Un simple mouvement de va-et-vient suffit à faire très rapidement pivoter ces brosses montées sur roulement à billes. Le parquet se lustre sans difficulté. Prix : 4.980 francs. Stand Spon Sol. 2 A.

● Un séchoir à linge extensible en hauteur extrêmement plat posé sur un socle de matière plastique destiné à recevoir les gouttes d'eau du linge mouillé. Ce séchoir prend facilement place dans une baignoire. Il peut, si on le désire, être équipé d'un radiateur indépendant qui sèche le linge tout en chauffant la salle d'eau. Prix : 9.100 francs sans radiateur. Prix du radiateur : 12.000 francs. Stand Rand. 21 A.

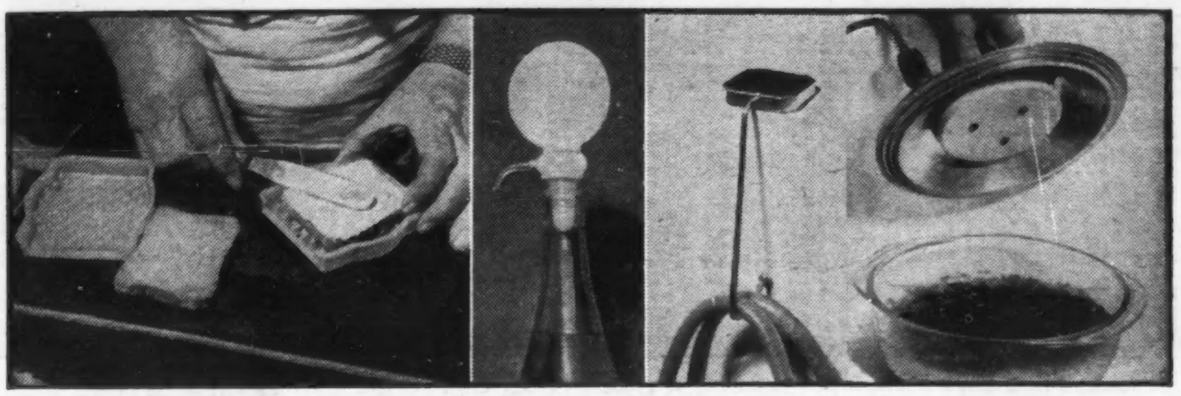
● Un couvercle électrique qui, posé sur un plat en pyrex, devient un véritable four portatif qui gratine, cuit et tient les aliments au chaud. Prix : 3.330 francs. Stand DIV. N° 15 B. A la portée de toutes les bourses. Il n'est vraiment pas cher.

Et quatre gadgets :

● Un petit plateau en matière plastique à alvéoles qui permet de beurrer les biscottes sans les casser. Prix: 190 francs. Stand Le Couteau de Thiers. N° 8 A.

● Un siphon qui se compose d'une poire, d'une tige de matière plastique et d'un bec de métal. Une fois fixé sur une bouteille, il suffit d'appuyer sur la poire pour que les liquides coulent comme l'eau d'un robinet. Très commode, il évite de salir les bouteilles d'huile. Siphon Astrid. Prix : 350 francs. Stand Ulmer. N° 14 A.

● Un crochet qui se pose sans fixation sur n'importe quel meuble, table, fauteuil, étagère, etc., et qui permet de suspendre son sac à main au lieu de le laisser traîner par terre. Crochet Orly. Prix : 395 francs. Stand Ulmer. 14 A.



Le petit plateau en plastique pour beurrer les biscottes — *Le siphon à huile* — *L'accroche-sac* — PAS CHER *Le four portatif*

● Une balayette magnétique en fibre plastique qui balaie et retient les fils et la poussière. Prix : 360 francs. Stand Flexa 38 B.

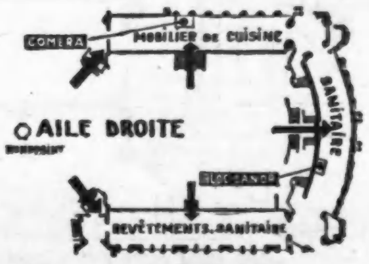
Les stands du sous-sol portent très visiblement leur numéro.

⁂

Plusieurs petits escaliers (dix marches) accèdent aux galeries qui tournent tout autour de la grande nef (ne pas confondre avec l'escalier du premier étage). Les nouveautés que nous avons repérées se trouvent :

Galerie de droite

Montez dix marches, tournez à droite dans la galerie et vous trouverez :



Galerie de droite

● Un élément de cuisine d'une conception très nouvelle, puisque les placards supérieurs, faisant corps avec l'élément de base, rendent inutile toute fixation au mur. Son revêtement est entièrement plastifié. Ses portes coulissantes sur rails plastiques permettent de gagner de la place. Un bandeau lumineux incorporé répartit la lumière sans éblouissement. Prix : 80.000 francs. Stand Coméra. Galerie nord-ouest n°s 13 et 15.

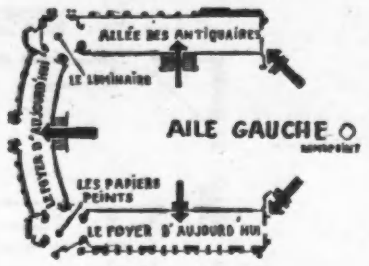
En continuant tout le long de la galerie des cuisines, vous arrivez à un rond-point qui dessert la galerie nord à droite. Dans cette galerie, vous trouverez:

● Une armoire de beauté conditionnée dans une cuvette carrée en matière plastique. Celle-ci, garnie à l'intérieur de tablettes de verre, est fermée par une porte habillée d'un miroir. Suivant les modèles, ce miroir est simple ou à trois faces. Le modèle que nous avons photographié vaut 9.800 francs. Supplément pour la lampe : 2.500 francs. Stand Bloc Sanor. N° 16.

En continuant cette galerie, vous passez devant les guichets d'une autre entrée, vous continuez toujours, traversez la galerie des arts sanitaires, descendez un escalier et vous vous retrouvez devant le rond-point de la grande nef.

Galerie de gauche

Cette galerie qui comporte le foyer d'aujourd'hui et les stands des antiquaires est pleine d'intérêt, mais nous n'y avons pas trouvé de grandes nouveautés méritant d'être signalées.



Galerie de gauche

Galerie du Paddock

A gauche de l'allée faisant face à la porte d'entrée, vous trouverez le grand escalier qui monte au premier étage. Au pied de cet escalier, vous en trouverez un autre, montez cinq marches à gauche, tournez à droite dans l'allée et vous trouverez :

● Une cuisinière à mazout en émail blanc vitrifié dont la caractéristique est de posséder un four rond qui émet des radiations égales tout autour de la pièce à cuire. La plaque présente toute la gamme des températures de 100° à 500°. Cette cuisinière fonctionne sans bruit et sans odeur. Elle n'a pas besoin d'une cheminée spéciale. Un chauffe-eau de 50 litres peut y être adapté sur demande. Prix : 69.500 francs. Stand Semap-Potez. Galerie du Paddock.

En sortant de cette galerie, redescendez les cinq marches et prenez à gauche le grand escalier qui mène au premier étage. Arrivé en haut, tournez à gauche dans la galerie et prenez à droite l'allée de l'ameublement et de la décoration. Vous y trouverez :

● Des placards de rangement pour vêtements, linge, vaisselle, etc., vendus démontés pris en usine, très faciles à monter soi-même. Cela permet de réaliser une économie de 10 à 15 % sur le même meuble livré tout monté. Stand Seigneur. Galerie sud, 29.

Dans les galeries, comme au sous-sol, les stands présentés comme de petites boutiques portent leur numéro et sont par conséquent plus faciles à retrouver que ceux de la grande nef.

BON A SAVOIR...

Le prêt à l'équipement ménager

Le Prêt à l'Equipement Ménager est une nouvelle forme de crédit qui permet d'équiper sa maison à des conditions plus intéressantes que celles du crédit commercial ordinaire qui demande entre 10 et 12 % d'intérêt.

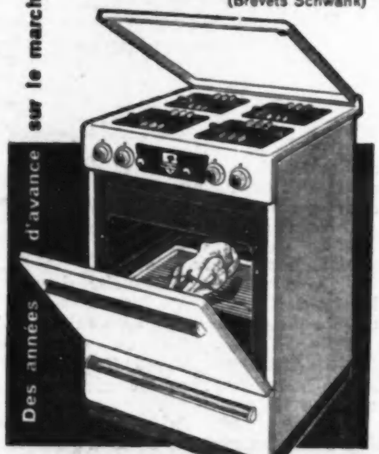
Ce prêt est consenti par certains organismes à leurs adhérents. Ce sont :

● Certaines Caisses locales d'Allocations familiales : les allocataires peuvent demander un prêt allant jusqu'à 50.000 francs, remboursable en 6, 12, 18 ou 24 mensualités. Le bénéficiaire doit payer 15 à 20 % du prix de l'appareil au comptant. Les Caisses décident sur le plan local. Se renseigner auprès d'elles.

● L'Union Coopérative de Crédit Ménager, 31, rue de Provence à Paris. Pour être coopérateur, il faut souscrire une action et « consommer » pour au moins 30.000 francs par an à sa coopérative. Le crédit accordé est limité à 60.000 francs. 25 % du prix de l'appareil est à payer comptant. Un intérêt de 4,5 % est demandé. Les remboursements peuvent être étalés sur 6 mois à 2 ans.

● Les Caisses de Crédit Municipal consentent des prêts aux fonctionnaires au taux de 7,80 % l'an au maximum. La durée du prêt ne peut excéder 12 mois, et le montant peut atteindre le double du traitement mensuel net.

cuisinez fin
cuisinez sain
cuisinez
PAIN
Avec Symphonie
équipée du véritable INFRAGRIL
(Brevets Schwank)
Des années d'avance sur le marché de la cuisinière à gaz !



Documentation gratuite (Service L)
à S.A.V.A.M. - LIPSHEIM (Bas-Rhin)
Magasin d'Exposition à Paris : 42, Bd Richard Lenoir-11°

Un article de grande classe
LA CAFETIÈRE ÉLECTRIQUE
« LE TRITON »

Documentation :
10 bis, rue Escudier - BOULOGNE-SUR-SEINE
Téléphone : MOL. 73-64

LE FER QUI SE RETOURNE !
SUPER-BABETH
Automatique, 500 w. - Léger, 1 kg
LE MEME AVEC VAPEUR :
VAPO-BABETH

Autres fabrications :
FER-COQ A ROBOSTAT
FER A TUYAUTER
FER A FRISER
Grands Magasins, Electriciens et BABETH, rue du 4-Septembre, BOURG-EN-BRESSE (Ain)
ARTS MENAGERS - Stand 11 B, sous-sol

Mme EXPRESS l'a essayé pour vous
Changez
le décor de votre vie
en une matinée.
nutex
la peinture murale
au caoutchouc

● mate, veloutée, moderne,
● s'applique sur tout,
● sèche en moins d'une heure,
hiver comme été.
C'est un produit NOVEMAIL

JOAILLERIE ★ BRILLANTS ★ HORLOGERIE DE LUXE
Constant MILA
FABRICANT-JOAILLIER
Concessionnaire...
VACHERON-CONSTANTIN, LONGINES
JAEGER-LE COULTRE, UNIVERSAL
BREITLING, VULCAIN, ETC.
113 Rue St-Charles 113, Paris 15e - Mº Charles Michels

COURRIER

« L'EXPRESS »

91, Champs-Elysées, Paris (8)
Téléphone : ELYsées 88-61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

●

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES :
Pierre VIANSSON-PONTÉ
Jean DANIEL

ACTUALITES : Sylvain ZEGEL

PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET

LETTRES : François ERVAL

PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE

SEC. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :

Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :

Robert BARRAT, Jean BLOCH-MICHEL, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD ,Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, René HERICOTTE, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Bourgeois ou intellectuels

Ch. Morazé prétend que la bourgeoisie est opposée à la télévision par égoïsme, parce qu'elle représente un moyen de vulgarisation qui risque de ruiner ses privilèges. C'est peut-être vrai. (...)

J'envisagerai plutôt l'opposition des « intellectuels » et non des « bourgeois » à la télévision. Vu qu'en général dans le cadre de la T.V. il n'y a pas de choix entre plusieurs postes émetteurs, s'embrigader parmi les téléspectateurs, c'est certainement s'obliger à supporter des programmes agréables à la masse. C'est là une perspective peu encourageante...

Michel BERTHET,
Paris.

Bagarres en Sorbonne

J'ai lu avec intérêt les quelques lignes que Brigitte Gros consacrait, dans votre dernier numéro, aux bagarres qui avaient eu lieu deux samedis de suite à la Sorbonne, entre fascistes et étudiants de gauche. Le 23 février, une nouvelle bagarre a eu lieu, de loin la plus importante des trois. En gros, voici les faits :

Vers midi, plusieurs petits groupes d'étudiants de gauche (communistes, radicaux, « Nouvelle Gauche », inorganisés) s'étaient formés dans la cour de la Sorbonne, prêts à repousser une éventuelle attaque d'étudiants d'extrême-droite.

L'attaque eut effectivement lieu, mais disons tout de suite que, si elle était en partie le fait d'étudiants d'extrême-droite, elle était surtout dirigée par de nombreux hommes qui avaient dépassé l'âge d'étudiants — à moins qu'ils ne fussent des cancres, ce qui en l'occurrence n'aurait évidemment rien d'étonnant. D'ailleurs, ces messieurs ne cherchaient guère à passer pour des étudiants, puisqu'on distinguait à leur tête les légendaires parachutistes de Mᵉ Biaggi — le béret rouge sur le crâne.

Le commando fasciste qui comptait une centaine d'hommes, les uns armés de matraques ou de ceinturons, les autres de chaînes de vélos ou d'autres instruments de ce genre, parvint à entrer dans la cour de la Sorbonne par une des nombreuses portes de la faculté. Aussitôt, les étudiants de gauche se groupèrent sur les marches de la chapelle, où ils attendirent les fascistes aux cris de « Le fascisme ne passera pas » et de « La paix en Algérie ». La bagarre dura une dizaine de minutes, sans que les fascistes puissent franchir les marches.

La stupidité, l'inanité de ces bagarres est reconnue depuis longtemps par nous, étudiants de gauche, et si samedi nous avons dû nous battre, c'est parce que nous étions attaqués. Nous ne sommes pas, comme Guy Mollet, résignés à recevoir des tomates sans broncher, et s'il n'est plus qu'un lieu en France où l'on reste attaché à la liberté, quitte à la défendre avec nos poings, ce sera la Sorbonne.

La Sorbonne ! On comprend ce que cet établissement représente (...) un des derniers endroits, en France, où l'on pense — ce qui est insupportable aux disciples de Mᵉ Tixier-Vignancour — et en pénétrant dans le vieil établissement, ce n'était pas seulement aux étudiants de gauche qu'ils s'attaquaient,. ces étudiants qu'ils qualifient tous de communistes, refusant d'admettre que tous les vrais républicains étaient contre eux — c'était aussi à un symbole, au symbole de l'intelligence, l'ennemie inébranlable du fascisme.

Michel PEYRONNET,
étudiant en lettres.

La majorité

Je relève dans le dernier numéro de *L'Express* une lettre signée « Les sections socialistes de l'E.N.S. de Saint-Cloud et de l'E.N.S. de la rue d'Ulm », et à laquelle vous avez cru bon de donner l'honneur d'un cadre noir. Je tiens à vous préciser que cette lettre n'a été adoptée que par la majorité des présents de la section de l'E.N.S. de Saint-Cloud.

Je me désolidarise entièrement de cette lettre. (...)

J. DELATOUR,
section socialiste S.F.I.O. de l'E.N.S. de Saint-Cloud.

[Si elle n'était adoptée que par la majorité, évidemment...]

« Dissidence »

Les élèves du cercle d'étudiants communistes de l'Ecole Normale Supérieure ont lu avec surprise dans le numéro de *L'Express* du 8 février dernier qu'ils étaient en *dissidence*. Vous omettiez de préciser avec qui nous sommes en dissidence. Avec le parti communiste ? Ce serait absurde, l'Union des étudiants communistes étant une organisation indépendante. Avec l'Union des étudiants communistes ? Ce serait également absurde ; nous aimerions, en effet, savoir comment on pourrait être « en dissidence » au sein d'un mouvement démocratique qui est en train de s'organiser et qui n'a encore ni direction de plein droit, ni statuts fixés, ni ligne politique définie. (...)

J.-C. DUMONT,
Paris.

[Si le terme « dissidence » est, en effet, impropre, il peut être, en toute objectivité, remplacé par celui de « désaccord ». L'Union des étudiants communistes, qui n'existe pas encore, n'en possède pas moins, dès maintenant, une direction dont un représentant, M. Le Denmat, a vigoureusement condamné, dans le numéro de « Clarté » de février dernier, l'attitude des étudiants communistes de la rue d'Ulm. Ces derniers avaient exprimé le désir d'affirmer leur « indépendance » à l'égard de tout parti politique et proposé de définir les perspectives de la future U.E.C. comme celles d'une organisation « luttant aux côtés de la classe ouvrière » au lieu de « aux côtés de la classe ouvrière et de son parti ».

M. Le Denmat, exprimant l'idéologie officielle du parti communiste au sujet de ce « désaccord », a précisé qu'on ne pouvait « ranger le P.C. à l'égal de « tout parti politique »... Ce serait tomber dans la dépendance de la bourgeoisie que de ne pas reconnaître — y compris textuellement dans les statuts — qu'en France le rôle (de) parti révolutionnaire est tenu par le P.C. »]

Speidel

A la suite de l'article de Jean-Marie Domenach, nous avons reçu de nombreux communiqués s'élevant contre la nomination du général Speidel à l'O.T.A.N.

« Les normaliens d'Auteuil, groupés au sein du comité de l'Union des Gauches de l'Ecole Normale d'Instituteurs de la Seine :

« En tant que futurs soldats, ont affirmé solennellement leur refus de servir sous les ordres d'un des assassins de leurs aînés. »

Ils estiment que :

« La nomination de Speidel à la tête des armées de l'O.T.A.N., bien loin d'être propre au développement de l'amitié entre les peuples, contribuerait plutôt à ranimer les haines que nous avions voulu voir éteintes entre l'Allemagne et la France. »

Le personnel des laboratoires du Collège de France (chercheurs et techniciens) déclare :

« Le général Speidel n'est pas un simple technicien militaire, il ne s'est pas borné à exercer un commandement d'armée, il fut l'adjoint de Stulpnagel. Volontairement, il a accepté d'occuper des postes élevés où il pouvait jouer un rôle essentiellement politique et policier (...)

« L'organisateur des massacres est encore plus coupable que le soldat ou le S.S. qui exécutait des ordres. »

Le comité féminin contre le militarisme allemand, qui compte parmi ses membres la générale Delestraint, Mmes Jean-Richard Bloch, Harbwachs, Basch, Chombard de Lauwe, Jean Prévost et Marie-Claude Vaillant-Couturier, écrit :

« Ce que nous redoutions et avions fait prévoir devient une réalité : l'armée française va être placée sous les ordres d'un général hitlérien, le fameux général Speidel, assassin de nos époux, de nos frères, de nos enfants. »

L'Union française des associations de combattants et victimes de guerre demande au gouvernement :

« De mettre tout en œuvre pour faire rapporter la nomination de ce général dont le nom est lié d'une façon aussi grave et indiscutable aux plus mauvais souvenirs de l'occupation allemande en France et dont la désignation nuirait certainement au rapprochement des peuples français et allemand. »

Les médecins en Gironde

J'ai lu dans votre numéro 297 la déclaration de M. Ducomet, président de la Caisse régionale de Sécurité sociale de Bordeaux. (...)

Les relations entre la Sécurité sociale et les médecins en Gironde ont, jusqu'à présent, été des plus confiantes, la preuve en est qu'en 1956, un médecin, le docteur Balans, a été élu trésorier de la caisse régionale de Bordeaux, un autre médecin, le docteur Léger, professeur d'anatomopathologie à la Faculté de médecine, trésorier de la caisse primaire, dont je suis moi-même vice-président.

C'est vous dire que, conscients de nos responsabilités sociales, nous souhaitons un remboursement effectif et rapide à 80 %, ou, en attendant, un relèvement des tarifs de responsabilité des caisses, substantiel et immédiat.

Nous refusons cependant d'accepter la notion arbitraire de la division d'une médecine française opposée en deux blocs, car certains articles du projet Gazier bouleversent trop profondément l'exercice traditionnel de la médecine française et font l'unanimité du corps médical contre eux.

Dr J. PETGES,
Fédération des syndicats médicaux de la Gironde,
Bordeaux.

Infantile !

Je viens de lire « La machine à laver tourne-t-elle dans le sens de l'Histoire ? »

Attacher de l'importance à la beauté d'une voiture ne me paraît pas infantile, au contraire (...) Je ne suis donc pas d'accord avec Madame (ou Monsieur) *Express* qui menait le débat, ce n'est pas grave. Mais, par suite de ce désaccord, je me vois traité d'« horrible infantile » et de « bourgeois », ce qui me déplait.

Amalgamer est dangereux, étiqueter est difficile, surtout lorsqu'on marque, sur l'étiquette, « bourgeois » — un mot qu'il vaudrait mieux ne pas employer sans le redéfinir.

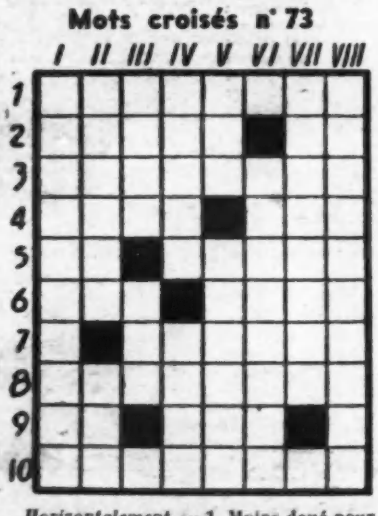
Francis BUSSON,
Paris.

[S'il y a — ou s'il peut y avoir — infantilisme à s'identifier à sa voiture, et en général à un objet, ce n'est pas ce qui nous semblait « horrible », mais seulement l'idée lancée par Charles Morazé selon laquelle tout bonheur est infantile. En tout cas, il n'y a rien là qui soit plus particulièrement « bourgeois », quel que soit le sens que l'on donne à ce terme.]

Servez-vous de « L'Express » !

Vous êtes lecteur de « L'Express ». Si vous cherchez un emploi nouveau, ou si au contraire vous en avez un à offrir ; si vous désirez changer votre appartement, ou votre voiture, ou votre scooter ; si vous avez besoin de vendre ou d'acheter un appareil d'occasion, etc., il y a des chances sérieuses qu'un autre lecteur de « L'Express », comme vous, soit la personne que vous cherchez. Le chemin le plus court entre deux lecteurs de « L'Express », c'est « L'Express ». Par ses Petites Annonces exceptionnelles (voir ci-contre). Essayez. Adressez votre texte à « L'Express », Service Publicité, 37, Champs-Elysées, Paris.

Mots croisés n° 73



Horizontalement. — 1. Moins doué pour l'éloquence que certains de ses frères. — 2. Or devenu plomb. Communes à Platon, Peter Cheyney et Schopenhauer. — 3. Commerce qui ne se limite pas à ce produit. — 4. Cerne le bois. Bonne infrastructure. — 5. En épelant, homme de grand courage. La perche ou la rame. — 6. Cours de Suisse et d'Autriche. Normande qui savait parfois dire oui. — 7. Penchait. — 8. Bien dégagée de ses bois et de ses ronces. — 9. Eclaira Néphertiti. Réprouve le vol ou le pratique. — 10. Ce n'est pas le fait du critique sévère.

Verticalement. — I. A l'inverse du loir, se réveille à l'approche de l'hiver. — II. Plus fatigant que la voile ou le moteur. C'est, au sud-ouest et au sud-est de la France, un modèle. — III. Domine souvent les nuages. Nous, à la messe. — IV. S'emploie en teinture et en pharmacie, pas en gastronomie. Modèle de sérieux. — V. Soutient la quille ou la pièce. Situation embarrassante. — VI. Utilisés par Vatel, monsieur Homais et la pythonisse. — VII. Qui attend peut-être le prince charmant. — VIII. Il n'est plus jamais sur le plateau.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	R	E	T	O	U	R	N	E
2	E	P	A	U	L	E	■	P
3	P	A	T	I	E	N	C	E
4	U	R	I	■	M	A	U	R
5	B	S	■	■	A	C	R	O
6	L	E	A	R	■	L	I	N
7	I	■	C	O	R	E	E	N
8	O	■	I	N	E	■	■	I
9	U	R	E	D	I	N	E	E
10	E	T	R	E	N	N	E	R

Solution du n° 72

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne,
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

OFFRES D'EMPLOIS (Cadres)

Importante Société recherche :
INGENIEUR Grande Ecole
Intéressé par problèmes de PRODUCTION, expérience RADAR et HYPERFREQUENCES
SOUS-INGENIEUR ou A.T. 3
Connaissances approfondies RADAR et HYPERFREQUENCES
AT 1 - AT 2 Hmes
PHYSICO-CHIMISTES
Pour Laboratoire d'Etudes
Adresser C. V. à n° 46.305 Contesse Publicité 20, av. Opéra Paris qui transmettra

S.F.R. recherche :
INGENIEURS A. et M.
pour service méthodes ou fabrications. Env. curr. vitae à Mme ZAVRIEW, 55, r. Greffulhe, Levallois

S.F.R. recherche :
INGENIEURS de Direction
radio-électriciens pr gérance d'ordres. Env. curr. vitae à Mme ZAVRIEW, 55, r. Greffulhe, Levallois

Importante Société Industrielle recherche
INGENIEUR-ACHETEUR
Radio-électricien pour serv. approvisionnements. Envoyer curr. vitae à n° 901. PUBLYNOR, 2, sq. d'Aquitaine, Paris (19ᵉ), qui transmettra

Importante Société Industrielle recherche **INGENIEURS**
Radio-Electriciens : Sup.-Elec. Téléphones, I.E.G. Bordeaux, Toulouse, pr service essais et laboratoires d'études. Envoyer curr. vitae à n° 902, PUBLYNOR, 2, sq d'Aquitaine, Paris-19ᵉ qui transm.

Œuvres juives organis colonies de vac. cherchent
MONITEURS ET MONITRICES
âgés de 18 ans révolus pour été 1957. Pour tous renseign. s'adr. au Centre Educatif 14, r. Georges-Berger, Paris-17ᵉ, mᵒ Monceau, tél. Wag.35.35

SITUATION 1ᵉʳ PLAN
Modéliste-Patronnier (Homme ou femme)
1ʳᵉ force connaiss. fabrication série dans firme réputée « Couture Sport », femmes (manteaux, vestes, impers). Discrétion assurée. Ecr. EXPRESS 37, Champs-Elysées, n° 444 Paris

SECRETAIRE DIRECTION 30-40 ans, connaissance parf. langue angl. pr import. service relations publiques poste import. exig. quand même ordre et méthode. Ecrire Sté Française Psychotechnique 117, rue Réaumur

DEMANDES D'EMPLOI

36 ans, 10 années d'expérience commerciale affaire EMBALLAGES dipl. E.S.C. Droit, Angl., ch. sit. préf. Lyon, Dauphiné. Ecr. Express, 37, Ch.-Elysées n° 436 qui tr.

FONDS DE COMMERCE

APRES 30 ANS D'EXPLOITATION
Mr AGE CEDE
Industrie métal. Spécialité
IMMEUBLE EN PROPRIETE
500 m2 couverts - Rapport 8 millions
Il faut disposer 20 millions
AIGUIER 6, bd Strasbourg BOT. 18-33

EAUX MINERALES
BIERES EN GROS
EXCLUSIVITE
grandes marques pour vaste secteur région parisienne. Peu de stock. Toutes les ventes strictement au comptant
RAPPORT : 6.500.000 francs
Appartement 5 pièces
Il faut disposer de 15 millions
AIGUIER 6, bd Strasbourg BOT. 18-33

PROPRIÉTÉS

RECHERCHONS POUR ACHAT **PROPRIETES** rapport et agrément
LAGRANGE, 34, rue Pasquier - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

Encore tout fumant de la victoire qu'il nous rapporte de Washington, couronné de lauriers dont il a pris soin lui-même d'orner son front (et que je crois qu'il mérite en effet), M. le président du Conseil, devant quatorze millions de Canadiens, a livré le secret de sa méthode pour arrêter le massacre en Algérie. Il a dit : « Un cessez-le-feu ne saurait avoir d'implications politiques. Il serait suivi d'élections supervisées par les démocraties occidentales. Après quoi, la France négocierait avec les représentants élus des Algériens. »

☆

Une affirmation en vaut une autre. Ou plutôt non : entre l'affirmation de M. le président du Conseil : « Un cessez-le-feu ne saurait avoir d'implications politiques », et son contraire : « Un cessez-le-feu ne saurait intervenir sans qu'il y ait eu d'abord une entente sur les lignes générales d'une politique », il me semble que celle-ci est raisonnable et que celle-là ne colle pas au réel.

La déclaration de M. Guy Mollet a d'ailleurs provoqué dans l'instant même (car telle est la merveille de cette diplomatie du micro, qui, par comparaison, fait paraître occulte et clandestine celle q e M. de Norpois dénonçait jadis « sur la place publique »), cette déclaration a provoqué la riposte immédiate d'un des chefs du F.L.N.

M. Ahmed Francis : « Il ne saurait y avoir de négociation, a déclaré ce rebelle, sans reconnaissance préalable de l'indépendance algérienne » — ce qui revient à exiger de l'interlocuteur, avant même qu'il ait ouvert la bouche, de tout livrer de ce qui est précisément l'objet de la négociation. M. Ahmed Francis le sait comme moi, mais la diplomatie au micro lui interdit de céder un iota sans faire figure de défaitiste, sans devenir suspect aux hommes qui se battent et qui, parce qu'ils donnent tout, exigent tout.

☆

Il reste donc aux deux interlocuteurs affrontés de relire et de méditer la fable des « Deux Chèvres » :

Faute de reculer, leur chute fut commune.

Déclarer, sans autre forme de procès, l'Algérie indépendante, un gouvernement français ne le pourrait qu'au lendemain du désastre dont les chefs du F.L.N. savent bien que les conditions n'apparaissent pas. En revanche, ce qu'ils obtiendraient en négociant, ne fût-ce qu'un grain de sénevé, porterait en germe beaucoup plus qu'une autonomie théorique, puisqu'il n'y a pas pour l'Algérie de développement imaginable sans la France.

Il est vrai... Mais exiger du F.L.N. qu'il dépose les armes sans avoir rien obtenu qu'une promesse d'élections — de ces élections que naguère nous sûmes si bien cuisiner — maintenir une telle exigence, n'est-ce pas laisser entendre qu'on ne traitera qu'avec un F.L.N. réduit à merci ? Est-ce là votre pensée ?

☆

Si c'est votre pensée, il vous faudra changer de méthode et substituer la destruction massive à la pourriture lente de la guerre actuelle. Nous ne ferons pas au président du Conseil l'injure de croire qu'il s'y puisse résigner jamais. En principe, il s'agit donc toujours pour lui, comme pour nous tous, de jeter les fondements d'une Algérie nouvelle où, grâce à des institutions qui restent à définir, les deux communautés vivront en paix sans qu'aucune des deux opprime l'autre.

Eh bien, lisez, page 15 (si ce n'est déjà fait), le récit de Jean-Jacques Servan-Schreiber : de ce que me suggère cette lecture, j'écarte la part du sentiment : M. André Stibio se moquerait encore de mes larmes brûlantes. Tenons-nous-en à l'efficacité, puisque nous vivons dans un monde où cela seul compte, comme il apparaît bien quand des prisonniers sont interrogés. Je relève ce matin dans *Le Figaro* cette litote pudique à propos du complot des contre-terroristes : « Le groupe enleva un buraliste nommé « Chaouch » *et l'interrogea dans des conditions telles qu'il en mourut.* » Faut-il pleurer ou rire, monsieur André Stibio ?

Je défie tout homme raisonnable et qui n'accepte pas l'idée que l'Algérie puisse être jamais séparée de la France, de ne pas reconnaître qu'elle sera perdue pour nous, *quoi qu'il advienne sur le plan militaire*, si nous n'enrayons au plus tôt l'engrenage du crime.

☆

Ceci me frappe : les soldats que Jean-Jacques Servan-Schreiber nous montre vivent tous dans le moment présent : aucun d'eux ne regarde au-delà de ce qu'il doit faire à l'heure même, et peut-être est-il nécessaire et inévitable qu'à l'armée il en soit ainsi. Mais l'homme politique, lui, a travers tous ces cadavres, devrait sans cesse considérer le but vers lequel il tend : la réconciliation de ces deux peuples qui s'entretuent. Il découvrirait alors que de jour en jour nous nous en éloignons et que l'heure est proche où nous ne pourrons plus revenir sur nos pas.

F. M.

(*Copyright* « *L'Express* »)

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, PARIS-VIIIe. Tél. : ELY. 66-61

Administration, publicité, vente, abonnements
37, Champs-Elysées, PARIS-VIIIe. Tél. BAL. 19-68.

PRIX DE VENTE AU NUMERO :

France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

Abonnements (1 an)

France, Union française : 3.000 francs.
Etranger : 3.500 francs.

PAR AVION

3.800 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
4.400 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
5.100 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
5.900 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Libye, Syrie.

Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.
Réglement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.

Administrateur : J.-F. Coblence.

HERVÉ RICHARD
27, CHAMPS-ELYSEES. OUVERT LE LUNDI.
1ère vision : collection nouvelle.
COSTUMES SUR MESURES : 32.000 F
COSTUMES "PRÊT-A-PORTER HR" : 22.500 F
Actuellement 3 avantages :
1 PRIX SPÉCIAUX "PREMIÈRE VISION"
2 SÉLECTION EXTRAORDINAIRE DE TISSUS ANGLAIS
3 FINITIONS EXCEPTIONNELLES